LA VIE SPIRITUELLE

Nº 319 — Juin 1947

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

Th. CAMELOT, o.p. LE BAPTÊME, SACREMENT DE LA FOI. 820

On se préoccupe aujourd'hui de retrouver une « spiritualité baptismale ». La Vie Spirituelle voudrait y aider par la série d'articles déjà commencée et dont celui-ci fait partie.

Le baptême est une protestation de foi, une sorte de consécration de ce mouvement de foi que Dieu lui-même, le premier, a suscité dans notre cœur et qui demandait cette démarche à la piscine baptismale. Le baptême est le « vêtement de la foi ».

G. G. CREDITE EVANGELIO 835

Lire l'Evangile avec foi, cela ne signifie pas que nous ayons à le commenter ou à en tirer toutes sortes de conclusions logiques. Cela signifie simplement que nous avons à changer notre cœur en le soumettant à Celui qui nous parle.

H. JENNY, QU'EST-CE QU'UN PSAUME ? 841

*Dans le prolongement du numéro de Janvier sur l'*office divin. *Pour nous aider à mieux remplir notre office de louange.*

NOTRE SANCTIFICATION

J. LECLERCQ, o.s.b., LA VIE ÉVANGÉLIQUE SELON LA RÈGLE DE SAINT BENOIT 843

Après l'article du Père Vicaire, o.p. (L'Evangélisme des premiers frères prêcheurs, *dans* LA VIE SPIRITUELLE, *Février* 1947), *voici le témoignage d'un fils de Saint Benoît.*

C. SPICQ, o.p., LES VERTUS THÉOLOGALES DU PRÊTRE .. 856

La distinction entre « l'épiscope » et le « presbytre » n'apparaît pas dans les documents du Nouveau Testament aussi précise qu'elle l'est aujourd'hui. Il reste que la hiérarchie existait et qu'il est légitime de faire de l'épître à Timothée la charte de la vie thélogale du « prêtre », au sens où nous entendons aujourd'hui ce degré de la hiérarchie.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

J. VAULON. La vocation de Larigaudie 877
« Missionnaire moderne ».

A. WALZ. Sainte Catherine de Sienne et le Sacré-Cœur 891
La doctrine de sainte Catherine sur le Sacré-Cœur, dans la tradition où elle s'insère.

H.-C. DESROCHES, o.p. Pour l'amour de Dieu 903
Faut-il pour aimer Dieu choisir la solitude et sacrifier le rayonnement apostolique ? Faut-il pour aimer tous ses frères choisir l'apostolat et sacrifier l'intimité avec Dieu ?

CHRONIQUES

H. KOTHEN. La maison de l'hospitalité 910
Un exemple de la charité aux Etats-Unis.

A. PLE. Vers une spiritualité du clergé diocésain .. 927
A propos d'un livre.

A TRAVERS LES REVUES

La Revue Nouvelle. — Nouvelle Revue théologique. — Revue du Moyen-âge latin. — Downside Review. — Dieu vivant. — Blackfriars. — La Vie Intellectuelle. — Esprit. — Masses ouvrières. — Travaux de l'action populaire. — Cahiers du clergé rural. — Revue Dominicaine. — Les amis de saint François. — La Documentation catholique 938

LES LIVRES

Monographies bibliques.

J. Steinman, Job, ... 942
Chanoine A. Tricot, L'Eglise naissante 942

Théologie et spiritualité.

Saint Benoit, La Règle des Moines 944
Mgr Jean Gay, La doctrine missionnaire du Vénérable Père Libermann 945
Saint Bernard, La considération 945
Dom Anschaire Vonier, L'Esprit et l'Epouse 946
F. Nautin, Je crois à l'Esprit-Saint, dans la sainte Eglise pour la Résurrection de la chair 946
L.-J. Moreau, o.p. Le sens de la Croix 947
Un tertiaire dominicain, Spiritualité du rosaire 947

Antoine Salles, Initiation à la vie chrétienne 946
F. Charbonnier, Distractions dans les prières. Comment y remédier 946
J. Grimal, La vraie vie d'union avec le Père 947
Henri Guiter, Grammaire de la langue du « Livre d'Ave Maria » 947
Joannis a Sancto Thoma, Cursus theologicus 947

Biographies.

E. Allison, Peers, Fool of love. The life of Ramon Lull. S. C. M. 947
M. Chalendard, Etudiante et carmélite, Yvonne Hallé .. 949
M. Th. Delmas, La Bse Marie-Thérèse de Soubiran la Louvière 950
S. M. Durand, Transparence, Dieu à travers Mère Marie-Marguerite Massard 950
B.-H. Vanderberche, o.p., Saint Ambroise, évêque de Milan 950
L. Baron, « Aux fiancés ». L'un d'eux, Maurice Retour 950
Abbé J. Dumortier, Souvenirs 951
Une clarisse : Ame de lumière. Mère Marie-Pia 951
G. Mormand, La vie et la mort de Daisy George-Martin. 951
Dartford Priory, The History of the English Dominicanesses 951
Mgr F. Trochu, Jeanne Jugan 952
Sœur Marie-Emmanuel, o.s.u. Marie de l'Incarnation d'après ses lettres 952

Liturgie et paraliturgies.

Albums liturgiques, 1. Le Baptême; 2. La Messe 952
Dom E. Flicoteaux, L'angelus et la piété chrétienne .. 953

Divers.

Abbé Pierre Baron, Ce que sont les religieux 954
J. Massin, Baudelaire, « Entre Dieu et Satan » 954
Reginald F. Trevett, Towards a catholic people's college 954
Mgr H. Chappoulie, Clartés sur l'horizon 955
Mgr L. Bouchendomme, Dettes de l'âme chrétienne 955
Bernard Amoudru, Le sens religieux du Grand Siècle .. 955
Cinq ans dans la banlieue rouge, par un curé du diocèse de Paris 955
Viennent d'arriver à la revue 955

Le baptême, sacrement de la foi

ALLEZ dans le monde entier, prêchez la bonne nouvelle à toute créature. *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé* (*Mc.*, 16, 15-16; cf. *Mat.*, 28, 19). Envoyant les douze prêcher l'évangile aux nations, Jésus leur commande de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; mais le salut qui leur est ainsi proposé, les hommes ne l'obtiendront que si, recevant le baptême, ils croient : les deux choses sont étroitement liées, et « celui qui refusera de croire sera condamné » (*ibid.*)

Quelques années plus tard, le diacre Philippe, poussé par un ange sur la route de Gaza, y rejoint l'eunuque de la reine d'Ethiopie qui revenait de Jérusalem où il était allé faire ses dévotions. On sait comment le dialogue s'engage entre les deux hommes, et comment Philippe, à partir de la prophétie d'Isaïe, annonce à son compagnon la bonne nouvelle de Jésus. Ils passent près d'un ruisseau ou d'une source : « Voici de l'eau : qui m'empêche d'être baptisé ? — *Si tu crois* de tout son cœur, c'est possible » (*Act.*, 10, 35-37) (1).

(1) Nous n'oublions pas que les derniers mots de cette réplique (v. 37) sont ignorés des meilleurs manuscrits des *Actes*. Mais cela n'enlève rien à notre propos, puisque, de toute façon, nous avons ici l'écho d'une tradition ancienne qui met entre baptême et foi le lien que nous essayons de montrer.

Pour les chrétiens de l'âge apostolique, « c'est la oi qui est la condition principale du baptême, et c'est ans l'enseignement de la foi que consiste la prépara- ion essentielle au sacrement » (2). Saint Justin, nous e verrons plus loin, en témoignera encore vers 150. 'institution du catéchuménat, qui apparaît à Rome ers la fin du IIe siècle, ne fit que rendre plus visible t plus pressante cette exigence. Le païen qui, frappé ar la force des martyrs ou la charité des chrétiens, n même temps que touché secrètement par la grâce, e présente à l'Eglise de Dieu, commence par lui emander la foi; il est inscrit au nombre des caté- humènes, désormais il écoute l'enseignement de la oi.. Durant la sainte quarantaine, des prières, des xorcismes, des instructions plus fréquentes, le pré- arent plus immédiatement à recevoir le baptême. Au roisième de ces « scrutins » solennels, on lui pré- ente, en grand appareil, les quatre évangiles, et on ommente brièvement le Symbole des Apôtres, som- naire de toute la foi qu'il devra professer au baptême. e matin du samedi-saint, il récite tout haut, devant a communauté assemblée, cette formule de sa foi; aint Augustin, on s'en souvient, nous a laissé le récit mouvant de la *redditio symboli* émise ainsi par le hilosophe converti Marius Victorinus (*Confessions*, . VIII, II, 5). A l'aube de Pâques enfin, après la grande eillée, dans le baptistère, l'évêque demande au caté- humène : « Crois-tu en Dieu, le Père tout-puissant ? » — « Je crois ». Il le baptise alors une fois en lui enant la main posée sur la tête.

« Crois-tu au Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui est é par l'Esprit-Saint de la Vierge Marie, est mort et a té enseveli, est ressuscité vivant des morts le troisième our, est monté aux cieux, est assis à la droite du ère, viendra juger les vivants et les morts ? » Et

(2) V. Dom B. Capelle, *L'introduction du catéchuménat à Rome*, *echerches de Théologie ancienne et médiévale*, V (1933), pp. 130, 131.

quand il aura dit : « Je crois », il le baptise de nouveau.

« Crois-tu au Saint-Esprit, en la sainte Eglise, et en la résurrection de la chair ? — Je crois ». Et ainsi on le baptise une troisième fois (3).

C'est dans le moment même où il affirme sa foi au Christ et à la Trinité, c'est dans l'acte même de cette profession, que le chrétien est baptisé, régénéré, illuminé, qu'il devient une nouvelle créature, incorporé au Christ, et fils de Dieu.

De nos jours encore, dans un rituel baptismal pourtant singulièrement abrégé et rétréci, on ne peut méconnaître ces traits essentiels : l'admission au catéchuménat par où le candidat demande à l'Eglise de Dieu la foi, la reddition du symbole avant d'entrer dans le baptistère, la triple interrogation à laquelle répond le triple *Je crois,* immédiatement avant le baptême. Sous des formes à peine nouvelles l'Eglise garde jalousement ses rites les plus anciens.

Ces faits portent à réfléchir. L'Ecriture l'affirme, l'antique usage de l'Eglise en témoigne; il y a un lien étroit entre le baptême et la foi. Nous voudrions montrer que ce lien n'est pas accidentel, qu'il tient à la nature des choses : le baptême est vraiment *le sacrement de la foi, sacramentum fidei,* comme dit saint Augustin après Tertullien. Et l'on verra que ce

---

(3) Nous reproduisons ici le rituel que décrit la *Tradition Apostolique,* de saint HIPPOLYTE (Rome, début du IIIe siècle; Edition Dom B. BOTTE, *Sources chrétiennes,* 11, Paris, 1946, pp. 50-51). — Un rite identique est attesté pour l'Afrique vers la même époque par des allusions de Tertullien, pour l'Italie du Nord au IVe siècle par saint Ambroise (*De mysteriis,* V, 8; *De sacramentis,* II, VII, 20), pour la Syrie du Ve siècle par le *Testament de Notre-Seigneur Jésus Christ* (2, 7), pour Rome enfin au VIIe siècle encore par le *Sacramentaire Gélasien* (Edit. Wilson, p. 86). A lire tous ces documents, on ne saurait échaper à l'impression que très anciennement et pendant longtemps, il n'a pas dû y avoir d'autre formule baptismale que la profession de foi trinitaire et christologique émise par le candidat lui-même dans l'acte même de son baptême.

ait n'est pas sans conséquences importantes pour la ie du chrétien.

« Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu » *Hébr.* 9, 6). « La justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ est pour tous ceux qui croient », et qui sont justifiés par la foi » (*Rom.* 3, 22; 5, 1); cf. *Phil.* 3, 9; *Act.* 13, 39). Nul ne peut être sauvé sans la foi, et sans la foi au Christ-Jésus. Quelque abus qu'on ait pu faire de ces formules, rien n'est plus vrai. Le Concile de Trente l'a redit en termes définitifs, où l'on entend toute la tradition (*Sess.* VI, ch. 7; Denzinger n° 799). Dans le mouvement de l'âme qui, mue par la grâce et touchée par la prédication se tourne vers Dieu, la foi est première (*ibid.* ch. 6; Denz. n° 798). Cette vie nouvelle à laquelle le catéchumène se convertit, est d'abord adhésion intérieure au Christ sauveur : « A ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu, *à ceux qui croient en son nom* » *Jn.* 1, 12). « Tous sont fils de Dieu *par la foi en Jésus-Christ* » (*Gal.* 3, 26). Quiconque *croit que Jésus est le Christ est né de Dieu...* Qui est celui qui a vaincu le monde, sinon celui qui croit que Jésus est le fils de Dieu ? » (I *Jn.*, 5, 1.3). Croire au Christ, c'est adhérer à son mystère, et c'est adhérer à sa personne, c'est spirituellement le toucher, comme le touchaient en sa chair cette pauvre malade, ou la pécheresse repentie, et c'est en ce contact recevoir de lui la grâce d'une vie nouvelle : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix » *Mc.*, 5, 34; *Lc.*, 7,50). Par la foi, l'âme vraiment *est* dans le Christ Jésus, et vraiment elle devient une nouvelle créature (2 *Cor.*, 5, 17). Illuminé de la lumière même de Dieu, l'intelligence du croyant communie à la pensée de Dieu se révélant à lui. Est-il pour un esprit meilleur moyen de vivre de la vie d'un autre esprit, que de s'identifier ainsi « intentionnellement » à sa pensée, qui ici est son Etre même ?

Qu'on ne l'oublie pas au surplus : la foi, adhésion

de l'intelligence au message du Christ, parole de Dieu est en même temps un engagement envers une per sonne. Il y a vraiment une foi *en Dieu, in Deum,* qu implique un mouvement, mieux encore un don, u engagement, adhésion d'une personne à une personn aimée. Ainsi parle saint Thomas après saint Augu tin (IIa, IIæ, 2, 2; cf. Aug. *Serm.*, 144, 2; P. L. 3 788) : « Qu'est-ce en effet que croire en Dieu ? C'e en croyant, l'aimer; en croyant, le chérir; en croyan aller à lui, être incorporé à ses membres » (*In Joan tr.* 29, 6; P. L. 35, 1631). Croire au Christ, c'est s'e gager à le suivre. Est-il foi plus grande que cel d'Abraham, qui, à la parole de Iahveh, quitte so pays, sa patrie, la maison de ses pères, pour aller e une terre inconnue, sans savoir où il allait ? (*Gen.* 1 1; *Hébr.* 11, 8). Et cette foi le justifie : « Abraha crut en Dieu, et cela lui fut imputé à justice » (*Gen.* 1 6; *Rom.* 4, 3; *Gal.* 3, 6). Est-il foi plus grande qu celle des apôtres : « Viens, suis-moi », et ils quitte tout pour le suivre (*Mt.*, 4, 19. 20; *Lc.*, 5, 5. 27). L baptisé aussi quitte tout, son pays et la maison de so père, tout son passé, pour s'attacher à Jésus, march après lui et le suivre, en portant le poids de sa cro quotidienne, le poids des longues fidélités. La foi effet est *adhésion* et *fidélité.*

■ ■ ■

« Tous vous êtes fils de Dieu *par la foi* au Chr Jésus »; mais saint Paul ajoute : « vous tous qui av été *baptisés dans le Christ,* vous avez revêtu le Christ (*Gal.* 3, 26-27). La religion de Jésus, religion du Verb est religion intérieure, « en esprit et en vérité » ; ma religion du Verbe incarné, elle ne saurait demeur purement intérieure, adhésion silencieuse et solitaire l'esprit seul. C'est par la chair du Fils de l'homme q l'homme est sauvé; c'est par la chair que l'esprit reç le contact salutaire de la grâce. Aux premières ann

u IIIe siècle, Tertullien le disait aux contempteurs de
a chair, en termes d'un précision déjà définitive :
« La chair est lavée pour que l'âme aussi soit purifiée;
a chair est ointe, pour que l'âme aussi soit consacrée;
a chair est marquée du signe de la croix, pour que
'âme aussi soit fortifiée; la chair reçoit l'imposition
es mains, pour que l'âme aussi soit illuminée par
'Esprit; l'âme se nourrit du corps et du sang du Christ,
our que l'âme aussi s'engraisse de Dieu » (*De resur-
ectione carnis*, 8).

Ainsi le Christ a voulu étendre jusqu'à nous, à tra-
ers les temps, l'action salutaire de sa chair sacrée :
ous ne pouvons plus, comme l'hémorroïsse, toucher
es franges de son manteau; mais maintenant encore
ne force sort de lui qui nous guérit (cf. *Mc.*, 5, 30;
Lc., 6, 19, et nous pouvons l'atteindre et le toucher
ans ces signes par où passe toute la vertu de son
umanité, organe et instrument de sa divinité. En ces
ignes très humbles, notre foi rencontre le Christ; et
e Christ, dont la grâce déjà a suscité en nos âmes
e mouvement qui les soulève vers lui, répond à notre
oi en nous infusant la grâce qui avec l'eau du bap-
ême et le sang de l'eucharistie, ne cesse de couler de
on côté ouvert sur la croix. Ainsi les sacrements sont
raiment sacrements de la foi, non seulement parce
u'ils s'accompagnent d'une protestation de foi, mais
arce qu'ils sont les signes extérieurs de cette foi
ntérieure, mais surtout parce qu'ils sont aussi, vus du
ôté du Christ, la réponse de sa grâce à la foi de
'homme. Ce n'est pas du mérite du croyant que le
acrement tient sa vertu, mais bien de la vertu du
hrist; cependant celle-ci n'opère dans le sujet que par
a foi personnelle, qui à son tour contribue à donner
u sacrement son efficacité (4).

---

(4) Saint Thomas, IIIa P., 39, 5; IV Sent., D. VI, Q. 1, a. 3;
a 2. Cf. R. P. Dondaine, *Le baptême est-il encore le « sacrement
e la foi »*. *La Maison-Dieu*, 6 (1946), p. 85 et n. 41.

Il n'est pas loisible à l'homme de refuser d'entre
dans cette économie sacramentelle, si conforme à s
nature et instituée pour lui par la sagesse du Chris
La foi qui le sauve, c'est la foi orientée vers le sacr
ment, et déjà en désir, — au moins implicite, — de
recevoir. Notre salut est opéré, saint Thomas ne ces
de le répéter, par la foi et les sacrements de la fo
per fidem et fidei sacramenta (5). Sans le sacremen
la foi est incomplète et inefficace, elle est « nue
dirait Tertullien, et il lui faut le vêtement du sacr
ment (*De baptismo*, 13); il lui faut cette consécratio
et ce sceau. Après avoir rappelé la teneur de la f
de l'Eglise, l'apologiste ajoute : « Cette foi, el
(l'Eglise) la marque avec l'eau, elle la revêt du sai
Esprit, elle la nourrit de l'Eucharistie (6) ». Le trip
sacrement de l'initiation chrétienne, baptême, confi
mation, eucharistie, voilà ce que l'Eglise offre à cel
qui vient à elle, voilà le signe efficace de la foi
chrétien, en même temps que la réponse du Chri
à cette foi; voilà ce qui le marque du sceau du Chris
et qui l'engage dans une fidélité qui peut aller ju
qu'au martyre, suprême témoignage de la foi : Te
tullien a soin de le souligner après les lignes q
nous venons de rapporter. La foi est adhésion et fid
lité.

Ainsi, pour reprendre les mots de saint Basile, « f
et baptême sont deux moyens de salut corrélatifs
inséparables. La foi s'achève dans le baptême, et
baptême se fonde sur la foi. Tous deux s'accompl
sent dans l'invocation des mêmes noms : nous croyo
au Père, et au Fils et au Saint-Esprit; de même au
nous sommes baptisés au nom du Père et du Fils

(5) « Virtus passionis Christi copulatur nobis per fidem et f
sacramenta » (III[a] P., 62, 6; 48, 6, 2um; 49, 5, etc.). « Ce qui
l'homme sous la mouvance du Christ, c'est l'ordre complet *foi et
crements*, assurant le contact de tout l'homme, chair et esprit, a
le mystère du Verbe incarné » (R. P. DONDAINE, *art. cit.*, p. 85).

(6) « Eam (fidem) aqua signat, sancto Spiritu vestit, euchari
pascit » (*De præscr.*, 36, 5).

u Saint-Esprit. D'abord vient la profession de foi ui conduit au salut, le baptême vient ensuite, qui elle notre engagement » (*De Spiritu Sancto*, 12, 28; P. G. 32, 117).

■ ■ ■

Il est facile de montrer maintenant comment le baptême aussi est adhésion et engagement, dans la foi. Comme au IVe siècle, le rituel baptismal comporte une solennelle renonciation à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; mais cette renonciation était autrefois suivie, au moins en certaines Eglises d'Orient, d'une solennelle adhésion au Christ; tourné vers l'Orient, d'où vient la lumière, *oriens ex alto*, le candidat disait à haute voix : « Je m'attache à toi, Christ ». Là même où cette adhésion ne s'exprimait pas de façon aussi formelle, la récitation du *Credo* traduisait clairement cette volonté d'engagement (7). Pour nous encore, cette profession de notre foi est une adhésion réelle et profonde, un engagement personnel : Le Chrétien est un homme qui s'est engagé au Christ et à Dieu par l'adhésion de sa foi.

Car cette adhésion est sans doute promesse de vivre d'une vie nouvelle et selon la loi du Christ; comme l'écrit saint Justin, « ceux qui ont été persuadés par notre enseignement et ont cru à sa vérité, promettent de vivre selon cette doctrine » (*Apol.* 1, 61); mais il s'agit de tout autre chose que de professer une morale nouvelle; il s'agit même plus que de souscrire une formule dogmatique; il s'agit de se donner à une *personne*. La formule de cet engagement n'est autre chose que le *Symbole des Apôtres* (8), qui est essentiellement une profession baptismale, cette

(7) Cyrille de Jérusalem, *Catéch. Mystag.*, 1, 9; Nicéta de Remesiana, *De Symbolo*, 1, etc.

(8) C'est dans et par le symbole que nous sommes baptisés, disait saint Cyprien : « symbolo baptizare » (*Epist.*, 69, 7).

« belle confession » dont parlait saint Paul à Timothée (I *Tim.*, 6, 12). Or, c'est une profession de foi et un engagement à un Dieu personnel, dans le mystère même de son être et de sa vie, à Dieu, le Père tout-puissant, à Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur, et au Saint-Esprit. Réciter le symbole, c'est professer que Dieu est créateur, maître tout-puissant, que tout lui est soumis, au ciel et sur la terre; que Jésus, né de la Vierge Marie, est Fils de Dieu et sauveur; qu'il est mort et ressuscité pour notre justification, que son mystère est un mystère de salut; que l'Esprit est seul auteur de notre sanctification, et que seule la sainte Eglise catholique nous conserve et nous transmet ses dons, jusqu'à la vie éternelle. Réciter le symbole sur la margelle de la piscine baptismale, avant de se plonger dans l'eau régénératrice, c'est professer ouvertement, devant l'Eglise toute entière, que l'on veut désormais se soumettre en confiance filiale au Père de toutes choses, — que l'on ne cherche pas d'autre sauveur que le Fils de Marie, mort et ressuscité, et qu'on attend son retour glorieux, — que l'on veut, dans la Mère Eglise, trouver le Saint-Esprit et la communion des saints, participation avec les saints aux choses saintes, le baptême de la pénitence, la rémission des péchés, dans l'espérance de la résurrection. C'est engager toute sa vie sur la foi à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption.

Adhérant ainsi au mystère de Dieu et au mystère du Christ, le baptisé, de la miséricorde toute gratuite répondant au mouvement qu'elle-même la première a suscité, — *Prior dilexit*, — reçoit le don de la grâce. Il devient fils de Dieu, puisqu'il a reçu le Christ en croyant à son nom; communiant à la nature divine (2 *Pt.*, 1, 4), il marchera désormais, comme dans un lumineux matin de printemps, « en nouveauté de vie » (*Rom.* 6, 4).

■ ■ ■

La vie nouvelle du chrétien, plus qu'un code de morale qu'il aurait lui-même choisi comme du dehors, est épanouissement de cette vie dans le Christ à laquelle il a communié par la foi : « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi au Christ Jésus; car vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ » (*Gal.* 3, 26-27). « Vous avez été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, et vous avez été ressuscités avec lui par la foi à la vertu de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (*Col.* 2, 12). Toute la vie du baptisé est en effet une vie « dans le Christ », pour reprendre l'expression d'un des grands auteurs spirituels de l'Orient chrétien (9); mais la vie *dans le Christ* est une vie *dans la foi.* Par son baptême, le chrétien est cloué avec le Christ à la croix; il vit, non plus lui, c'est le Christ qui vit en lui. Sa vie présente dans la chair, c'est une vie dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré pour lui (*Gal.*, 2, 19-20). C'est la foi, dont le baptême est le sacrement, foi vive opérant par la charité, qui réalise cette vie du Christ dans le chrétien et du chrétien dans le Christ (10). Le Christ habite par la foi dans nos cœurs, enracinés que nous sommes et fondés dans la charité, fondés et fermes dans la foi (*Eph.* 3, 17; *Col.* 1, 23).

On ne dira jamais trop quel inappréciable bienfait c'est pour le chrétien d'avoir sucé la foi avec le lait de sa mère : l'évangile est devenu pour lui la substance de sa chair et de son sang, comme naturellement il pense, il sent, il agit en chrétien. Mais tout baptisé, engendré au baptême dans le sein fécond de l'Eglise, mère et vierge, a reçu d'elle aussi le lait de la foi, aliment de toute sa vie. La foi du baptême est en lui comme un germe qui ne devrait cesser de se développer, comme un levain qui soulève et transforme toute sa vie, *donec fermentatum est totum.* La

(9) Nicolas Cabasilas, *La vie de Jésus-Christ,* trad. S. Broussaleux, Amay, 1932.

(10) *In fide vivo Filii Dei,* per quam habitat in me et movet me (saint Thomas, *In Epist. ad Gal., cap. 2,* lect. II).

vie du baptisé, « nouvelle créature » (2 *Cor.* 5, 7 devrait être un incessant progrès.

Foi qui purifie son cœur : le baptême est un bai de régénération qui le rend pur comme un enfa nouveau-né (1 *Pt.*, 2, 2). — Foi qui illumine sc intelligence : le baptême est une illumination, et c cette illumination, son intelligence est consacrée Dieu.

Le baptisé voit tout avec un regard pur, comme u regard d'enfant; il voit tout à la lumière de Die avec l'œil de Dieu, *quasi oculo Dei*, et cette pure du regard voit Dieu en tout être (cf. *Mt.* 5, 8). Da les hommes, il voit Dieu à aimer, à respecter, à se vir; dans les choses, dans le monde, il voit un refl de la face de Dieu qui les a revêtues de beauté. Da les événements, joyeux ou douloureux, dans les pir bouleversements, il voit la main miséricordieuse d Père, et tout lui est sujet de louange et d'action d grâces. Sa foi est forte et paisible : il *sait* à qui s'est confié, et il est assuré d'une certitude inébra lable que le Seigneur à qui il a donné sa foi n l'abandonnera pas (cf. 2 *Tim.*, 1, 12). « Si je marc au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai p le mal, car tu es avec moi, *tu mecum es* » (*Ps.*, 22, 4 Caché dans une nuée lumineuse, invisible et préser le Seigneur marchait en tête de son peuple, quan Israël sortait de la terre d'Egypte : « Il menaça Mer Rouge et elle se dessécha, et il les fit marcher travers l'abîme comme dans un désert. » (*Ps.* 105, 9 Par le baptême aussi le chrétien est passé à trave les eaux de la Mer Rouge, et son ennemi y a é enseveli; fort de cette première victoire, il marc avec une joyeuse assurance à de nouvelles renco tres. La fermeté de la foi qu'il a vouée au baptêm foi à la Trinité et au Christ, le prémunit contre tou adversité (11).

(11) « Ut ejusdem fidei firmitate, ab omnibus semper muniat adversis » (Collecte de la fête de la T. S. Trinité).

Foi et fidélité vont de pair; la foi vouée au baptême est tout ensemble l'exigence et la garantie de la fidélité que le chrétien devra garder toute sa vie. Le Seigneur a épousé son âme dans la foi et dans la fidélité (cf. *Os.* 2, 21-22). A lui maintenant de garder cette fidélité inviolée jusqu'à la mort : qu'il n'aille pas courir à des amours adultères. Il est engagé; comme le soldat, comme l'esclave, marqué au fer rouge de la marque de son chef ou de son maître, « il porte en son corps les stigmates du Seigneur Jésus » (cf. *Gal.* 6, 17). Tous les engagements ultérieurs, toutes les consécrations qui pourront survenir et se surajouter à la première consécration baptismale, consécration sacerdotale ou consécration de la profession religieuse, comme aussi ces emprises secrètes du Christ en l'âme qu'il veut faire sienne de plus en plus, tout cela ne fera qu'accentuer et accuser plus profondément cette empreinte baptismale. Car ce qui est premier, c'est ce don initial du baptême, ces premières épousailles dans la foi, première rencontre de l'âme avec le Christ dans le sacrement de sa foi; elle est déjà le gage de la rencontre suprême, quand le Christ apparaîtra dans la gloire, et que le bon et fidèle serviteur, fidèle aux engagements de son baptême, marchera à la rencontre du Christ qui vient à lui, et entrera dans la joie de son Seigneur (*Mt.* 25, 21). La perspective eschatologique n'est pas, loin de là, absente du baptême, mystère de foi, et d'espérance. *Fides sperandarum substantia rerum* (*Héb.* 11, 1).

■ ■ ■

En tout ceci, nous avons supposé, comme le font l'Ecriture et la liturgie ancienne, le baptême d'un adulte, professant sa foi d'un geste pleinement conscient, où il met toute l'adhésion de son intelligence et toute sa libre volonté d'engagement. La plupart d'entre nous ont été baptisés petits enfants. Avides que nous

sommes d'expériences concrètes, désireux d'éprouve et de sentir, peut-être serions-nous tentés de regrette notre baptême précoce : il nous semble parfois qu'i n'a pas été cet engagement pleinement volontaire e personnel. Ne regrettons rien toutefois, car, répétons le, rien n'est préférable à cette grâce insigne d'avoi été, dès l'enfance, régénérés pour naître à une vi nouvelle dans le Christ : le premier éveil de notre rai son et de notre cœur s'est fait à la lumière du Chris et de sa Mère. Au demeurant, notre baptême aussi a été un baptême dans la foi. C'est la foi de notre père et de notre mère, ou mieux, c'est la foi de l'Eglise, d la Mère qui alors nous enfantait, qui s'est substituée à nous, pour nous prêter, comme dit saint Augustin, so cœur maternel et sa bouche afin que nous puission « croire de cœur que Jésus est Seigneur, et confesse de bouche que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts » (*De pecc. mer. et remiss.* I, 25, 38; P. L. 44, 131. — *Serm.* 176, 2; P. L. 38, 950. Cf. *Rom.* 10, 9).

On se demandait naguère si le baptême est encor « le sacrement de la foi » (12). A cette question il n'y a pas d'autre réponse à faire qu'affirmative. Bien qu l'usage généralisé du baptême des petits enfants lui ai fait perdre quelque peu son caractère d'engagemen personnel dans la foi, le baptême est toujours le sacre ment de la foi, puisque c'est dans la foi de l'Eglis que ces petits sont baptisés.

Sacrement de la foi, le baptême l'est dans so essence et dans son fond le plus intime. Il le sera da vantage dans son développement extérieur et visible si une éducation chrétienne veille jalousement à l croissance de la vertu infuse de foi, frêle germe dépos en l'âme du baptisé. Faute d'une bonne terre où croî tra la semence, le baptême ne risquerait-il pas de deve

---

(12) R. P. H. Dondaine, *art. cit.* — On aura remarqué combie nos pages sont redevables à cette belle étude théologique.

, — ce qu'il est trop souvent, hélas, — le sacrement l'apostasie ? Convient-il de baptiser des enfants ont on est moralement certain qu'ils ne recevront ucune éducation chrétienne ? Nous ne prétendons pas ésoudre la question, mais on voit qu'elle se pose et arfois très aiguë.

Sacrement de la foi, le baptême le demeurera, si e chrétien, prenant conscience de toutes les richesses u'il a reçues en son baptême, tend à développer outes leurs virtualités, en essayant de vivre, de façon le plus en plus profonde et personnelle, de cette vie le foi que nous avons essayé de définir, et s'il en vit n cherchant à l'animer par le souvenir, ou mieux ar la réalité toujours présente, de son baptême. Que e chrétien fête l'anniversaire de son baptême et qu'il isite pieusement les fonts où il a été régénéré, c'est rès bien. Mais plus encore qu'il reconnaisse sa dignité t les exigences qu'elle entraîne, et qu'il ait conscience que cette dignité lui vient de son baptême. S'il est fils de Dieu, vivant paisible et joyeux sous le regard du Père, c'est parce qu'il est baptisé; s'il est membre du Christ, fils de l'Eglise, vitalement inséré dans toute a communauté chrétienne, c'est parce qu'il est baptisé; si à la lumière de sa foi, il peut connaître les mystères du royaume des cieux, c'est qu'il est baptisé; s'il demeure dans le Christ et si le Christ demeure en lui, c'est parce qu'il est baptisé; s'il est appelé à défendre et à prêcher sa foi, c'est parce qu'il est baptisé, et que la foi de son baptême a reçu le sceau de l'Esprit; s'il est appelé à vivre avec son Dieu dans la plus étroite intimité, c'est parce qu'il est baptisé, et qu'au baptême le Seigneur l'a épousé dans la foi. Toute vocation particulière, vocation laïque ou sacerdotale, vocation apostolique ou contemplative, n'est que la suite de cette première vocation chrétienne à la foi et au baptême. Les grâces les plus hautes sont l'épanouissement de la grâce du baptême, jusqu'au jour où le chrétien ayant sans

reproche gardé le flambeau ardent de la foi qu'il avai reçu au baptême, marchera à la rencontre du Se gneur qui viendra pour les noces, et vivra avec tou les saints dans la cour céleste pour les siècles san fin (13).

P. Th. CAMELOT, O. P.

(13) Cf. Rituel du Baptême, remise du cierge.

Credite Evangelio

Tout n'a-t-il pas été dit, abondamment, parfaitement, sur le petit livre divin ? Oui et non.

Oui, sans doute, car on ne dépassera pas ce qu'ont pu y découvrir, et pour eux et pour nous, les yeux illuminés par l'amour, d'un saint François d'Assise, d'un saint Ignace, d'un Curé d'Ars, d'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, d'un Père de Foucauld. Oui encore, car la sainte Eglise nous épelle ce texte dans sa liturgie avec la lumière même de l'Esprit qui le dicta.

Non, cependant, car Dieu en a confié la lettre, dans l'Eglise, à l'effort courageux et patient d'une recherche, qui, chaque jour, avance dans le dépouillement du texte sacré, pour le livrer plus net et plus sûr à nos âmes qu'il doit nourrir. Non surtout, car une chose doit sans cesse être redite qu'inlassablement nous oublions, et sans laquelle le livre demeure obstinément fermé : *L'Evangile est un livre divin, dont on ne se nourrit que par la foi.*

Mettre en lumière une fois de plus ce principe, c'est tout le propos de ces pages.

L'Evangile est un livre, non une énigme.

Mais les ressources habituelles, ici, ne suffisent plus.

Il y faut autre chose : la foi.

Telles seront les trois étapes de notre rapide réflexion.

L'Evangile est un livre, non une énigme.

L'Eglise le rappelait vigoureusement naguère contre les intempérances arbitraires de certains « spirituels ». L'Evangile n'est pas une énigme, un écrit, mystérieux à plaisir, le revêtement systématiquement obscur d'une pensée réservée à des « purs », à des « savants », ou à des « malins ». Ce que Jésus a voulu dire, il l'a dit; ce que l'Esprit-Saint a voulu faire penser ou écrire, il l'a fait penser ou écrire.

Si de l'obscurité demeure dans un texte ou dans la suit
d'un texte, ce n'est pas à l'inspiration qu'il faut s'e
prendre, mais soit à un genre comme l'apocalypse, soi
à la maladresse d'un écrivain humain. En tout cas l'ins
piration ne vient pas conférer un sens à des mots qui n'e
auraient pas par eux-mêmes.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, regrettant de ne pa
connaître l'hébreu et le grec pour lire l'Ecriture dans l
texte original, sainte Thérèse, si jalousement fidèle à l
lettre de l'Evangile, par exemple dans l'intelligence d
mystère de la Sainte Vierge, est un magnifique et sû
modèle.

Ainsi donc, tout d'abord, les textes de l'Evangile ont u
sens déterminé dans leur lettre. A moins de se fonder su
ce sens, la foi n'a aucune prise et s'exerce dans le vid
Pour croire, il faut comprendre ce qui est à croire.

Il se dégage de cette vérité initiale un certain nombr
de conséquences qui sont autant de leçons : on ne jou
pas avec un texte; pour se nourrir d'un texte, la premièr
condition est d'en avoir perçu le sens littéral; les lois d
la pensée et de la composition se vérifient là comme ai
leurs : on ne les ignore qu'au détriment de la foi même

On ne joue pas avec un texte. L'élévation de la pensé
l'inspiration poétique, le souffle religieux peuvent rend
tolérables des rapprochements de mots ou d'idées q
éveillent dans l'âme des échos profonds. Ces prouesse
restent tout de même périlleuses dans la mesure où elle
sont arbitraires. Sans doute, dans la maison du Père, es
il pardonné aux enfants de se faire des jouets avec l
précieux outils, mais l'outil n'en reste pas moins un out
et le jeu un jeu. Or, les textes sont des outils, et délicat
Il n'est guère prudent de dépasser l'Eglise dans l'usag
très libre qu'elle fait de certains textes dans sa liturgie
elle est assurée de l'Esprit, et, de plus, elle obéit à u
loi mystérieuse, celle de cet Esprit seul capable de so
lever une idée, comme par bond, d'un plan à un autre sa
la dénaturer.

La foi a un besoin absolu de cette première donnée po
s'y appliquer et y trouver son objet. Elle le dépasse
mais sans l'abolir. Sous la perception vive d'une foi a
thentique, il sera toujours possible de retrouver, comm
à sa racine, le contact solide, et, pour ainsi dire « charnel

cette donnée initiale, saine, inébranlable, du texte en lettre. Par contre, à moins d'une nouvelle révélation, peut bien signifier une perception de foi sans attache une avec cette lettre ou qui n'y chercherait qu'un appui tif ? S'il est bien difficile de désolidariser une pensée mots qui lui ont donné corps à sa naissance, il est possible de dissocier tout à fait la pensée divine de la sée humaine dont elle a voulu le support. La fidélité la foi exige le respect religieux de la lettre.

Mais en engageant sa révélation dans le tissu même une pensée d'homme, la Providence a accepté de se mettre à ses lois. Si délicates que puissent être de telles s, elles existent. Ignorer, dans une composition, les lois « genre » auquel elle appartient, c'est se condamner ur le moins à de graves illusions, dont la foi ne peut e souffrir. La pensée humaine va à son but — s'eximer — par des voies multiples et diverses : celles de poésie ne sont pas celles de la prose, celles du symbole sont pas celles du langage propre et direct, celles de llégorie ne sont pas celles de la parabole, et ainsi de ite. Jamais la foi n'aura un suffisant prétexte pour tirer n bien d'un texte faussé.

Que conclure de ces considérations banales ?

Un principe de grande modestie, une absence d'obstination, un recours constant, humble et fidèle, à ceux qui vent et peuvent nous donner d'un texte une interprétation rme et garantie; avant tout cette conviction profonde u'un acte de foi est d'autant plus facile qu'il porte sur n texte plus sûr et mieux compris.

es ressources habituelles, ici, ne suffisent plus.

Mais ce n'est pas assez.

Ce texte est divin, et l'intelligence de son contenu littéral e saurait être le dernier mot de ses promesses, c'est-à-ire qu'une « lecture divine » — selon l'antique expression —, doit aller au delà de la lecture tout court.

Or cette lecture est devenue pour nous un exercice telement familier, tellement incorporé, par l'usage et l'abus u'en a fait notre éducation, au fonctionnement de notre ensée, tellement riche de mécanismes tout montés, que

nous aurons toujours grand peine à nous arracher à l
tomatisme et à maintenir le mouvement ouvert au tra
ultérieur de la foi, au lieu de se fermer sur lui-même.

Combien de soi-disant lectures d'Evangile ne sont
réalité que des lectures, sans plus, mettant en œuvre ex
sivement les moyens que déploie d'instinct l'intellige
devant le texte écrit ! A cette différence près que le te
n'ayant plus, bien souvent, l'intérêt stimulant du neuf
mouvement s'éteint bientôt, par la détente du ressort d
curiosité. On tourne en rond, si la volonté s'obstine, ou l
on ferme le livre avec ennui.

Le danger n'avait pas la même acuité en des tei
moins agités et trépidants que le nôtre; il continue d'
moins menaçant dans l'ambiance paisible du monast
Pour l'ensemble des gens, dans notre siècle de l'accél
tion et de l'imprimé, la lecture est un automatisme
rannique à force d'aisance, dont il n'est pas facile
suspendre le déroulement. Il y faut, suivant les cas, d
violence et de la ruse, surtout si le ressort qui doit jo
est moins tendu qu'il ne faudrait, ce qui est certes
cas pour la foi de nos jours.

Empêcher un texte d'Evangile de devenir, une fois
dans l'engrenage de notre moulin, la matière d'une sim
réflexion, à tournure pieuse; empêcher les mots d'évoq
dans notre esprit, un autre texte sans parenté vérita
où les idées de s'entraîner les unes les autres dans
mouvement dont on demeure le spectateur passif ;
pêcher même simplement les yeux de courir, au delà
texte lu et désormais sans relief, vers la suite et ses
messes, tout lecteur de l'Evangile sait par expérience
c'est une tâche malaisée.

Plaise à Dieu tout au moins que cette tâche ne c
d'apparaître comme un devoir : on ne lit pas l'Evan
« en chrétien », quand on se borne à faire sur le l
saint le même effort, sans plus, que toute autre lec
peut réclamer. Il s'agit d'un effort de nature différe
et non seulement d'un surcroît de bonne volonté.
activité inédite va entrer en jeu, celle qui se cache s
le mot un peu mystérieux de « foi ». Au texte clairem
étalé devant le regard il faut appliquer cet instrum
d'un ordre à part.

faut : la foi.

Croire, c'est être convaincu, dans l'espèce, que cette role devant nos yeux, est une « parole de Dieu ». Cela veut pas dire que, en plus des idées discernables à tout l humain, elle en contient d'autres, du même genre, ais mystérieuses, que seul le croyant est capable d'aligner la suite des précédentes. C'est moins et plus à la fois. Moins, car la foi et ses lumières ne se monnayent pas r un gain sur le même plan. Infiniment plus, car le gain t d'un autre ordre.

Quelle différence y a-t-il donc entre ces mêmes mots, uivant qu'ils passent ou non sous les yeux d'un croyant ? our le croyant, ces mots sont dits par Dieu, c'est-à-dire u'ils entrent dans le mystérieux mouvement où entrent s mots quand ils sont dits par quelqu'un à un autre et articipent ainsi à la vie, avec ceci d'original, en l'espèce, ue ce quelqu'un est Dieu.

On devine cette « présence » lorsqu'une âme sainte ommente l'Evangile ou le cite. A la surface du texte, ourt une mystérieuse vibration où se révèle, sous l'identité es mots, une flamme secrète. Ça et là un affleurement : s mots humains sont devenus l'instrument d'une com- unication avec Dieu. A travers ces phrases, deux per- onnes sont tête à tête, un courant passe qui relie un sprit à l'Esprit, un cœur à la divine Charité.

On ne s'attend pas à ce que cette utilisation de l'Evangile usse l'objet d'une éducation systématique du dehors. Une ois les parasites éliminés, l'âme réduite à la simplicité de foi, acculée pour ainsi dire à user de cet outil en elle, lui reste à agir, c'est-à-dire à regarder, à écouter, non ant à « se » demander mais à demander à l'interlocuteur ivin qu'Il nous parle à travers ces paroles qui sont de ui, qui sont les siennes.

Ne pas attendre donc que des paroles nouvelles nous oient dites. C'est cela qui est écrit que Dieu nous dit, ela et pas autre chose. La vie qui anime cette parole en rofondeur n'a pas à la changer, à y ajouter quoi que ce oit. C'est à nous à changer, c'est-à-dire à être changés ar elle. C'est à nous à nous ouvrir, ou plutôt à être ou- erts dans cette profondeur de notre âme où s'opère le ontact avec Dieu.

Nous savons, comme tout le monde, ce que veulent di des mots aussi simples que celui-ci : « Va en paix « Jésus rendit l'âme », etc. Mais, à la faveur de ces mo par eux, peut-être n'avons-nous jamais pris contact av la « Vérité divine » qui ne se révèle qu'à la foi. No n'avons pas encore « cru » que ce mot était dit de Di à nous; que notre Dieu était mort, etc. Quand de tell choses s'ouvrent à la foi ou que nous nous ouvrons elles, l'âme en est retournée.

Or ce n'est pas la ferveur du sentiment, ce n'est p l'abondance ou la rigueur des déductions qui marquero l'instant où se fait la jonction d'une âme avec la « V rité ». Ce n'est donc pas cela d'abord qu'il faut attend ou chercher. Les provocations au cœur ou à l'analyse sont que des efforts préalables et qui ne doivent p donner le change. Même s'ils se poursuivent, ils ne so pas en eux-mêmes l'acte propre de cette foi à laquel seul il est donné de connaître Dieu et de l'entendre. A certain degré de pureté et d'intensité du regard de la f ces mouvements s'apaisent; Dieu intervient même pour l interdire afin que la foi « nue » fasse son œuvre.

Peut-être tant d'insistance eût-elle été superflue en temps où la foi constituait dans l'âme une nappe profon et calme, ressource paisible et assurée des énergies sp rituelles, Cette insistance, par contre, est aujourd'hui pl nécessaire que tout le reste, car l'affinement et l'entraîn ment des outils humains de pensée sont allés de pair av un appauvrissement et une inertie profonde de la f L'homme qui prend aujourd'hui l'Evangile dans ses mai est un homme à l'esprit souple et délié, mais c'est un homm dont la foi, quand elle ne s'interroge pas avec inquiétud n'est guère exercée et prompte. Les mots de l'Evangile sont acclimatés sur un plan de pensée où la foi ne l nourrit plus guère, comme des cailloux roulés abandonn sur le sol par un fleuve tari : ils font partie du paysa de terre sèche, non du courant.

Il faut lire l'Evangile !

Ce n'est plus assez dire, et cela peut être mal entendu

Il faut lire l'Evangile *avec les yeux de sa foi.*

G. G.

Qu'est-ce qu'un psaume?

Il arrive que les clercs qui « récitent » les psaumes aient perdu le sens de l'office divin dont ils ont assumé la charge. L'agitation moderne et les conditions nouvelles de la vie ont énervé notre faculté de contemplation dans la paix, ont rendu difficile l'exercice de la louange désintéressée. Il importe de révéler avec clarté les mobiles profonds d'un certain découragement et la vraie direction pour la recherche des remèdes.

Pour aider à ce travail si nécessaire, essayons de montrer ce que c'est qu'un psaume et quels en sont les caractères.

Le psaume est prière.

Il est d'abord une prière : lorsque nous parlons de « réciter » ou de « lire » le Bréviaire, avons-nous conscience de nous mettre en présence de Dieu ? C'est pourtant la condition indispensable pour comprendre et aimer ce que nous parcourons des lèvres. De la Bible, qui nous révèle la Majesté divine, le psautier est la synthèse et le couronnement. Si les pages inspirées nous permettent d'entrevoir les grandeurs de Dieu, c'est pour que nous reconnaissions notre dépendance et chantions la louange de Celui qui nous a sauvés.

Aussi convient-il de nous mettre avant tout, lorsque nous ouvrons le Bréviaire, dans les conditions nécessaires à l'adoration. Si nous nous contentions de procéder à une lecture, fût-elle « spirituelle », nous n'avons accompli que la portion préliminaire de notre tâche. Notre âme doit prendre la direction voulue, c'est-à-dire, s'élever vers les

hauteurs célestes, où le Dieu qui nous a parlé attend nous l'hommage filial de ces prières qu'Il a inspirées po nous. Il est donc indispensable que nous préparions tabernacle intérieur où notre esprit rencontrera le Mystè divin. Il faut aussi que nous dégagions nos pensées toutes les complications où la vie et l'activité humai même apostoliques, nous ont entraînés : un effort d'un et de simplicité nous est donc demandé. Cette dernié condition est d'autant plus utile que les sentiments au quels le psaume va nous inviter sont exempts de tou complication. Ils sont profonds, mais ils sont simples. s'agit de dire et répéter que Dieu nous aime, qu'Il e notre protecteur; il a créé le monde et toutes ses m veilles; Il est grand et juste, suave et miséricordieux, fid et vrai; quant à nous, nous avons reconnu ses hauts fa dans la nature et dans l'histoire, nous avouons aussi q nous sommes petits et pauvres devant lui, nous avc besoin de sa force et nous espérons sans trêve en sa bon

Comment ces idées si grandes et si simples pourraie elles s'exprimer avec sincérité sans un « retour au calme qui nous aura disposés à les recevoir. Ajoutons que ce tranquillité d'âme requiert avec évidence certaines c ditions d'ordre matériel que le prêtre trop facilement n prise. Comment pouvons-nous sans danger nous mettre l'office divin dans le brouhaha des trains ou les enco brements des rues ? les charges de l'apostolat nous oblig parfois à « gagner » du temps en réservant le brévia pour les heures de loisir que nous n'aurons qu'au cours d voyage. Mais il faudrait réduire au minimum les occasi qui laissent croire à tout un peuple que le bréviaire fait pour le bruit et qu'une soutane en wagon s'accompa d'un livre bredouillé au milieu des conversations. Ne pe on mieux organiser sa vie, et garder pour le voyage t lecture profane ou technique, voire spirituelle, afin de d ner à l'œuvre de Dieu une place de choix.

La prière est un art difficile. Elle suppose que n fassions l'effort voulu pour prendre contact avec l'Ir sible. Le prêtre ne doit pas oublier qu'il est mandaté p cet office. C'est au nom de tout un peuple qu'il dit à D le respect, l'amour, la confiance, tous ces sentiments f damentaux dont la Bible lui fournit les ardentes formu

Le psaume est poésie.

Le psaume est donc une prière; il est aussi une œuvre poétique. Il aura de ce fait des caractères particuliers qui doivent retenir l'attention du prêtre. Nous n'avons pas dans les chants inspirés un exposé didactique des bienfaits ou des attributs divins : l'œuvre du poète consiste plutôt à communiquer par ébranlement à son lecteur les sentiments qu'il éprouve lui-même; il suggère, il rappelle, par touches successives, telle ou telle pensée, mais il n'est lié par aucun souci de pédagogie classique. Il nous enseigne sans vouloir nous enseigner. Il exprime ce qu'il sent et ce qu'il croit; et si nous voulons retenir quelques-unes de ses leçons, il nous faut lui ressembler en quelque manière, et voir avec ses yeux. Il procède aussi par images plus que par idées. Au lieu de nous dire prosaïquement que Yahweh a mené son peuple à travers la Mer Rouge, il nous peindra, dans *In exitu*, la course des flots, la danse des monts : *Pourquoi, montagnes, avez-vous sauté comme des brebis; et toi, mer, pourquoi as-tu pris la fuite ? — La terre s'est émue sur le Seigneur passe; il passe, le Dieu de Jacob.* Pouvait-on mieux traduire le respect profond d'un peuple entier devant son Dieu, l'émotion religieuse au souvenir d'un grand miracle ?

C'est pourquoi nous avons tort de chercher dans un psaume la logique de la prose, surtout de notre prose occidentale, issue d'une longue culture gréco-latine et rationnelle. Nous serons toujours déconcertés devant la succession des idées ou des mots, telle que nous la trouvons dans le plus parfait des psaumes. Nous avons une tendance naturelle à chercher ce lien, qui unifierait et harmoniserait nos yeux les diversités de l'âme qui se formule. Mais c'est vouloir imposer notre mentalité moderne et occidentale à un poème sémitique.

Ce n'est pas tout: la poésie biblique aime les procédés artificiels; elle utilise les répétitions de mots, les consonances, un certain rythme produit par la succession des accents. Tout ce jeu n'est perceptible qu'à l'oreille de l'hébreu, et peut-être de l'hébraïsant : il ne peut aucunement se traduire en nos langues modernes.

Reconnaissons enfin que le vocabulaire juif est très

pauvre, que la syntaxe a des outils rudimentaires; et nous devons mettre en garde la naïve confiance de celui qui croirait trouver immédiatement dans une honnête traduction, la résonance de l'antique poésie.

Force nous est donc de consentir à ne capter aujourd'hui que certains seulement parmi les secrets humains d'un art mis au service de Dieu : nous comblerons la mesure par un apport personnel de ferveur, ou, si l'on veut, d'inspiration; c'est en essayant de trouver l'âme du poète que, devenus poètes à notre tour, nous goûterons les paroles par lesquelles il nous invite à chanter le Seigneur.

Le psaume est musique.

Il ne suffit pas de remettre le psaume dans son contexte poétique. Nous l'avons appelé chant et il l'est en effet. Il faudra donc pour le comprendre l'encadrer de cette orchestration dont il a besoin pour s'épanouir.

L'étymologie du mot « psaume » est sur ce point pleine d'enseignement. *Psalmos* qui est devenu « psaume », signifie d'abord « l'action de toucher un instrument à cordes », puis, par extension « l'air sur la lyre avec ou sans accompagnements de chants »; enfin seulement « poème fait pour être accompagné par la lyre ou la harpe ».

Le psaume est non seulement destiné à être chanté mais à être joué sur la corde. La musique fait donc partie intégrante du genre « psalmique ». Comment pouvons-nous interpréter un psaume, en particulier un psaume de louange, goûter son âme, éprouver ses sentiments, si nous délaissons l'aspect « instrumental », l'orchestration qui lui donne sa chaleur et peut-être son sens. Nous qui nous contentons de lire ces poèmes sacrés, nous ressemblons à des archivistes qui déchiffreraient des livrets d'opéra. Mais ne nous laissons pas duper, lorsque du haut de nos tribunes, nous entendons l'intonation larmoyante d'un Introït par la voix habituée d'un chantre. J'entends l'objection : il est difficile et même souvent impossible d'orchestrer le chant ou la récitation des psaumes. Sans doute, et nous devons nous contenter de les lire. Mais alors ne soyons pas surpris de passer distraitement à côté de leur splendeur. Il nous faudra un certain effort d'imagination ou une ferveur plus grande pour compenser l'absence de l'appui musical.

l'office divin n'est-il pas normalement chanté au chœur ? L'Eglise n'a-t-elle pas orné les psaumes de la mélodie grégorienne ? Celle-ci s'adapte avec bonheur aux sentiments les plus divers qu'elle mesure et harmonise. Elle suppose, il est vrai, le texte sacré et elle y trouve son propre sens, mais on doit dire aussi que le texte même reçoit de la mélodie un épanouissement qu'il ne connaîtrait pas sans elle. Que l'on chante par exemple le magnifique offertoire du dimanche dans l'octave de l'Epiphanie : le *Jubilate* du psaume exprime une joie intense, une splendeur de jubilation que la simple lecture ne nous accorderait pas. A l'Introït de la Sexagésime, une incomparable mélodie nous révèle la détresse et la confiance d'une âme qui dit à son Dieu : *Pourquoi dors-tu Seigneur, lève-toi et ne me repousse pas.*

Ainsi pour obéir au vœu du psalmiste lui-même, qui nous dit au psaume 47 *Psallite sapienter,* il ne nous suffit pas de traduire *Psalmodiez avec sagesse;* mais nous entendrons ainsi le souhait : « Suivez donc la technique du psaume; chantez-le comme il convient, au son de la musique ».

Prière publique de l'Eglise.

Les chants de Jérusalem sont devenus les cantiques chrétiens. Dans l'Eglise, nation choisie et famille de Dieu, l'Ancien Testament s'est réalisé, accompli, épanoui.

Quand l'Epouse du Christ a voulu chanter les bienfaits du Seigneur, il lui a suffi de reprendre la prière inspirée du peuple juif. La transposition est toute naturelle; ce que le psaume disait d'Israël ou de David, nous le comprenons de l'Eglise et de Jésus, son Roi. S'il s'agit de la Pâque et de la Mer Rouge, nous y découvrons la Résurrection et le Baptême. Voici les enfants de Sion qui pleurent en Babylone : ce sont les chrétiens captifs dans les liens du péché. La libération est venue : par le désert de la pénitence, l'âme chrétienne a rejoint la Terre Promise.

Tout cela n'est pas le fruit d'une imagination savante, c'est l'expression véritable de la réalité même. La ville de Jérusalem est bien cette même cité où David a régné, a péché, a chanté Dieu, où Salomon bâtit le temple, mais aussi où Jésus mourut, puis ressuscita, où les apôtres enfin pro-

clamèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Le Jourda est ce même fleuve que franchit Josué à la tête de s peuple; et où le Seigneur reçut le baptême des mains Jean le précurseur. Est-il donc besoin de muer la Ter Sainte en Paradis, et les Patriarches en Apôtres ? il suf de se laisser porter par le mouvement même de l'histoi et de suivre les routes sur la carte géographique. Ai comprenons-nous que l'Eglise n'ait pas cherché ailleu l'expression de sa divine louange : expression inspirée Dieu, que ne pouvait dépasser aucune invention de l'homm même d'Eglise.

Ces chants juifs et chrétiens, l'Eglise les a harmonieus ment distribués en une disposition remarquable où tous l siècles ont laissé leur empreinte. L'histoire de l'office div nous montre avec quel soin au cours de ces deux mil ans, la louange chrétienne a tenu à conserver les cent ci quante psaumes qu'elle utilise le long de la semaine, choisir suivant les fêtes les poèmes les mieux appropriés elle les encadre de lectures, elle les introduit par des a tiennes, elle excelle à en dégager le sens particulier à chaq célébration.

Le rôle de l'antienne.

L'antienne est originairement un verset du psaume lu même, verset que l'Eglise a mis en vedette pour donn le ton musical et pour mettre en relief telle idée ou t fait en rapport avec l'office du jour. Ainsi le psaume se utilisé en des fêtes parfois très différentes et prendr grâce à l'antienne, une « coloration » particulière, conv nable à la célébration.

Un seul exemple, pris au hasard, montrera avec quel ingénieuse intelligence, l'Eglise a su adapter ces vie chants d'Israël à nos offices liturgiques. Prenons psaume 2 *Quare fremuerunt gentes*. C'est un psaume me sianique qui nous présente au milieu du chaos du mond adversaire de Dieu, la puissance du Très-Haut; il a con sa force à son Fils, roi de l'Univers. Avec l'Antienne *Servi Domino, servez le Seigneur,* le psaume 2 ouvre les Matin du dimanche dans l'année. Le jour de Noël, au 1er Nocturn il inaugure la louange du Dieu Incarné, avec le vers

ius meus es tu, Tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai en-dré. A Pâques, c'est la gloire du Messie vainqueur que ntienne rappelle à Matines : *Je te donne les nations en ritage.*

On peut dire, en bref, que l'antienne donne au poème n actualité. Il serait intéressant d'étudier les « péripé-es » de nos psaumes, à la Messe et à l'Office, au cours 'une année liturgique.

oi aux psaumes.

Aux prêtres qui mettent en question l'utilité du Bré-iaire, comment ne pas répondre que jamais aucune in-ention humaine ne remplacera l'œuvre de vingt siècles, t, par delà le Christ, l'œuvre du Dieu qui inspira aux Hébreux ces chants vénérables. Nous avons à notre dis-osition un instrument de prière, de louange, de foi et 'amour, dont la disparition ouvrirait un vide immense, mpossible à combler. Que l'on cherche si l'on veut, les raisons, les litanies, les dévotions qui pourraient donner l'âme qui prie, à l'Eglise qui chante, un moyen plus clatant de splendeur divine et humaine.

Mais cet instrument entre les mains, il faut l'entretenir vec la passion d'un ouvrier, fidèle à son art, sûr de sa echnique, pressé de servir. L'entretenir, c'est-à-dire, ôter a rouille et la poussière, ou, pour parler sans image, re-rouver sans cesse l'intelligence profonde des paroles que ous employons. Tout livre est mort, même l'Ecriture de Dieu, si nous ne lui gardons la vie par notre propre re-herche jointe à l'action divine. Il faut donc savoir ce ui est dit, comment l'Esprit a parlé, parle encore, si nous oulons bien écouter. Trop souvent nous sommes inactifs t commodément balancés par une psalmodie sans âme, ns vraie foi, sans regard des yeux, sans musique inté-ieure. Plus nous aurons interrogé et compris, plus nous oudrons comprendre encore; nous approfondirons sans esse et le message où Dieu nous parle, et la louange où os cœurs, par les mots divins, lui répondent.

H. Jenny.

La vie évangélique selon la Règle de saint Benoît

La vie religieuse n'est, fondamentalement, qu'une façon de mener la vie chrétienne dans l'Eglise. Elle n'est pas, de soi, ordonnée à une fin particulière, différente de l'œuvre de sanctification à laquelle doivent s'employer tous les membres du Christ. Elle assure simplement des conditions plus favorables à l'épanouissement de la vie du Christ en l'homme : elle suppose et tend à entretenir un renoncement plus radical à tout ce qui attache la créature au monde, une plus étroite union au Créateur et au Sauveur. C'est ainsi que les saints, les premiers, l'organisèrent, la conçurent. Et depuis, toutes les formes qu'elle a revêtues ne la firent jamais dévier de ce caractère essentiel de vie chrétienne parfaitement menée selon les lois évangéliques. Toutes les prescriptions qui en réglèrent la pratique n'eurent pas d'autre but que de faciliter l'accomplissement des tâches particulières et utiles à l'Eglise qui sont compatibles avec elle.

De cette simplicité évangélique de la vie religieuse l'un des témoins les plus anciens et celui qui, de tous, eut le plus d'influence, est la Règle de saint Benoît : celle-ci nous offre un exemple privilégié de la conception traditionnelle que les grands fondateurs d'instituts religieux — monastiques ou non — se sont fait de l'état de vie qu'ils inauguraient dans l'Eglise. La vie religieuse est une « vie apostolique », aimait-on à dire autrefois, parce qu'elle est conforme à la vie que menèrent les Apôtres auprès

Seigneur et après la mort du Seigneur. Mais elle est tout d'abord une « vie évangélique » parce qu'elle est conforme à l'exemple et à la doctrine que nous a laissés le Seigneur. Les historiens l'ont établi : l'ascétisme chrétien, tel qu'il devait se développer au cours de tous les siècles, procède de l'Evangile, et l'Evangile suffit à le fonder. Or plus les documents qui nous transmettent les formes revêtues par la vie religieuse sont anciens, plus ils sont proches des sources du christianisme; on peut dire, en ce sens, que la pensée des saints dont ils émanent est d'autant plus adaptée aux besoins de chaque époque et de la nôtre en particulier : non pas, bien entendu, par le seul fait qu'elle nous vient d'un temps révolu, mais parce qu'elle nous vient directement, à travers moins d'intermédiaires, de l'âge privilégié où a vécu le Christ.

Les anciennes règles monastiques, éminemment celle de saint Benoît, s'inspirent constamment des paroles mêmes de l'Ecriture et surtout de l'Evangile. Mais plutôt que de dénombrer les textes qu'elles lui empruntent, il importe de discerner l'inspiration qu'elles y puisent. Et pour ce faire, il n'est que de parcourir l'une de ces Règles pour saisir les grandes lignes qui orientent cette législation.

■ ■ ■

Dans un *Prologue*, saint Benoît analyse, pour ainsi dire, la psychologie de la vocation des moines. Or, l'appel qu'il leur fait entendre est général et commun à tous les chrétiens : « Levons-nous donc, enfin, l'Ecriture nous y invite : L'heure est venue, dit-elle, de sortir de notre sommeil (2), courez, pendant que vous avez la lumière de la vie, de peur que les ténèbres de la mort ne vous saisissent » (3). Et les moyens à employer pour répondre à cette vocation sont également généraux et communs : « Si tu veux jouir de la vie véritable et éternelle, garde ta langue de tout mauvais discours et tes lèvres de toute parole trompeuse; détourne-toi du mal et fais le bien;

(1) Cf. F. Martinez, *L'ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles*, Paris 1913, p. 195.

(2) *Rom.*, 13, 11. Les textes sont cités d'après la traduction de *Dom Ph. Schmitz.*

(3) *Jn.*, 12, 35.

cherche la paix avec ardeur et persévérance » (4). Au paroles de l'Ecriture, saint Benoît se contente d'ajouter « Voyez comme le Seigneur lui-même, dans sa bonté, nou montre le chemin de la vie. »

La vocation monastique n'est donc rien d'autre qu'un forme de la vocation universelle des chrétiens; la voi qu'elle ouvre est simplement celle que trace l'Evangil Saint Benoît, sur ce point, est très affirmatif : « Sous l conduite de l'Evangile, avançons dans ses chemins, afi de mériter de voir un jour celui qui nous a appelés dan son royaume. » Aussi le Seigneur dit dans son Evangile « Celui qui écoute mes paroles et les accomplit, je l comparerai à un homme sage qui a bâti sa maison sur l pierre; les fleuves ont débordé, les vents ont soufflé e l'ont battue avec violence, mais elle n'est point tombé parce qu'elle était fondée sur la pierre » (5). Quoi de plu général qu'un programme comme celui-là ? Toutes les pré cisions qui suivront ne viseront que des modalités d'appli cation, des moyens de réaliser cet idéal que partagent tou les chrétiens.

Mais ces modalités elles-mêmes, que seront-elles ? Avan de nous les détailler, saint Benoît nous en donne l'idé d'ensemble dans la dernière phrase du *Prologue :* il n s'agira rien d'autre que de participer, comme doivent l faire tous les chrétiens, au mystère du Christ, que de s conformer au mystère de mort et de résurrection inaugur par le baptême : « Ne nous écartant donc jamais de so enseignement, et persévérant jusqu'à la mort dans la pra tique de sa doctrine au sein du monastère, participon par la patience aux souffrances du Christ et mériton d'avoir une place dans son royaume, *Amen.* »

La Règle s'ouvre, et saint Benoît commence par parle du supérieur du monastère, l'abbé. Mais il n'entre pa aussitôt dans les prescriptions pratiques relatives à so choix. Il rattache d'abord cette autorité nécessaire a grand mystère de la paternité divine : « On regarde l'abb en effet, comme tenant la place du Christ dans le monas tère; c'est pourquoi il porte le nom même donné au Se

(4) *Ps.*, 33, 14-15.
(5) *Mt.*, 7, 24 suiv.

neur, selon ces paroles de l'Apôtre : « Vous avez reçu l'esprit des enfants d'adoption, qui crie en nous : *Abba*, c'est-à-dire, Père » (6). L'abbé ne doit donc rien enseigner, établir ou commander qui s'écarte des préceptes du Seigneur (7). Le Père envoie, par le Christ, son Esprit, et nous retournons au Père en vivant selon cet Esprit, conformément aux consignes de l'Evangile : l'abbé n'a d'autre fonction essentielle que de les transmettre et de les faire appliquer : « A ceux qui sont intelligents, il enseignera par ses discours les préceptes du Seigneur; aux durs de cœur et aux simples, il les fera voir par son exemple » (8).

Quels sont donc ces « préceptes » ? Saint Benoît en donne une liste : elle comprend soixante-douze sentences. Il suffira de citer les premières pour montrer qu'elles sont toute sempruntées à l'Ecriture sainte :

« Avant tout, aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force;

Ensuite, le prochain comme soi-même;

Ensuite, ne point tuer;

Ne point commettre d'adultère;

Ne point voler;

Ne point convoiter;

Ne point porter faux témoignage » (9).

Et ainsi du reste... En tout cela, rien qui soit propre aux moines, rien qui diffère des obligations qui incombent à tous les fidèles. Qu'est donc le monastère ? Un cadre où l'on mène avec soin et continuité cette vie évangélique : « Or, l'atelier où nous devons travailler diligemment avec tous ces instruments, c'est le cloître du monastère avec la stabilité dans la communauté » (10).

La première nécessité de cette vie d'union au Christ — vie de renoncement au mal et vie de charité —, c'est d'obéir à un même chef. Or comment saint Benoît con-

(6) *Rom.*, 8, 15.
(7) Ch. II.
(8) Ch. II.
(9) Ch. IV. Cf. *Mc.*, 12, 30-31; *Mt.*, 19, 18; 1 *Pt.*, 2, 17.
(10) Ch. IV.

çoit-il cette obéissance ? Comme un acte d'amour du Chris et de foi en l'Eglise qui commande en son nom : « L'obéis sance sans délai est le premier degré de l'humilité. Ell convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ (11). Car le Christ, en son Evangile, « dit à ceux qu enseignent : « Qui vous écoute m'écoute » (12)... C'es pour cela que les moines entrent dans la voie étroit dont nous parle Notre-Seigneur, lorsqu'il dit : « Etroit est la voie qui conduit à la vie » (13)... Assurément les hommes de cette trempe imitent l'exemple de Notre Seigneur qui dit : « Je ne suis pas venu faire ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (14). Le pe que saint Benoît ajoute sur la pratique de l'obéissanc n'est que la conséquence de ces principes valables pou tous les chrétiens.

Il en va de même en ce qui touche à l'usage de la pa role. Saint Benoît parle-t-il, ainsi qu'on pourrait s'y at tendre dans une règle monastique, du silence ? Nullement Il parle bien plutôt de ce qu'il nomme *taciturnitas*, c'est à-dire l'esprit du silence ou, comme traduit Dom Schmitz « la retenue dans les paroles ». Eviter les péchés de l langue en restant en deça du jeu spontané du langage tous les membres du Christ, conformément à l'Evangile n'y sont-ils pas tenus ? « L'humilité », c'est encore l vertu qui convient à tous les fidèles sans aucune excep tion : La divine Ecriture, mes frères, nous crie : « Qui conque s'élève sera humilié, et qui s'humilie sera élevé (15). La prière du moine est celle de tout chrétien : s façon de prier n'est pas sa spécialité, les textes sur les quels il prie sont ceux que l'Eglise utilise dans sa litur gie (16). Jusque dans les détails de la discipline claustrale saint Benoît se réfère aux enseignements laissés par l Seigneur Jésus à l'Eglise de tous les temps. S'agit-il, pa exemple, de déterminer la conduite à tenir envers un moin délinquant ? On appliquera les consignes de l'Evangile

(11) Ch. V.
(12) Deux fois cité en ce chapitre V d'après *Lc.*, 10, 16.
(13) *Mt.*, 7, 14.
(14) *Jn.*, 6, 38.
(15) Ch. VII. Cité *Lc.*, 14, 11.
(16) Ch. VIII - XX.

S'il se rencontre quelque frère récalcitrant..., il sera admonesté par ses anciens, une et deux fois selon le précepte de Notre-Seigneur, en particulier. S'il ne s'amende pas, on le réprimandera publiquement devant tous » (17)... L'abbé doit s'occuper en toute sollicitude de frères qui ont failli; parce que « ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin du médecin, mais les malades » (18)... Qu'il imite plutôt l'exemple de tendresse du Bon Pasteur qui, ayant laissé dans les montagnes quatre-vingt dix-neuf brebis, se mit en quête de l'unique brebis qui s'était égarée » (19).

Ces grandes lignes une fois tracées à la lumière de l'Evangile, tout le reste est secondaire. Aussi saint Benoît ne garde-t-il d'attribuer trop d'importance aux prescriptions qu'il porte en vue d'organiser la vie et les occupations des moines : il admet qu'on y introduise des modifications s'il y a lieu. Après avoir longuement légiféré sur la composition du texte des offices divins, il fait cette recommandation : « Avant tout, cependant, nous tenons à dire que, si quelqu'un ne goûte pas cette distribution des psaumes, il en adopte une autre qu'il jugera meilleure » (20). Ailleurs, avant de fixer la mesure de la boisson, saint Benoît dit : « Chacun a reçu de Dieu son don particulier; l'un celui-ci, l'autre celui-là » (21). Aussi avons-nous quelque scrupule à régler l'alimentation d'autrui » (22). Ainsi, même cette imprécision, cette largeur, cette part d'initiative laissée aux supérieurs locaux, sont fondées sur l'Ecriture sainte et particulièrement sur l'Evangile. Ayant parlé de la nourriture des moines, saint Benoît ajoute : « Arrive-t-il que les frères aient travaillé plus qu'à l'ordinaire, l'abbé pourra, s'il le juge opportun, ajouter encore quelque chose, pourvu qu'on évite tout excès et que jamais un moine ne soit surpris par l'indigestion. Rien, en effet, n'est aussi contraire à tout chrétien que l'excès de table, comme dit Notre-Seigneur : « Prenez garde que

(17) Ch. XXIII.
(18) *Mt.*, 9, 12.
(19) Ch. XXVII.
(20) Ch. XVIII.
(21) 1 *Cor.*, 7, 7.
(22) Ch. XL.

vos cœurs ne s'appesantissent pas par une grossière i
tempérance » (23).

Tout le reste de la Règle est rédigé selon le mêr
esprit. Le mot final de l'avant-dernier chapitre est
rappel du caractère commun de la vie que mènent
moines : « Ils ne préféreront absolument rien au Chri
lequel daigne nous conduire tous ensemble à la vie ét
nelle » (24). « Tous ensemble » : entendons : non seu
ment telle communauté, non pas même tous les moin
mais tous les chrétiens, toute l'Eglise. Et pour termin
saint Benoît renvoie encore une fois au texte de la Bibl
« Est-il, en effet, une page, est-il une parole d'autor
divine, dans l'ancien et le nouveau Testament, qui ne s
une règle très sûre pour la conduite de notre vie ? » (2

■ ■ ■

On ne peut manquer d'observer que saint Benoît, c
cite tant la Bible et l'Evangile, ne fait jamais état
textes dont on dit qu'ils sont les fondements de ce qu'
appelle « les conseils évangéliques », tels que ces paroles
« Si tu veux être parfait, va, vends tes biens, viens, su
moi » (26).

C'est que saint Benoît, en continuité avec le monachisr
ancien, ne distingue pas nettement les exigences du sal
de celles de la perfection. Faire leur salut est l'œuvre
laquelle sont conviés tous les baptisés; c'est pour tous u
entreprise difficile. Beaucoup n'en mesurent pas tout
les exigences ou vivent en des conditions qui ne les
aident pas, et leur responsabilité se trouve diminuée d'a
tant. Le religieux, le moine, est, si l'on peut ainsi parl
un baptisé conscient des devoirs de sa vocation et do
toute l'existence est organisée de façon à favoriser
croissance et l'épanouissement de la grâce déposée en
lors de sa régénération : il se sent encadré, soutenu, ai
par une institution; dans cet « état de vie », tout d
contribuer à ce but essentiel; rien n'y doit faire obstac

(23) Ch. XXXIX. Cité *Lc.*, 21, 34.
(24) Ch. LXXII.
(25) Ch. LXXIII.
(26) *Mt.*, 19, 21.

toutes les prescriptions particulières doivent s'y subor-
onner. De là, le sens de ce qu'on nomme « la discrétion
énédictine » : tout le reste, étant accessoire auprès de
idéal qui vient de l'Evangile, peut être modifié, adapté,
doit dans tous les cas être apprécié à sa valeur exacte.
ussi tous ceux qui, dans l'histoire, eurent à justifier la
çon de vivre qu'ils avaient reçue de la tradition béné-
ctine; eurent-ils recours en premier lieu, parfois même
xclusivement, aux paroles de l'Evangile (27). Sans doute,
a fallu, selon les circonstances variables des temps et
es lieux, ajouter des précisions aux prescriptions de
aint Benoît, sur les points où lui-même s'était abstenu
'en donner. Mais on voit quelle est leur vraie place par
apport aux préceptes universels et immuables du Saint
Evangile.

Dom Jean LECLERCQ, O. S. B.

Clervaux.

(27) Je l'ai montré ailleurs sur un exemple, *Pierre le Vénérable*, Saint-Wandrille 1946, p. 171-176.

Les vertus théologales du prêtre

Le prêtre est un homme de foi. Il a la convictio de l'invisible, et c'est précisément cette pe suasion qui est à l'origine du don total d lui-même à Dieu et aux âmes. Non seulement s prédication consiste à proposer le bel enseignemer qui nourrit les âmes (1), mais tout le ministère sace dotal est conçu par saint Paul sous cette forme Combattre le bon combat de la foi (2), c'est-à-di propager la foi dans le monde, multiplier les adh sions des fidèles, favoriser leur vie spirituelle q n'est autre chose que l'épanouissement de la foi, — juste vit de la foi, — puis défendre les vérités de l foi contre toute erreur ou possibilité de corruptio veiller à ce que le corps des doctrines révélées s transmette intact en toute sécurité.

Le primat de cette vertu théologale est tel que le diverses activités du prêtre sont presque toujou décrites en fonction de la foi. Celle-ci est comm l'ambiance dans laquelle s'exercent l'apostolat e la prédication, s'administrent les sacrements, s déploient les vertus morales, se réalise le plan divi du salut (3). C'est la foi qui donne son sens surnature

(1) 1 *Tm.*, 4, 6.
(2) 1 *Tm.*, 6, 12.
(3) 1 *Tm.*, 1, 4; 2, 7; 3, 13; II *Tm.*, 1, 13;3, 10.

valeur efficace, son cachet chrétien à la vie personnelle et apostolique du prêtre dans ses moindres manifestations. Le prêtre parle et agit, vit secrètement ou se propose en exemple aux hommes, accomplit les diverses tâches de son ministère, *in fide*. On peut dire que tous les problèmes qui se posent pour un prêtre, tant au point de vue de sa sanctification personnelle que de la fécondité de son apostolat, se résolvent dans la foi. Dans la mesure où sa foi sera bien informée, vivante, forte, il sera uni intimement à Dieu et sauvera les âmes.

Est-ce que l'intention principale du Christ, dans la formation de ses apôtres, ne fut pas avant tout de les instruire et de les fortifier dans la foi ? Après avoir constaté maintes fois avec tristesse au cours de son ministère, que ses disciples privilégiés n'avaient pas encore la foi ou qu'ils restaient des hommes de peu de foi, il constatera avec joie, au cours du dernier repas, que tous ses efforts ont été couronnés de succès : *Enfin vous avez la foi* (4). Désormais, le Maître peut rejoindre son Père dans les cieux. Ses disciples sont aptes à le représenter sur terre et à entreprendre avec succès l'œuvre de la conversion du monde.

Cette foi est une connaissance de la vérité (5), une conviction personnelle de la révélation de Dieu (6) et du salut opéré par le Christ (7). Engendrée par la grâce, nourrie par l'étude assidue de l'Écriture, elle obtient la vie éternelle (9) et unit tous les enfants de Dieu au sein de l'Église (10). La foi est donc la vertu caractéristique du chrétien, elle distingue et sépare radicalement « fidèles » et infidèles.

Or le prêtre doit être par excellence une âme de foi, non seulement parce qu'il est appelé à entrer plus avant que tout autre dans la connaissance des mys-

(4) *Jn.*, 17, 31.
(5) 1 *Tm.*, 4, 3.
(6) *Tt.*, 3, 8.
(7) 1 *Tm.*, 1, 16; 3, 16.
(8) 1 *Tm.*, 1, 14.
(9) 2 *Tm.*, 3, 15.
(10) *Tt.*, 3, 15.

tères divins, mais surtout parce qu'il est charg
d'en instruire les chrétiens, de leur transmettre l'ense
gnement de la foi (11). De ce chef, le prêtre est l'homm
des professions de foi (12). Son état et sa vie soi
une démonstration permanente de sa persuasion d
la divinité du Christ et du salut des âmes obtenu dar
l'Église. Tout en lui manifeste cette croyance. Il s
présente essentiellement comme un confesseur d
Dieu Trinitaire et de son plan de salut dans le mond
Une vie sacerdotale c'est un engagement plénie
de soi-même au service du seul Seigneur selon le
données de la foi, en vue d'amener les autres homme
à la même adhésion et à vivre conformément à se
exigences. On ne peut imaginer un acte du ministèr
qui ne soit pas rattaché à cette conviction de la vérit
révélée par le Christ. C'est dire qu'un prêtre qu
n'aurait pas la foi est impensable, ce serait comme u
monstre, un être contre nature, dont les sentiment
intimes seraient en contradiction radicale avec s
profession extérieure.

Le prêtre est choisi et appelé par Dieu pour prêche
la foi. Saint Paul se présente comme apôtre et docteu
des nations dans la foi et la vérité (13). L'objet de so
message c'est la vérité de l'Évangile. Il propose celui-c
comme la seule doctrine vraie et comme l'uniqu
voie du salut. Il déclare expressément que le but d
l'apostolat est d'engendrer la foi dans les âmes (14)
L'éducation salvatrice de l'humanité, confiée au
apôtres, ne se réalise, en effet, que par la seule fo
Celle-ci est la méthode, le système d'éducation ou l
principe de connaissance religieuse choisi et employ
par Dieu pour sauver le monde. Toute autre péda
gogie serait vaine, stérile, voire même futile. Le propr
du christianisme, religion révélée, est de s'appuye
sur la parole de Dieu. Ses missionnaires l'enseignen
Les âmes y adhèrent, et, vivant en conformité ave
la volonté divine manifestée, obtiennent la vie éte

(11) 1 *Tm.*, 4, 6.
(12) 1 *Tm.*, 6, 12.
(13) 1 *Tm.*, 2, 7.
(14) *Tt.*, 1, 1.

·le. Le royaume de Dieu, sur la terre comme au
·l, n'est pas de ce monde. C'est la foi qui permet à
·aque âme d'obtenir son titre de naturalisation
·leste (15) et la dégage du monde pécheur. Le prêtre
·t l'agent de ce changement de nationalité.

La foi se communique du prédicateur à l'auditeur
·cile, et même semble-t-il, des parents chrétiens à
·urs enfants (16), à telle enseigne que l'on peut
·visager cette transmission comme un engendre-
·ent et qu'il en résulte des rapports de paternité et
·e filiation entre le prêtre et les âmes. Saint Paul est
· père spirituel de ses disciples, *selon la foi qui leur*
·t commune (17). La foi est le moyen par lequel
·établit et demeure cette belle relation de pater-
·ité, comme le même sang unit le père à son enfant.
·ésus n'avait-il pas dit que la Parole de Dieu était
·me semence, insinuant qu'elle germait la vie
·ivine (18) ? Plus que quiconque, saint Paul a eu le
·ntiment de la réalité et de la force de cet agent de la
·énération spirituelle qu'est la foi : *Je vous écris*
·mme à mes enfants bien-aimés, disait-il aux Corin-
·iens, *car eussiez-vous dix mille maîtres dans le*
·hrist, vous n'avez cependant pas plusieurs pères,
·uisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ
·ar l'évangile. Je vous en conjure donc: soyez mes
·nitateurs (19).

La dernière exhortation de l'apôtre signale que le
·rêtre n'a pas seulement à exercer sa paternité spiri-
·uelle en exposant le contenu et les objets de la foi
·our éclairer les âmes. Il doit se proposer lui-même
·mme un modèle. Sa vie personnelle est aussi une
·rédication efficace de la foi. Sa sincérité, la rectitude
· la force de ses convictions sont autant d'exemples
·ivants, entraînants et persuasifs qui sollicitent les
·nes à donner à leur tour leur adhésion à la révélation
·ivine et à soumettre sans réticence aux sollicitations

(15) *Ph.*, 3, 20.
(16) 2 *Tm.*, 1, 5.
(17) *Tt.*, 1, 4; cf. 1 *Tm.*, 1, 2.
(18) *Lc.*, 8, 12.
(19) 1, *Cor.*, 4, 15, 16.

de la grâce. Quel prêtre n'a pas fait l'expérience de
force déterminante de ses convictions sur les âm
en quête de lumière ? Il n'y a pas que les témoins q
se laissent égorger que l'on puisse croire. Il y a aus
grâce à Dieu, les hommes qui ont écouté Dieu, q
vivent dans sa société, lui ont consacré tout le
cœur et toute leur vie. Ce sont les hommes de
pour lesquels le monde divin est plus réel et pl
proche que celui d'ici-bas. Ce sont les prêtres qui
présentent comme des témoins qualifiés de Dieu
du Christ, qui enseignent avec une pleine persuasi
la voie, la vérité et la vie, dont toute l'existence e
une démonstration de foi et de sa puissance. Voi
pourquoi saint Paul veut que tout prêtre dans l'Égli
de Dieu soit un modèle de foi (20).

Il va de soi que la première qualité de la foi, ch
un prêtre, sera sa rectitude (21), une orthodoxie
toute épreuve, en dehors de tout soupçon. Minist
d'une Église qui a pour devoir de conserver intact
dépôt de la foi et de la vérité du salut, le prêtre au
à censurer les hérétiques et à préserver les fidèles
tout danger de contamination et d'erreur. A toutes l
époques, en effet, nombre d'hommes se disqualifie
par rapport au sain enseignement révélé (22),
s'écartent de la foi (23), la pervertissent (2
s'égarent (25), l'abandonnent (26), la renient (2
font naufrage (28).

Comme le bon Pasteur a le souci de conduire s
brebis au bon pâturage et de leur assurer une nou
riture saine et abondante (29), le prêtre, gardien
troupeau du Christ, aura à cœur de préserver
foi des fidèles de toute altération, de leur distribu

---

(20) 1 *Tm.*, 4, 12; 2 *Tm.*, 1, 13.
(21) 1 *Tm.*, 1, 5; 2 *Tm.*, 1, 5.
(22) 2 *Tm.*, 3, 8.
(23) 1 *Tm.* 6, 21.
(24) 2 *Tm.*, 2, 18.
(25) 1 *Tm.*, 6, 10.
(26) 1 *Tm.*, 4, 1,
(27) 1 *Tm.*, 5, 8.
(28) 1 *Tm.*, 1, 19.
(29) *Jn.*, 10.

enseignement sain (30). Lui seul a autorité pour
er de la qualité de la doctrine, pour définir la
ité et proposer les « saines paroles » de Notre-
igneur Jésus-Christ. Ce n'est pas qu'il tienne à
doctrine révélée à la manière d'un monopole exclusif
pensée et de doctrine, ni qu'il soit mû par le goût
une tradition plus ou moins routinière et sclérosée,
ais il a tellement la certitude que seule la vraie foi
tègre permet d'adhérer à la personne du Christ et
obtenir la vie éternelle ! (31). Tout autre évangile,
oute innovation doctrinale, fut-elle angélique, est
priori stérile pour le salut (32), à anathématiser (33).
n conséquence, le prêtre ne peut se contenter de
rêcher les mystères de la foi avec cette sorte de
ésintéressement que pourrait mettre dans son exposé
uelque professeur de philosophie ou d'histoire des
octrines. Il doit s'y engager tout entier. C'est l'objet
e ses convictions les plus intimes, la raison d'être
e sa vie qu'il professe; et, envoyé de Dieu, éclairé
ar Dieu, il s'efforce de persuader ses auditeurs du
aractère absolu et impératif de la foi.

Cet engendrement des âmes à la foi et leur éducation
ans la foi sont tellement fondamentaux, on dirait
ême exclusifs, ils sont tellement les objets propres
u ministère pastoral que saint Paul exige une foi
arfaite des aspirants aux premiers échelons de la
iérarchie chrétienne. Les candidats au diaconat
eront préalablement examinés sur l'intégrité et la
igueur de leur foi (34). De fait, c'est la foi inébran-
able au Christ Jésus et dans sa grâce qui est le secret
l'un ministère dévoué, conquérant, efficace, opti-
miste (35). L'absence de cette vertu, ou mieux : sa
aiblesse, son inertie serait rédhibitoire et un empêche-
ment majeur à l'accession aux saints Ordres. Si, par
xemple, le futur prêtre avait été incapable d'élever

(30) *Tt.*, 1, 13; 2, 2.
(31) 1 *Tm.*, 2, 15, 16; 4, 10; 2 *Tm.*, 3, 15.
(32) 1 *Cor.*, 15, 2, 14.
(33) *Gal.*, 1, 6-9.
(34) 1 *Tm.*, 3, 9, 10.
(35) 1 *Tm.*, 3, 13.

ses enfants dans la foi, c'est-à-dire de leur inculqu
les principes du christianisme et de les former à u
vie morale conforme à ces principes, il ne pourra
être admis au sacerdoce (36). Il aurait, en effe
prouvé son inaptitude à l'office essentiel que l'Égl
attend d'un prêtre : éduquer les « fidèles » dans
maison de Dieu. Cette décision confirme que la f
telle que l'envisage saint Paul, n'est pas seulem
une conviction intellectuelle, mais une vie. Acce
tation de la révélation divine et pratique des vert
morales sont intrinsèquement liées. Toute la v
chrétienne est un épanouissement de la foi.

Que la foi ne soit pas une pure adhésion de l'espr
mais qu'elle exige l'intervention d'une volonté droi
et suppose le climat favorable des vertus morale
les Épîtres Pastorales l'enseignent clairement p
leur insistance à associer la foi sincère à la bon
conscience, ou la perte de la foi à la conscience souillé
Les mauvais riches, par exemple, esclaves de
cupidité, sont incapables de garder les convictio
de la foi (37). Les hérétiques, faisant profession
connaître Dieu mais le reniant par leurs œuvre
sont comme marqués au fer rouge dans leur prop
conscience (38). Le scandale de l'apostasie ne pe
se comprendre qu'en fonction d'une mauvaise con
cience faisant fi des obligations de la Loi divine. I
fait de mal vivre obscurcit automatiquement la luc
dité du regard spirituel, rend l'esprit comme impe
méable à la vérité, fausse son jugement. Les péch
acceptés et renouvelés conduisent peu à peu à l'ave
glement de l'esprit. Pour persévérer dans la foi
le culte de Dieu, il faut avoir une conscience pur
soucieuse d'éviter toute offense à Dieu et de n'ag
que pour Dieu (39). C'est grâce à cette pureté d'inte
tion, à cette rectitude du cœur que l'esprit pe
recevoir la lumière divine, que la volonté est doci
à la révélation et se soumet à toutes ses exigences.

---

(36) *Tt.*, 1, 6.
(37) 1 *Tm.*, 6, 10.
(38) 1 *Tm.*, 4, 2; *Tt.*, 1, 15
(39) 2 *Tm.*, 1, 3.

Voilà pourquoi les diacres sont exhortés à conserver mystère de la foi dans une conscience pure (40). a droiture d'âme et une vie irréprochable seront les nditions de leur fidélité doctrinale. C'est sous la otection d'une conscience droite que peut seule- ent être assurée la possession durable de la foi. lus nette encore est l'exhortation de saint Paul à imothée, l'engageant à combattre le bon combat, est-à-dire à exercer son ministère, avec la disposi- on intérieure suivante : *possédant la foi et une bonne onscience* (41). C'est l'une des définitions les plus iches et les plus pratiques de la vie sacerdotale, vrant à chaque prêtre les deux qualités-clefs de a perfection. Si le prêtre est avant tout un homme de oi, instruit de la révélation divine et la prêchant sa ie durant, il est simultanément et tout autant un omme de haute conscience, d'une probité morale et eligieuse insigne. La bonne conscience n'est pas eulement la volonté de fuir le péché, mais l'intention 'orienter toute sa vie vers Dieu. Le prêtre ne peut éparer sa connaissance spéculative de la vérité ivine de la vie pratique. Croire profondément au hrist implique qu'on se conduit en conséquence, ue la lumière infusée dans l'âme s'étend jusqu'aux noindres détails de chaque action. La foi sincère se éploie en bonnes œuvres. Si l'apôtre enseigne que ous ceux qui font profession d'appartenir à Dieu oivent être les premiers dans la pratique des bonnes euvres (42), combien plus cette exigence de perfection norale s'impose au prêtre qui est consacré à Dieu orps et âme.

Toute la vie du prêtre se résume donc dans la foi, lépend de sa foi. On cherche souvent, pour remédier ux déficiences morales de certaines vies sacerdotales, susciter la pratique de telle ou telle vertu, à réaliser n climat psychologique ou matériel favorable à n redressement, à fortifier l'énergie, à inspirer la rudence, que sais-je ? Mais il importe d'abord

(40) 1 *Tm.*, 3, 9.
(41) 1 *Tm.*, 1, 19.
(42) *Tt.*, 3, 1; 8; 2 *Tm.*, 2, 21; 3, 17.

d'éclairer et de raviver la foi, de rendre à la racine s vie et sa sève, à l'arbre la possibilité de se nourri Tout le reste suppose cette alimentation et cett vigueur première. Une vie personnelle irréprochabl et un ministère entièrement dévoué et surnatur dépendent d'une foi vivante, d'une conviction absolu et chaleureuse. Saint Paul donnait lui-même l secret de son courage invincible et de son activit prodigieuse au service du Christ et des âmes en affi mant : *Nous croyons, c'est pourquoi nous parlons* (43) ne considérant pas les choses visibles, mais les inv sibles : *c'est pourquoi nous ne défaillons point* (44 Au soir de sa vie, à la veille de son martyre, sain Paul réfléchissant, dans la solitude de sa priso romaine, sur sa longue carrière, se rendait le témoi gnage d'avoir fait tout son devoir d'apôtre du Chris Jésus auquel il avait donné sa vie pour sauver le âmes. Il n'a jamais faibli, il a souffert et lutté victo rieusement, il a persévéré envers et contre tout; s conscience ne lui reproche rien; et il résume d'u mot toute sa vie d'âme et tout son ministère : *Jusqu'a qout j'ai gardé la foi!* (45).

Quiconque voudrait retrouver la vertu secrète d la foi apostolique devra relire le chapitre XI d l'Épître aux Hébreux :

> La foi est la substance des choses qu'on espèr une conviction de celles qu'on ne voit point. C'es pour l'avoir possédée que les anciens ont obten un bon témoignage... C'est par la foi qu'Abel offr à Dieu un sacrifice plus excellent que celui d Caïn; c'est par elle qu'il fut déclaré juste... C'es par la foi qu'Enoch fut enlevé au ciel sans qu' eût subi la mort... C'est par la foi que Noé... cons truisit une arche pour sauver sa famille; c'est pa elle qu'il... devint héritier de la justice qui s'obtien par la foi. C'est par la foi qu'Abraham, obéissan à l'appel de Dieu, partit pour un pays qu'il deva recevoir en héritage, et se mit en chemin sans savoi

(43) 2 *Cor.*, 4, 13.
(44) 2 *Cor.*, 4, 16, 18.
(45) 2 *Tm.*, 4, 7.

où il allait. C'est par la foi qu'il séjourna dans la terre promise, comme dans une terre étrangère, habitant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers comme lui de la même promesse. Car il attendait la cité aux solides fondements, dont Dieu est l'architecte et le constructeur... C'est par la foi qu'Abraham, mis à l'épreuve, offrit Isaac en sacrifice... C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça au titre de fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être maltraité avec le peuple de Dieu, que de jouir des délices passagères du péché : Il considéra l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte; car il avait les yeux fixés sur la récompense.

C'est par la foi qu'il quitta l'Égypte, sans redouter la colère du roi; car il tint ferme comme s'il voyait celui qui est invisible... Et que dirai-je encore ? Le temps me manquerait si je voulais parler aussi de Gédéon, de Barac, de Samson, de Jephté, de David, de Samuel et des prophètes : par la foi, ils ont conquis des royaumes, exercé la justice, obtenu l'effet des promesses, fermé la gueule des lions, éteint la violence du feu, échappé au tranchant de l'épé , triomphé de la maladie, déployé leur vaillance à la guerre, mis en fuite des armées ennemies. Par eux des femmes ont recouvré leurs morts ressuscités. Les uns ont péri dans les tortures, refusant la délivrance afin d'obtenir une meilleure résurrection; d'autres ont souffert les moqueries et les verges; de plus, les chaînes et les cachots; ils ont été lapidés, sciés, éprouvés; ils sont morts par le tranchant de l'épée; ils ont erré çà et là, couverts de peaux de brebis et de chèvres, dénués de tout, persécutés, maltraités, — eux dont le monde n'était pas digne; ils ont été errants dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et dans les antres de la terre. Cependant eux tous que leur foi a rendus recommandables, n'ont pas obtenu l'objet de la promesse parce que Dieu nous a fait une condition meilleure pour qu'ils n'obtiennent pas sans nous la perfection du bonheur.

Si les patriarches, les prophètes, les hommes de ieu de l'Ancienne Alliance ont trouvé dans la foi u Messie à venir un tel trésor de force et d'héroïsme, mbien plus les prêtres, participants du sacerdoce Jésus-Christ, peuvent-ils puiser dans leur foi les

énergies nécessaires à l'apostolat le plus conquérant. C'est cette foi qui a animé les Douze et leur a permis de convertir le monde, sans se laisser abattre par les persécutions et les difficultés de toute sorte. A la fin du Ier siècle, saint Jean constatait : *Et voici la victoire qui a vaincu le monde: notre foi. Qui est celui qui est vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?* (46).

■ ■ ■

La foi telle que saint Paul la conçoit — les derniers textes le prouvent clairement — n'est pas une simple adhésion à un *Credo*, et ne correspond pas à ce qu'on appelle de nos jours la foi morte, elle implique l'espérance et la charité. Quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu met en lui sa confiance et lui donne son cœur. C'est dire que si le prêtre est entre tous une âme de foi, il est aussi un homme d'espérance. Il l'est à un double titre.

D'abord en ce sens que la lumière de foi lui révèle le vrai sens de la vie présente, essentiellement transitoire, qui n'est qu'une préparation et une étape en vue de l'acquisition définitive de la vie éternelle. Donc le prêtre aspire à la Béatitude. Cette espérance lui est commune avec tous les chrétiens qui, justifiés par la grâce du Christ, sont héritiers de la vie éternelle (47). Mais si l'état sacerdotal implique de soi un renoncement total au monde, une âme de prêtre libérée de toutes les jouissances terrestres et de la fascination du péché est plus apte à apprécier et à savourer les séductions de la vie future. De ce chef son aspiration vers le bonheur spirituel du ciel sera plus intense et plus vive.

Davantage encore : l'objet de l'espérance est le retour du Christ. Si tous les croyants aspirent à retrouver leur Seigneur et à lui être unis, combien plus un prêtre dont la vocation est d'être un autre

(46) I *Jn.*, 5, 4, 5.
(47) *Tt.*, 3, 7.

Christ, de vivre avec le Christ, de représenter et de prêcher le Christ, dont tout le cœur est donné à la personne de Jésus-Christ ! Toute vie sacerdotale, peut-on dire, vient du Christ et tend au Christ; elle est comprise entre deux Épiphanies; elle se rattache à la première manifestation du Verbe incarné sur la terre, et continue son sacerdoce dans le monde, mais elle est aussi tout en tendance vers une manifestation plus plénière... *afin que nous vivions... attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et sauveur Jésus-Christ* (48). Cette définitive présence du Christ sera toute de splendeur et de gloire, une manifestation de pleine lumière où *le grand Dieu* apparaîtra avec toute sa majesté et sa puissance, venant chercher tous ses élus pour les réunir dans son royaume.

Voilà pourquoi cette espérance est *bienheureuse*, pleine de délices, comme Dieu lui-même est heureux. Loin de considérer le retour du Christ comme un événement redoutable, ainsi qu'on l'imagine de nos jours, saint Paul l'envisage comme une joie plénière pour les apôtres. Les prêtres, hommes d'espérance, sont comme voués à la joie, *spe gaudentes* (49), durant tout l'Avent du second Avènement. Toute leur âme tendant vers le Christ, ayant la certitude de le rejoindre, trouve dans l'espérance un motif constant de se réjouir; car c'est aussi ce jour-là que le Seigneur accordera la couronne de justice à tous ceux qui ont aimé son avènement (50). C'est à cette joie que peut se mesurer d'une part la qualité de leur désir du Christ, l'espoir du ciel et de la miséricorde divine dominant la crainte instinctive de l'enfer; et d'autre part la sincérité de leur amour : « Là où est ton trésor, là est ton cœur ». Si vraiment le Christ est tout pour nous, la joie sera plénière; si au contraire le cœur est partagé, les perspectives de l'union au Seigneur auront guère de séduction et ne parviendront pas à

(48) *Tt.*, 2, 13.
(49) *Rom.*, 12, 12.
(50) 2 *Tm.*, 4, 8.

atténuer la tristesse inhérente à la séparation des biens d'ici-bas.

Non seulement cette joie de l'espérance sera source de force dans les difficultés et les épreuves, puisqu'il est avéré qu'elles sont brèves, qu'elles seront surmontées et obtiendront une magnifique récompense : la couronne de justice ! mais elle sera un apostolat permanent auprès de toutes les âmes en quête du secret du bonheur. Rien n'exerce une séduction plus insinuante et efficace sur un cœur d'homme qu'une joie spirituelle, consciemment savourée. L'âme d'un prêtre rayonnante de la joie que donne l'espérance répandra à son insu et sans cesse le parfum de sa douceur, elle apprendra aux hommes à attendre la bienheureuse venue du Christ et à redire l' « Adveniat regnum tuum ». C'est la psychologie religieuse évoquée par les Béatitudes du Sermon sur la Montagne, celle dont vivait la primitive Église où les fidèles se saluaient joyeusement par cette formule : « Le Seigneur vient ! ».

Sans doute les motifs d'affliction ne manquent pas et « le malheur des temps » est de tous les siècles. Mais quel homme fut plus éprouvé que saint Paul ? Lorsqu'il termine sa seconde lettre à Timothée sur un ton triomphant, sa vie aboutissait à un échec voire même à un désastre. Il s'était consacré corps et âme à l'évangélisation du monde. Il avait souffert au-delà de toute mesure, tant de la part des faux frères que des Juifs qui le poursuivaient de leur haine. Apôtre des païens, il était enfermé dans une prison païenne et c'étaient les païens qui allaient le condamner à mort. Lui qui portait la sollicitude de toutes les Églises, il constatait que les Thessaloniciens étaient devenus paresseux, les Corinthiens vaniteux et sensuels, les Galates instables dans la foi. Les Éphésiens et les Colossiens se laissent contaminer par l'hérésie; à Rome, tous les frères et ses disciples l'ont abandonné. En dépit de tout, saint Paul exulte, non point qu'il ignore cet état déjà critique des Églises et qu'il n'en souffre point. Mais il mesure ces épreuves à la gloire de l'éternité et il regarde avec les yeux de la foi la couronne de justice que Dieu lui décernera

insi qu'à tous ceux qui, au cours des âges, attendront rdemment le retour du Christ. De nos jours, les mêmes ombres couvrent la terre : la masse des hommes st toujours incroyante, les chrétiens sont toujours ubles et peureux; les schismes et les hérésies sont lus prospères que jamais. Mais le bon ouvrier de Évangile, tout en se tuant à la peine pour promouoir le royaume de Dieu en ce monde, garde les yeux evés sur la bienheureuse espérance de la manifestation de son Seigneur. Il ne peut pas ne pas vibrer 'une pleine joie spirituelle à la pensée d'une telle destinée, *de ces choses que l'œil n'a pas vues et que oreille n'a pas entendues et qui n'ont pas monté au œur de l'homme, que Dieu a préparé à ceux qui aiment* (51).

Le prêtre est encore un homme d'espérance en ce ens qu'il s'appuie avec confiance sur le secours ivin. Le Saint-Esprit qui justifie, purifie du péché ous les chrétiens pour en faire les héritiers de la vie ternelle (52), comble plus spécialement le prêtre qu'il orné de ses dons au jour de l'ordination (53), il abite en lui, l'éclaire, l'assiste et l'aide puissamment u cours de son ministère (54), il lui donne la force quise en proportion même des tâches qu'il doit ccomplir.

La toute-puissance de Dieu le Père est capable aider le prêtre à supporter toutes les souffrances, accomplir à la perfection tous les travaux aposliques. C'est parce qu'il a cette certitude et qu'il mpte sur cette assistance que le prêtre peut s'engager ns une vie renoncée et sacrifiée. *C'est pour cela e nous peinons et que nous luttons, parce que nous ons mis notre espoir dans le Dieu vivant, qui est sauveur de tous les hommes* (55). Le fondement muable de l'espérance c'est le Dieu vivant, c'est-à-re le seul vrai Dieu qui intervient opportunément

---

51) 1 *Cor.*, 2, 9.
52) *Tt.*, 3, 7.
53) 2 *Tm.*, 1, 6-7.
54) 2 *Tm.*, 1, 14.
55) 1 *Tm.*, 4, 10.

au secours des siens, surtout lorsqu'ils luttent e
souffrent à son service, lorsqu'ils collaborent à l
réalisation de son plan de salut en faveur des homme
Le ministère pastoral ne peut pas ne pas être aid
par la toute-puissance du Dieu sauveur. A la base d
tout labeur apostolique, il doit y avoir cette certitud
de coopérer au dessein divin du salut, et par suite un
confiance certaine d'être soutenu et fortifié par Die
Comment celui-ci ne mettrait-il pas sa puissance a
service des prêtres qui s'efforcent de réaliser sa volon
de sauver les hommes ? Dieu veut le salut d'un
âme infiniment plus que ne peut la souhaiter la chari
sacerdotale la plus fervente. Si donc un prêtre
consacre à sauver les âmes, il doit s'appuyer en tou
certitude sur le secours divin.

Saint Paul ne cesse d'affirmer sa confiance en Di
et de signaler la force qu'il en reçoit. Il est sûr
Dieu ; il se fie à Lui. *Je sais en qui j'ai mis ma confian
et je sais qu'il a la puissance* (56). Le verbe grec
parfait indique que cette certitude est immuable
Je continue à me confier. Ayant une fois pour tou
mis sa confiance en Dieu, rien ne pourra porter atteir
à cette espérance. Plus exactement, saint Paul liv
ici le fruit de l'expérience de toute sa vie. Jam
Dieu ne lui a fait défaut, n'a manqué de le secou
Sa vie durant il a pu constater la fidélité et la pu
sance divines. Jusqu'au martyre inclusivement
conservera sa confiance. Sans doute, les tribulatio
n'ont pas manqué; elles sont même la loi du mir
tère. *Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans
Christ seront persécutés* (57). Toute vie pleinem
consacrée au service du Christ crucifié doit porter
marque de la croix. Mais loin de se scandaliser de
souffrances ou de les redouter pour l'avenir, le prê
sait qu'elles sont un signe d'authenticité des se
teurs du Christ et par suite un motif de confiar
Sans doute nul n'est couronné s'il n'a légitimem
combattu (58), mais l'expérience prouve que D

(56) 2 *Tm.*, 1, 12.
(57) 2 *Tm.*, 3, 12.
(58) 2 *Tm.*, 2, 5.

laisse pas périr les siens : *Quelles persécutions j'ai ies! Et de toutes le Seigneur m'a délivré* (59). C'est uc avec une ferme confiance en Dieu que le prêtre donne à son ministère : *Prends part aux souffrances l'Évangile selon la force de Dieu* (60). Il sait que *si us supportons, nous régnerons avec lui* (61). La yauté récompense la patience, comme la vie succède la mort.

Mais le motif le plus immédiat et par suite le plus icace de l'espérance paulinienne est le Verbe carné : *Le Christ Jésus notre espérance* (62). Si l'on ssède en soi le Christ vainqueur de la mort, du ché et de Satan, tous les espoirs de triomphe sont torisés. L'espérance est comme incorporée à sa rsonne, et puisque la foi nous incorpore au Christ, us possédons en nous-mêmes le fondement inébranble de l'espérance. L'avenir est assuré. « Nous souffons beaucoup, commente saint Jean Chrysostome, ais nous avons une grande espérance. Nous sommes danger, nous sommes guettés par les pièges, mais us avons un sauveur, non un homme, mais Dieu. sauveur n'est pas débile, c'est Dieu même, et uels que soient les dangers, ils ne nous dominent pas. otre espérance n'est pas confondue, c'est le Christ i-même. »

Une vie sacerdotale est une vie dans la confiance Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Plus les exigences sainteté sont hautes, plus les difficultés sont andes, et plus la grâce divine est abondante et issante. Dieu donne ce qu'il ordonne. S'il appelle prêtres à le suivre et si sa Providence leur assigne ou tel ministère, leur confie telle portion de son upeau, il distribue ses secours en proportion de ces ches et de ces responsabilités. A tout devoir est joint une puissance appropriée. L'espérance en nne la certitude.

---

59) 2 *Tm.*, 3, 11.
60) 2 *Tm.*, 1, 8.
61) 2 *Tm.*, 2, 12.
62) 1 *Tm.*, 1, 1.

Dès lors, il faut considérer comme une déficien de cette vertu théologale la recherche d'appuis humai qui sont par définition inaptes à la seule fin surn turelle qu'un prêtre doit poursuivre. Saint Pa demandait à Timothée d'enjoindre aux riches d'Éphè *de ne pas avoir leur espérance dans l'incertitude d richesses, mais en Dieu qui nous procure toutes cho richement pour en joui,* (63). Comment, en effet, mettre dans un état stable de confiance, lorsq l'objet sur lequel celle-ci repose est par définitio instable, précaire, trompeur ? Cette inconséquen serait la même si l'on s'appuyait sur d'autres secou terrestres, tels que le prestige, la science, le pouv politique, la bienveillance des hommes. Tous c appuis sont caducs et de nul effet pour obtenir convertion d'une âme, faire croître sa chari assurer la fondation ou la persévérance d'une œuv divine. Le premier chapitre de la première Épît aux Corinthiens affirme vigoureusement que Dieu moque de la sagesse du monde et qu'il confond l'int ligence du siècle. *L'ineptie de Dieu est plus sage q les hommes, et la faiblesse de Dieu plus forte que hommes* (64). Sans doute les voies de la Provider sont mystérieuses et souvent déconcertantes. M la foi enseigne que Dieu est la libéralité même qu'il accorde à tous non seulement les dons néc saires, mais encore la surabondance. La vie des sai et de l'Église en fournit la démonstration éclatan Notre pouvoir est à la mesure de la pureté de no espérance.

■ ■ ■

La charité est associée à la foi et à l'espéran Comme celles-ci, elle est un don de Dieu (65), u faveur gratuite qu'on ne mérite pas (66); elle est des éléments les plus précieux des largesses du sal Dès la conversion, la grâce de Jésus-Christ surabon

(63) 1 *Tm.*, 6, 17.
(64) 1 *Cor.*, 1, 25.
(65) 2 *Tm.*, 1, 7.
(66) 1 *Tm.*, 1, 14.

ns l'âme, avec la foi et la charité (67). Le chrétien t un homme qui donne sa foi au Christ, qui lui fait nfiance et l'aime de tout son cœur. Confessant la ivinité du Christ, il s'appuie sur son secours et se onne totalement à lui. Le Sauveur, en effet, n'est as un idéal abstrait, mais une personne vivante à quelle on se consacre corps et âme, que l'on aime ns mesure et au service duquel on se dévoue sans mite, en renonçant pour le « suivre » à tout le reste. orsque le Nouveau Testament parle de la foi, il voque presque toujours cette attitude spirituelle ite de conviction de l'esprit, en même temps que de rveur d'attachement de personne à personne. 'est dire que lorsque la charité est mentionnée isolément elle exprime non l'amour du chrétien pour ieu, mais l'affection fraternelle. Celle-ci n'étant 'ailleurs pas séparable de celui-là.

La foi, l'espérance et la charité sont l'apanage de ous les fidèles, sans distinction d'âge, de sexe ou 'office, puisque la vie chrétienne consiste dans activité de ces trois vertus théologales. C'est ainsi ue les femmes se sauveront si elles persévèrent dans foi et la charité (68), les vieillards seront exhortés être sains dans la foi, la charité et la patience (69), ar conséquent à conserver une bonne santé morale. a santé dans la foi sera une ferme adhésion à l'Évanle, la santé dans la charité sera une ferveur d'amour nvers le prochain qui se manifestera en toutes circonsances, par la douceur, la bienveillance, l'accueil mable, la patience, et sans distinction des personnes.

Mais les Épîtres Pastorales considèrent, en outre, charité comme une vertu proprement sacerdotale, on point en ce sens que le prêtre soit le seul à en ivre, ni même nécessairement qu'il la possède à n plus haut degré que les simples fidèles, mais parce ue sa vocation propre et son ministère sont sous le gne de l'amour du prochain. Un prêtre sans charité

(67) 1 *Tm.*, 1, 14.
(68) 1 *Tm.*, 1, 15
(69) *Tt.*, 2, 2.

fraternelle n'aurait plus de raison d'être. Effectiv ment la grâce de l'ordination lui a conféré *un esprit charité* (70) qui lui permettra de se dévouer av amour au service des âmes. Toute sa vie et les diff rentes tâches qu'elle comporte sont un don de s pour procurer le bonheur du prochain. Seule la chari peut assurer à ce dévouement sa totalité et sa dé catesse. Même dans l'exercice de l'autorité, le prêt aimant ignorera la dureté et le zèle amer.

Vivant de la charité, par la grâce de son sacerdoc le prêtre aura toujours en vue de susciter cette ver dans les âmes. Témoin de l'amour infini de Dieu po les hommes, il a pour seule vocation, pourrait-on di d'en convaincre les hommes et de les faire particip de cette charité divine. Quelles que soient les form de son ministère et le but immédiat poursuivi, résultat de sa parole ou de son action doit être plus grand amour fraternel entre les chrétiens. Sai Paul le définit expressément : *Le but du préce c'est la charité* (71). L'objet de la mission de Timoth à Éphèse était de combattre les doctrines dangereus mais la fin positive, l'objet suprême à atteindre, c' l'amour fraternel. Le contexte, opposant la char aux discussions au sein de la communauté, mon que l'amour ici prôné n'est pas la charité env Dieu, mais bien l'amour entre les chrétiens. Ce charité est le but final de la charge présentem confiée à Timothée, c'est-à-dire du gouvernement la communauté éphésienne. C'est dire que la fin l'office épiscopal et de tout ministère pastoral cette extension et cette ferveur de l'amour des ch tiens entre eux. Sans doute l'apostolat inplique b des activités précises et diverses, d'enseigneme d'exhortation, de réprimande, culturelles, etc., m au-delà de ces tâches limitées, tout prêtre, digne sa vocation, doit garder les yeux fixés sur le résul final à atteindre : que les chrétiens s'aiment les les autres comme Dieu les aime. *Finis præc caritas!* C'est de l'achèvement de la prédication et

(70) 2 *Tm.*, 1, 7.
(71) 1 *Tm.*, 1, 5.

tous les commandements, comme l'ont compris saint Jean Chrysostome et saint Jean Damascène. De fait, le Seigneur avait déclaré que l'on reconnaîtrait ses disciples à ce signe, et l'amour fraternel était l'unique objet de son testament, son grand commandement, auquel tous les autres se subordonnent. S'il a confié à ses prêtres sa grâce et sa propre autorité pour instruire les âmes, les sanctifier, les gouverner dans son Église, il va de soi que ses ministres doivent s'inspirer dans leur office de l'intention fondamentale du Maître. Tous leurs efforts doivent concourir à prêcher et à développer cette charité visible du Christ sur la terre.

Lorsque saint Paul précise que le ministère sacerdotal a pour fin l'amour fraternel, il ne formule pas une idée secondaire ou dictée par les circonstances. Pour lui, la vie d'un prêtre ne se conçoit pas en dehors de la charité. Il demande impérativement à plusieurs reprises à Timothée de pratiquer cette vertu royale : *Pour toi, homme de Dieu, poursuis la charité* (72). La charité est l'arme spirituelle par excellence de l'apôtre qui assure la fécondité de son ministère. Un prêtre rayonnant de charité, avec tout son cortège de vertus annexes de bonté, de douceur, de désintéressement, de patience, édifie les fidèles et convainc les incroyants de la divinité de sa mission.

Saint Paul a éminemment pratiqué ce qu'il enseigne. Toute sa vie apostolique s'est dépensée sous l'impulsion de son amour des âmes. Timothée qui a vécu à ses côtés a été témoin de la ferveur de cet amour généreux : *Toi, tu m'as suivi dans l'enseignement... la charité* (73). Il lui sera donc facile de s'inspirer de cet exemple, dont il a en mémoire tant de preuves concrètes et touchantes et c'est avec une charité inlassable qu'il se consacrera à son rôle de prédicateur : *Aie pour modèle les saines paroles que tu as entendues de moi dans la foi et la charité* (74). Incar-

(72) 1 *Tm.*, 6, 11; 2 *Tm.*, 2 22.
(73) 2 *Tm.*, 3, 10.
(74) 2 *Tm.*, 1, 13.

nation vivante de la doctrine du Christ, le prêtre prêche l'enseignement révélé et démontre en sa personne la charité de Dieu. Il unit théologie et vertus théologales. Il répand la lumière de la foi et le feu de l'amour. Il est un modèle de perfection : *Sois un modèle aux croyants, en parole, en conduite, en charité, en foi* (75). Dans les conversations, dans la conduite, dans l'attitude générale, tout est dit ou fait dans la foi de la charité, c'est-à-dire comme le Christ lui-même aurait agi ou parlé, avec les mêmes sentiments du Sauveur dont le cœur voulait répandre sur la terre l'incendie de l'amour divin.

Cet amour, en effet, n'est pas une émotion passagère, ni une affection purement humaine. Elle suppose un cœur pur, une bonne conscience et une foi sincère (76), c'est-à-dire une âme purifiée du péché, d'intention droite, décidée à faire passer dans sa vie tout l'enseignement de l'Évangile. En d'autres termes, la charité étant divine ne peut être acquise et se développer que dans l'union au Christ. C'est bien finalement, parce que le prêtre est un autre Christ, son représentant et son survivant officiel sur la terre, qu'il doit être un homme de charité. Le Sauveur était le don de l'amour divin aux hommes, le prêtre continue la manifestation de cet amour divin, il n'a pour ambition que de le faire connaître et acclamer. Sa consécration sacerdotale est née de cette charité, son ministère n'en est que l'expression, une démonstration d'amour fraternel. Rien ne doit lui tenir plus à cœur que d'en convaincre les âmes.

fr. C. Spicq, O. P.

(75) 1 *Tm.*, 4, 12.
(76) 1 *Tm.*, 1, 5.

La vocation de Larigaudie

PARLER de la vocation de Larigaudie n'est-ce pas répondre aux questions avides (ou tendancieuses) que pose à bien des esprits l'extraordinaire carrière du *Routier de légende ?*

A vrai dire, en écrivant sur lui, d'après les seules données de son œuvre littéraire, aucun doute n'avait jamais fait hésiter ma plume.

Une intuition me guidait-elle, plus sûre encore que si j'avais connu Guy ?

Evidence, me semblait-il, que l'unité fondamentale de son existence, si forte qu'en apparaisse la diversité. Au point que je restais coi la première fois que j'entendis dénier la valeur salutaire de son exemple.

Serait-il donc si malaisé de discerner le sens profond de la vie de Larigaudie par delà les joies dont elle s'éclaire et l'arabesque de ses surprenantes aventures ?

A coup sûr, la carrière humaine de Larigaudie est une carrière à part. Edifiée à la force du poignet, sans fortune, par le miracle conjugué d'une indomptable énergie et d'un talent littéraire plein de charme, elle restera exceptionnelle, peut-être unique.

Et voilà qui dispense de commentaires sur le point de savoir si les garçons sont conviés à courir le monde pour le seul plaisir de le courir.

Mais la carrière mystique de Guy (tout aussi excep
tionnelle que sa carrière humaine) n'est pas seul
ment le phénomène troublant — jusque pour le
croyants — qu'offrent les plus hautes vertus dans leu
manifestations extrêmes. Elle est riche de significatio
et c'est là que la méprise peut insérer de gratuites c
funestes interprétations.

Avant d'en discuter, ne convient-il pas d'écart
— sans appel — les questions que suscite l'analy
purement humaine ?

Larigaudie avait la vocation religieuse.

Non pas certes comme on l'entend communémer
en adoptant à jamais la règle et l'habit de tel ou t
état ecclésiastique. Mais vocation profonde, définitiv
aussi réelle dans sa nature qu'elle fut imprécise da
sa longue et parfois douloureuse décantation. Voc
tion où s'accomplit, dans l'exaltation des joies terre
tres l'offrande totale, le don plénier à la mesure
l'appel du Maître.

Dès lors les questions apparaissent sans objet, p
sées par certains : Larigaudie se fut-il marié ? Qu
eut été l'aboutissement de sa vie vagabonde ? Pou
suivait-il l'aventure pour l'aventure, en y mêlant l'o
ginalité d'un naturel mysticisme ?

Comme si le monde — parce que Larigaudie y f
toujours mêlé — devait (et pouvait) fournir l'explic
tion de sa fulgurante carrière...

Sans précédent — comme sa vie même — tel
fut bien, semble-t-il, la vocation de Larigaudie.

Dès son jeune âge elle chemine, silencieuse, ava
de se préciser « dans le cloître de l'âme ». au cours
ses longues méditations sous les ormeaux séculair

S'il ne s'en ouvre guère à son entourage famili
(mais le besoin s'impose-t-il de s'ouvrir à certain
mères pour qu'elles lisent, à livre ouvert, dans l'âm
de leurs fils ?) il en parle, dès le Collège, à l'un d

maîtres de son enseignement. Renonçant un moment à narrer quelque nouveau jeu téméraire ou dresser le bilan d'un tir de précision, Guy, à 14 ans, dans une lettre qu'il adresse à l'abbé Mégrot, écrit déjà avec son audacieuse et familière franchise :

« Les livres de vies de missionnaires que vous m'in-
« diquez ne sont pas tout à fait ce que je désirais. Ainsi
« la vie de saint François Xavier ne ressemble en rien
« à la vie d'un missionnaire d'aujourd'hui. Ce que je
« voudrais, c'est la vie d'un missionnaire moderne. »

Et il souligne vigoureusement, comme pour marquer, à défaut de commentaires, la claire nécessité que discerne son regard d'enfant de vivre étroitement avec son siècle.

Missionnaire, voilà donc quelle était la première image qu'il se formait de sa vocation. Et s'en étonnerait-on quand on connaît l'usage qu'il devait faire de sa jeunesse ardente ?

« Missionnaire et martyr », révélera plus tard le même prêtre qui, trois années durant, reçut les confidences du collégien de Rocroy-St-Léon.

Exaltation, pensera-t-on, comme en produisent fréquemment les imaginations enfantines. Et d'ailleurs rêve et sacrifice apparemment impossibles pour un garçon vivant à Paris, en l'an de grâce 1922.

Peut-être. Mais il est parfois des ardeurs si brûlantes qu'elles forcent héroïquement la vie jusqu'aux sommets du rêve.

Dès lors l'entrée de Larigaudie au grand Séminaire apparaît-elle au nouveau bachelier dans l'ordre des choses.

C'est ici que se noue le drame de sa vocation. Le mot n'est pas trop fort pour qui cherche à démêler dans l'aimante offrande de son âme, la voie mystérieuse qu'empruntera l'existence de Guy.

Car sa vocation (à son image même) échappe à l'usuelle appréciation. Successivement les cadres s'offrent et se refusent comme si sa nature fougueuse, impatiente de vie et d'espace, les devait faire tous éclater. Incomprise, peut-être, de par son originalité même, sa passion conjuguée de vie humaine et de sacrifice le retranche et le rapproche tour à tour de l'état pour lequel il se sent appelé.

Poignante incertitude où l'esprit cotoierait le naufrage si l'Amour dont il déborde ne prêtait à Larigaudie son soutien infaillible.

Une religieuse carmélite (celle-là même qui recevra la dernière et sublime lettre de Guy) implore avec lui — et pour lui — les secours de la grâce. Quelque prescience surnaturelle l'avertit-elle (quoiqu'il advienne) de l'accomplissement d'une vie consacrée ? Les certitudes qu'elle affirme, au plus sombre du doute, ne procèdent plus, à coup sûr, des données de l'appréciation humaine.

Sans doute, les lettres de Guy (des lettres disparues à jamais) contribuent-elles à expliquer pareille confiance. L'affirmation n'en est pas moins émouvante qui s'élève, sereine, au sommet le plus pathétique de cette crise. Le 16 Juillet 1928, alors que Larigaudie, troublé, la santé compromise, quitte le Séminaire, elle en porte le clair témoignage en l'assurant par delà les perplexités du moment, de la « paix infinie de la Sainte Volonté de Dieu sur (son) âme ». « Là, tout est déjà disposé de ce que vous devez accomplir, tout est clair, tout est net, tout est prévu jusqu'aux moindres circonstances. » Et plus loin : « Nous n'avons à demander pour vous qu'une seule chose : la connaissance de la volonté de Dieu... semence qui portera ses fruits en son temps. »

Car pour la vigilante carmélite la vocation de Larigaudie (une vocation particulière, certes !) n'a jamais inspiré de doute. Le rappel s'en renouvelle,

exaltant et sûr, dans ces lettres (précieusement conservées par Guy) échangées à longs intervalles de trois et quatre ans, où la même ferveur mystique unit au service du même Maître la religieuse morte au monde et le routier qui en épuise les beautés. Et la promesse éclate comme un hymne de plain-chant dans cette lettre du 1er Janvier 1930 où nous lisons : « Sous quelque forme que ce soit votre âme connaîtra la joie profonde de l'harmonieuse unité d'une vie consacrée. »

Livré aux incertitudes de la recherche de sa voie, appliqué — par devoir — à ses études de droit, Larigaudie retrouve son scoutisme et s'y attache avec une foi passionnée. La moisson est en péril et jamais il n'a mieux compris combien elle manque de moissonneurs. La tiédeur des croyants, la déchristianisation continue des masses, le naufrage moral des générations montantes appelaient déjà, sur le sol même de France, cette action missionnaire, intégrée au présent, qui travaille à renouer la tradition des grands siècles de foi. Le scoutisme, à sa manière, n'en porte-t-il pas témoignage en suscitant ces retours nécessaires à une nouvelle chevalerie ?

Guy le discerne bien qui écrit à sa mère le 30 Janvier 1933 : « Il y a vraiment en ce moment, dans et par le scoutisme, un renouveau religieux, une manière plus large, plus profonde de voir la vie et la religion qui est vraiment prodigieuse. » Et d'ajouter avec une conviction déjà mieux affermie : « Je crois, de plus en plus, que je trouverai là l'aboutissement de cette vocation bizarre, si obscure parfois et cependant si impérieuse et indéniable qui est la mienne. »

C'est bien sur ce plan qu'il faut chercher à comprendre la vocation de Guy, mêlée à cette ardeur joyeuse qu'il brûle de communiquer à ses amis les jeunes. Epanouissement où la pureté du cœur s'allie à la fermeté des muscles pour que fleurissentt les clairs sourires.

La noble tâche pour qui sait les périls de tous

ordres, véhéments et insidieux, qui guettent l'adolescence. Larigaudie aurait-il des illusions lui dont la limpidité d'âme, cristal inaltérable, fut l'enjeu de luttes incessantes ? S'il recourt à l'ascèse — jusque dans ses applications les plus rigoureuses — il sait bien que l'Amour suscite seul les généreux élans et que rien ne lui ravira jamais la première place. Celle-là même qui peut soulever d'enthousiasme de jeunes cœurs. Aussi écrira-t-il plus tard, préservé qu'il fut tout au long de son combat par cet Amour de Dieu toujours présent et toujours vainqueur : « La chasteté est une gageure impossible et ridicule si elle n'a pour armature que des préceptes négatifs. Elle est possible et belle, et enrichissante, si elle s'appuie sur une base positive : l'amour de Dieu, vivant, total. » Ce bel amour sans lequel « il n'y aurait plus qu'à cracher son âme et se détruire de désespérance ».

Dans une lettre du 24 Mai 1937, la religieuse carmélite discerne bien, semble-t-il, (sans le pénétrer peut-être complètement encore) cet aspect particulier de la vocation de Guy. Après avoir rendu grâce de cet inlassable élan vers Dieu qui a permis à notre routier de « franchir sans naufrage la passe si périlleuse de (ses) vingt ans », n'enchaîne-t-elle pas en évoquant plus généralement « ce cap où tant de jeunes cœurs ont perdu à jamais tout idéal et toute beauté ? »

N'est-ce pas là, dans le secret de son âme, l'incessante préoccupation de Guy, l'objet même de sa mission ? Le spectacle de tant de garçons dont la générosité s'enlise, la délicatesse se fane sous la tyrannie de la chair, l'atteint au plus intime de sa charité. Rester insensible serait trahir cette vocation dont il a entendu l'appel. Dès lors, il lui faut se donner, se donner tout entier et peut-être ainsi prêcher d'exemple.

Mais comment procéder pour atteindre ces jeunes, fixer leur attention, solliciter leur émulation ? Les moyens qui leur sont proposés ne sont-ils pas générale-

nent illusoires, inadaptés en leur tempérament, basés sur des principes de « religion négative » contre lesquels, pour sa part, Larigaudie s'est mis en réaction ?

C'est là que l'idéal routier accourt pour préciser la vocation de Guy et lui-même, en réponse à cette offrande, lèguera au scoutisme une des plus pures personnifications de paladin que les temps modernes pouvaient encore réaliser.

L'esprit d'aventure qui hante les garçons (et qui se survit chez Larigaudie parvenu à l'âge d'homme) voilà bien l'un des moyens infaillibles d'atteindre l'immense et juvénile auditoire que s'assigne son apostolat. S'accomplir pour eux intensément, concrétiser leurs aspirations, se surpasser sans défaillance tout au long d'une belle vie « sans bavures » : le beau rêve! Et douterions-nous qu'il l'ait formé et poursuivi alors qu'il nous en livre l'aveu dans son ultime confidence ? « J'avais rêvé de devenir un saint et d'être un modèle pour les louveteaux, scouts et routiers. L'ambition était peut-être trop grande pour ma taille, mais c'était mon rêve... »

Pouvait-il révéler plus clairement le sens profond de son existence ?

Sous sa dualité apparemment si marquée, la belle unité de la vie de Larigaudie apparaît ainsi en pleine lumière. S'il est avide des beautés créées, impatient de découvertes, toujours tendu vers un nouvel exploit, c'est « pour aimer et parce qu'il aime ». Brûlé par ce divin Amour, la démontration s'accomplit à travers les joies exaltantes, les périls et les exploits de sa vie aventureuse. « Chef-d'œuvre de vie scoute » a-t-on pu dire à propos du raid fabuleux de Paris à Saïgon. Ne pourrait-on ajouter, à considérer toute cette étonnante existence, « chef-d'œuvre de vie sanctifiée ? »

Sanctifiée, et pas seulement par rapport à lui-même.. Larigaudie a une trop claire conscience du précepte de charité à l'égard du prochain (« et ce second comman-

dement est égal au premier ») pour retenir entre ses mains les richesses qu'il accumule. Au-delà du scoutisme, il est fils de chrétienté et par là artisan d'œuvre collective. Paradoxe, penseront peut-être ceux qui voient dans notre routier la seule réussite humaine d'une vie large, indépendante et comblée. Certitude cependant pour qui veut bien pénétrer l'héroïque apostolat de Guy.

Nous aimerions nous faire entendre, en nous gardant de dénaturer la véritable physionomie de Larigaudie. Héroïque apostolat ne signifie pas qu'il s'impose (à la manière d'une pénitence) un genre de vie opposé à ses aspirations. La jubilation dont toute son œuvre littéraire déborde suffirait d'ailleurs à faire justice de cette assertion. Guy exulte — c'est un fait — de l'existence qu'il mène.

Et comment en irait-il autrement alors qu'il appréhende, avec une aisance déconcertante, les joies les plus pures de la création ?

Mais c'est dans le dépouillement de soi-même, le cœur empli de Dieu et de Lui seul, qu'il entreprend cette exaltante conquête, à l'avant-garde de cette multitude de jeunes qui, déjà, fixe les yeux sur lui. Athlète magnifique, routier souriant, Larigaudie méritait cette vedette. Se camper devant les garçons en véritable coureur de monde, leur parler par expérience (et quelle expérience) de cheval, de ski, d'avion, de navigations lointaines, exceller en maints sports, voilà, n'est-il pas vrai, un bon moyen de passionner les jeunes. Meilleur assurément que tant d'autres, révolus (pourquoi ne pas en convenir ?) dont se détournent les générations montantes. Réaliser pour elles, dans leur optique, ce modèle de vie scoute, n'est-ce pas accomplir, en la transposant, cette vocation de « missionnaire moderne » dont l'enfance de Guy avait rêvé ? Car c'est aussi une ambition de sainteté qui le possède. Une sainteté dont il importe — quelle que soit l'étendue des risques — de

nouveler le style, à peine de décourager à jamais eux-là qui, débiles dans un siècle terrible, n'en sont as moins conviés à l'éternelle Possession.

Tour de force pensera-t-on, voire présomption cou- able, à considérer la démesure de cette tentative.

Oublieraient-ils par hasard, ces croyants trop rompts à parler de scandale, que Dieu est enclin à réer de la sainteté avec des moyens qui, le plus sou- ent, échappent à notre humaine compréhension ?

Résolu dans son dessein, Larigaudie affrontera les ntations les plus grandes. Témérité ? Non pas. Pour voir pris la mesure de son Amour de Dieu (et quelle esure !) il sait qu'il peut engager cette lutte, avan- er au-devant de cette épreuve objet de sa vocation ême. Sans doute, l'éternel conflit atteindra-t-il son aroxysme dans la voie où il s'engage. Mais la nature e Guy s'accommoderait-elle de moyens atténués pour ssurer, à moindres risques, le salut de son âme ? t surtout quel profit les jeunes tireraient-ils de son xemple si, retranché de leur condition, il renonçait leur faire cette démonstration que le conflit s'achève victoire lorsque l'âme brûlée d'amour s'avise de ompter la chair ?

C'est ainsi qu'il évoluera parmi les pires dangers oraux avec une tranquillité stupéfiante et la clarté ui deviendra proverbiale) de son sourire. Un sou- re qui semble dire : « Au fond, ce n'est pas telle- ent difficile » et qui s'applique aussi bien à la réus- te de quelque aventureux exploit qu'à la sauvegarde u pur miroir de son âme.

Dès lors, Larigaudie devient pour les garçons le ype même du héros scout, le grand frère (en chair en os) qui fut hardi porteur de leurs rêves, le uide réel et légendaire que l'on admire et souhaite niter dans le secret du cœur.

Ne l'a-t-elle pas compris la religieuse carmélite

qui, du fond de son cloître, écrira à Larigaudie « Que Dieu soit béni du bien que vous faites à tout cette jeunesse de France, par vos exemples et vos écri qui sont tout à l'honneur de la loi scoute que vou vivez si loyalement. »

Ah ! sans doute la tâche est malaisée et les force humaines ne sauraient suffire sans le secours de l grâce. La même lettre le reconnaît bien lorsqu'el déclare sans ambage : « Que le Seigneur vous a gardé au plus intime de l'âme la grâce insigne d son divin appel, c'est une faveur dont vous ne saure jamais assez le remercier. Car si l'enseignement de saints n'est pas un vain mot, les conditions de vot vie actuelle, telle que vous me la dites, sont les plu propres à faire mourir cette attirance divine. »

Remarque parfaitement appropriée au genre d'exi tence de notre aventurier dont l'attitude, face à la te tation (une tentation qu'il ne fait rien pour fuir prendrait figure de provocation si la puissance de so Amour, retrempée au « bain d'eau vive » de la com munion quotidienne, ne lui forgeait une armure in pénétrable.

Mais il n'est pas besoin pour se sanctifier dans monde d'aussi périlleux comportement. (Cette sanct fication dont la définition toute simple figure dan *Etoile au Grand Large.*)

Et c'est là le moment de dire que Larigaudie con titue un cas limite, comme Dieu en suscite parfoi pour augmenter la force probante de certains exem ples. Manifester avec un tel éclat, jusqu'à ce poi extrême, l'inaltérable pureté du cœur n'est-ce pas pr pager chez les jeunes, déjà passionnés par la prod gieuse existence de Guy, l'élan d'Amour qui les mai tiendra fermes dans l'aventure morale de leur ad lescence ?

Comme telle, la vie de Larigaudie est propreme

emplaire. Et s'il ne s'agit pas (c'est l'évidence même) lancer inconsidérément les garçons sur ses traces lgurantes, peut-on contester de bonne foi le caractre d'apostolat et la force conquérante d'une pareille xpérience ?

Au rythme précipité de sa carrière aventureuse, Lagaudie poursuit sa lutte, surmonte les périls, accuule les joies.

Consumée dans la prière, la religieuse carmélite, ujours confiante, en suit les principaux épisodes. près avoir reçu de ses supérieures l'autorisation de re *Résonances du Sud*, elle écrit à notre routier le 3 Septembre 1938 : « Je me suis défendu de prenre à la lecture de ces pages lumineuses et vibrantes 'autre intérêt que celui, qu'en Notre-Seigneur je orte à votre âme et l'impression laissée par ces lignes t celle que l'âme qui a su se tenir si ferme sur les auteurs morales, au milieu des séductions insidieuses de toutes ces beautés et de ces joies, est une âme ui certainement est possédée, qu'elle le sache ou on, par la beauté suprême qui la subjugue et qui tient. L'état de grâce, oui sans doute, mais plus ncore l'appel intime au don plénier, je le crois, et oici que votre dernière lettre, me faisant part de otre généreuse résolution, vient corroborer mon impression. »

La fin de cette phrase, dont le sens nous avait tout abord échappé, répond à un projet (proprement xtraordinaire) dont Larigaudie vient de s'ouvrir en ecret. N'a-t-il pas résolu, dès qu'il aura bouclé une ernière fois le tour du monde, (« mais à toute visse, dans le minimum de temps, en avion, pour avoir ne vue d'ensemble de la boule terrestre ») (1) de artir pour la léproserie de Qui-Nonh, en Indochine ? rojet inconcevable pour qui douterait encore de la iarité dévorante de Guy. Et c'est de propos délibéré

(1) G. Cerbelaud-Salagnac — *La Revue des Jeunes*, Septembre 1942.

qu'il le forme dans le temps même où, en Fran comme à l'étranger, l'attention se fixe sur son exce tionnelle carrière. Les grands journaux se dispute reportages et interviews, ses conférences sont d triomphes, les éditeurs le harcelèrent à l'affût de s nouvelles publications. Quel éclatant succès après l années douloureuses et décevantes qui précédèrent suivirent son service militaire !

C'est le moment choisi par Larigaudie pour prend la mesure de son abnégation. Etape qui s'annon comme décisive si les desseins de la Providence l'avaient marqué pour un autre sacrifice. Privés précisions, nous sommes ici livrés aux conjecture Mais l'intention de Guy n'apparaît-elle pas en plei clarté ?

Dans une lutte à sa taille pour triompher des te tations, il a réalisé les rêves de tous les jeunes avid de se surpasser dans les découvertes et les exploi Ces jeunes innombrables dont les forces sont inta tes au seuil de la vie et les espoirs sans mesure. Ma il en est d'autres, déficients voire déshérités jusqu'à désespérance. Seront-ils définitivement frustrés d'élan d'enthousiasme, de l'épanouissement d'un so rire ? Ils sont nombreux de par le monde et le infirmité revêt maintes formes. Guy, d'un mouveme spontané, ira d'emblée vers ceux dont la vie terrestr sacrifiée sans espoir, stigmatise les corps d'un m terrifiant. Les lépreux, épaves que rejettent les soci tés dans l'épouvante de l'abjecte contagion et q secourent ceux-là seuls qui, les reconnaissant da le Christ, portent la charité aux limites de l'héroïsm

Larigaudie les connaît bien pour les avoir déco verts dès son premier périple, le cœur étreint, l yeux grandis par l'épouvante. Et comment se serait défendu d'une instinctive répulsion lui dont la san florissante tressait autour de sa jeunesse intacte exemplaire équilibre ?

Pour dominer cette terreur sous l'emprise plus forte de l'amour, Guy est résolu à prodiguer aux jeunes lépreux les trésors humains et spirituels de son scoutisme. Et ne veut-il pas, de surcroît, parvenu au sommet du succès, se faire à lui-même la démonstration du caractère périssable de toutes les joies du monde ?

Il partira donc pour Qui-Nonh, dans cette léproserie strictement isolée de Qui-Hoa où il s'arrêta dans l'achèvement triomphal du raid Paris-Saïgon. Mais il y partira avec son ardeur joyeuse et communicative. Ce baiser qu'il veut aller porter aux lépreux (en se détournant des séductions du monde) c'est dans un sourire éclairé de l'au-delà qu'il entend le donner.

Une lettre du 17 Août 1939 (que Guy devait recevoir au moment de sa mobilisation) nous apporte à cet égard une révélation précieuse. La religieuse supérieure de la maison St-François, répondant à Larigaudie sur la date même de son arrivée à la léproserie annamite, parle en effet de la création toute prochaine par notre routier de la troupe de Qui-Hoa et de la reconnaissance qu'elle éprouve à le voir former de jeunes lépreux à l'idéal scout.

Gravissement d'un nouvel échelon (et combien symptomatique) dans l'accomplissement de cette vocation religieuse, imprégnée de scoutisme, qui possédait le cœur de Guy.

La guerre, qui devait être pour Larigaudie sa dernière aventure, vint au dernier moment ruiner son projet de départ pour l'Indochine. Déception très vive que l'intuition surnaturelle de la religieuse carmélite eut, encore une fois, le don de prévenir.

Dans cette même lettre du 18 Septembre 1938 que nous avons citée, ne dit-elle pas à Guy (près de douze mois avant la mobilisation) : « Si votre désir jaillit de la source profonde et pure de votre volonté et que, par des circonstances imprévues, l'exécution de votre

résolution devenait impossible, Dieu, affirment nos auteurs mystiques les plus autorisés, Dieu comptera comme étant faite cette action résolue pour son amour et couronnera l'âme qui voulait la faire, de toute la gloire de la récompense promise à de tels holocaustes ».

Et plus tard, le 7 Juillet 1939, avant même que la Supérieure de la léproserie de Qui-Hoa ait confirmé à Guy qu'il était attendu par les jeunes lépreux annamites, elle écrivait ces mots prophétiques :

« Irez-vous à Qui-Hoa ou sur les champs de bataille ? Laissons à Dieu son secret. »

Prescience du drame militaire désormais tout proche et sans doute aussi du sacrifice suprême dont Larigaudie, de son côté, a discerné maints présages.

Et ce sera l'holocauste du 11 Mai 1940, à la frontière de Belgique, aboutissement idéal de sa vie exemplaire, sublime et joyeux couronnement de ses rêves « Missionnaire et martyr », ne le fut-il pas, en définitive, dans ce style à part et prestigieux si caractéristique de sa nature ardente ?

Aussi, n'en doutons pas, son âme de chevalier marquée, dès l'enfance, du plus pur sceau divin, a rejoint la phalange illustre des saints de France, pour demeurer à jamais dans l'Au-delà le radieux entraîneur de jeunes, leur guide insigne vers le plus bel Amour.

Jean VAULON.

Tence, Août 1946.

Sainte Catherine de Sienne et le Sacré-Cœur

I

LES FAITS ET LES TEXTES

I. - Les faits.

« Dans ta nature, ô Déité éternelle, je reconnais ma propre nature. Et quelle est ma nature, inestimable amour ? C'est le feu ! puique tu n'es que du feu d'amour et que cette nature, tu l'as donnée à l'homme. » Ainsi s'exprimait Catherine (1).

Dès son enfance, elle fut pleine de grâce, transportée par l'amour de Dieu. Elle avait six ans quand Jésus lui apparut, tel un Pontife sur son trône, et la bénit (2). A partir de ce jour commença pour Catherine une période de transformation spirituelle. A l'âge de sept ans, elle choisit Jésus pour époux. Quand Monna Lapa se mit à chercher un mari pour sa fille, Catherine témoigna publiquement de son vœu en se coupant les cheveux. Embrasée d'amour divin, elle ne vivait que pour les intérêts de Dieu sur terre, pour l'Eglise et pour le salut des âmes. A l'école

(1) I. Taurisano, *Preghiere ed elevazioni,* deuxième éd. Rome, 1932, p. 175.

(2) P. A. Walz, *Il segreto del cuore di Cristo nella spiritualità caterinana,* dans *Studi domenicani,* Rome, 1939, pp. 86-129.

de saint Dominique, — elle se formait dans le progrès intérieur et travaillait au bien du prochain.

La fidèle et croissante intimité de son amour pour Jésus eut, de la part du divin Sauveur, la réponse la plus tendre. Comme le raconte Caffarini, Catherine se sentit souvent embrassée par le Seigneur, — serrée contre son cœur sacré. Quand elle contemplait le Crucifié, elle adorait avec la foi la plus ardente le rédempteur des âmes, le « fou d'amour », comme elle le nommait parfois. Catherine voyait brûler et resplendir, dans les plaies de Jésus, le feu de l'amour divin et parfois à la source de son côté, elle but à longs traits un breuvage mystique.

A l'âge de vingt-quatre ans, elle avait atteint son idéal d'union indissoluble au Sauveur. Elle avait prié le Seigneur de lui manifester sa volonté. Il consentit à son désir.

« Voici ma douce fille — lui dit-il — que je te donne ma volonté, il faudra t'y conformer désormais de telle sorte que, quels que soient les événements, ils ne puissent te troubler. » Le lendemain, Catherine confia à son confesseur que, pendant cette vision, Jésus lui avait longuement montré la plaie de son côté, comme une mère offre le sein à son petit enfant. La sainte, ayant commencé à pleurer dans l'ardeur de son désir, Jésus la prit dans ses bras et approcha sa bouche de la très sainte plaie. « Et alors — dit-elle — mon âme, prise de désir entra toute dans le côté et là j'acquis une telle connaissance de la divinité et j'éprouvai tant de douceur, que je ne comprends pas que mon cœur ne se soit brisé par la force de l'amour. »

Le même jour, le 10 juillet 1370, Catherine répéta plusieurs fois les paroles du psaume : *Cor mundum crea in me Deus*... Elle supplia ardemment le Sauveur de prendre son cœur en échange du sien. Elle vit alors apparaître le Sauveur qui lui ôta le cœur de la poitrine et l'emporta. Pendant quelques jours elle vécut ainsi, sans cœur, comme elle l'a révélé à son confesseur; celui-ci objectant que c'était impossible, elle l'assura qu'il en était vraiment ainsi.

Peu de temps après, en la fête de Sainte-Marguerite le 20 juillet — comme raconte le père Tommaso, pendant qu'elle se trouvait dans la chapelle des voûtes, après la messe, elle vit soudain lui apparaître le Seigneur, tenan

n main un cœur « rouge et brillant »; il le lui mit dans e côté en disant : « Voici ma bien-aimée fille, de même que l'autre jour je t'ai enlevé ton cœur, de même aujourd'hui je te donne le mien, tu vivras toujours avec mon cœur. » A partir de ce moment, Catherine commença à dire dans ses prières : « Seigneur je te recommande ton cœur » au lieu de : « Seigneur je te recommande mon cœur. » Plusieurs de ses amies purent constater une cicatrice sur sa poitrine, à l'endroit où son cœur lui avait été enlevé. Souvent quand elle communiait, le nouveau cœur de Catherine battait si fort, qu'il fallait admettre que ce n'était pas un cœur humain. Les sœurs et le père Tommaso stupéfaits, écoutaient les palpitations de joie, le bruit sonore du cœur de Jésus dans le sein de la Vierge...

Ce fut à la suite de cet échange de cœurs que Catherine se sentit transformée, pleine d'ardeur de charité, pleine de joie spirituelle, pleine d'humilité et de pureté, dans un élan d'amour sans limite vers le prochain. Quand elle reçut ses stigmates en 1375, à Pise, Catherine sentit directement dans le cœur d'ardentes douleurs.

II. - Les textes.

Ces sublimes expériences, cette union intime avec le Christ font mieux comprendre l'enseignement spirituel de Catherine et sa mission de charité. Elle dirige le regard du prochain vers le Crucifié, dont la main désarmée a vaincu les ennemis, et dont le sang, jaillissant du cœur, a rendu la vie à ceux qui sont pressés d'entrer « par la porte ouverte du côté du Christ crucifié », « avec une douloureuse anxiété, et le repentir d'avoir offensé Dieu » (3). Elle aimait demeurer, avide, près de cette source. A ceux qui l'écoutent, Catherine parle du feu et du sang, du précieux sang du Rédempteur, qui doit enflammer notre piété et notre amour.

Longin a ouvert cette admirable source comme Catherine écrit à Monna Giovanna Pazza : « Ce sang nous a été donné abondamment; il fut répandu d'abord le huitième jour après sa naissance quand il fut circoncis, mais c'était

(3) *Lettres de s. Catherine de Sienne*, trad. par E. Cartier, deuxième éd. Paris, 1886, passim.

si peu qu'il ne désaltéra même pas la créature (et puis) au temps de la croix quand Longin lui ouvrit le cœur.. à présent le sang est accessible à toute main, donné avec miséricorde. »

Dans le cœur ouvert du Christ, l'âme puise la charité et les vertus, comme Catherine l'explique au prêtre Nino de Pise, et à Jean de Parme à Rome : « Notre doux Sauveur est la voie et la vérité, et qui le suit marche dans la lumière et ne s'égare pas dans les ténèbres... S'approchant du côté de Jésus crucifié, il trouve la vie de la grâce : il a dépouillé l'amour du vieil homme par la sainte haine du vice et de la passion sensitive... il trouve l'amour sincère des vraies et solides vertus dans le Cœur ouvert, car cette blessure nous a montré son ardent amour; elle nous a fait un bain de son sang, ce sang qui était mêlé au feu de la divine charité parce que il a été répandu par amour; c'est par amour pour l'honneur du Père et pour notre salut, que le Christ a couru comme un amoureux à la mort honteuse de la croix, afin d'obéir au Père éternel. Il est bien vrai qu'il nous enseigne la doctrine sur la croix nous apprenant à être humble et doux de cœur. Avec cette humilité et douceur, nous observons les saints commandements de Dieu et nous lui obéissons. »

Dans son *Dialogue* (4), spécialement dans les chapitres 26, 75, 124, 126, sainte Catherine décrit les sentiments de l'âme qui se renferme dans la blessure du côté de Jésus et pénètre ensuite dans les secrets du Divin Sauveur. Observons bien que le *Dialogue* est une œuvre plus profondément méditée et plus techniquement parfaite que les lettres. On y voit donc plus clairement les bases et les enseignements de la doctrine cathérinienne.

La sainte demande : « Doux Agneau sans tache, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert, pourquoi donc avoir voulu que votre cœur fût ainsi blessé et entr'ouvert ? Il répondit : Pour plusieurs raisons, dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini, et l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini. Par cette souffrance, je ne pouvais donc

(4) *Le Dialogue de s. Catherine de Sienne,* trad. par le p. J. HURTAUD, O. P., Paris (1913).

ous manifester combien je vous aimais puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret de mon cœur, en vous le faisant voir ouvert, pour que vous compreniez qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver par une douleur finie. » Dans le même *Dialogue,* Dieu le Père enseigne à Catherine comment dans le Christ, pont des âmes, il y a trois degrés qui représentent les trois états de l'âme : « Le premier degré, ce sont les pieds, qui signifient l'affection; car, comme les pieds portent le corps, l'affection porte l'âme. Les pieds cloués constituent un gradin pour pouvoir arriver jusqu'au côté où t'est manifesté le secret du cœur. Ainsi en s'élevant sur les pieds de l'affection, l'âme commence à goûter l'amour du cœur ouvert, fixant le regard de l'intelligence sur le cœur ouvert de mon Fils, où l'on trouve le parfait et ineffable amour. »

Un autre passage du *Dialogue* dit : « Votre asile doit être le Christ crucifié, mon Fils unique. C'est dans la plaie de son côté que vous devez vous réfugier. Demeurez dans la caverne du côté ouvert, vous y goûterez par sentiment d'amour, en cette nature humaine, ma Nature divine. » « Je l'ai disposé, comme un asile toujours ouvert, où vous pourrez connaître et goûter l'Amour ineffable que j'ai pour vous, en trouvant et en contemplant ma Nature divine unie à votre nature humaine. »

Revenant aux lettres de la sainte, nous trouvons les mêmes explications. Laissant de côté la lettre au Prieur général des Chartreux, dom Guillaume Rainaud, et celle aux moines de Cervaia et du Monte Oliveto, je cite un passage vibrant de la lettre à Sano di Marco de Sienne : « Le Christ crucifié est monté sur la chaire de la croix et enseigne la doctrine; l'ayant décrite dans son corps, il fit de lui-même un livre, avec des initiales si grandes qu'il n'y a pas d'homme si sot et si aveugle soit-il qui ne puisse lire parfaitement. Donc que notre âme y lise, et, pour mieux le lire, que nos pieds montent de notre affection à l'affection du Christ crucifié. Tu ne le lirais pas bien autrement. Tenons-nous au centre de la charité enflammée que nous trouvons dans son côté, où il nous montre le secret de son cœur, en nous faisant comprendre qu'avec une chose finie, c'est-à-dire avec sa peine finie, il ne peut

nous manifester suffisamment son amour, ni nous donne autant qu'il voudrait nous montrer et donner... »

Dans un autre passage, avec une impérieuse douceur, l Sainte encourage les âmes à s'approcher du cœur du Se gneur. « Montez au cœur qui est ouvert et consumé pou nous. »

Une autre fois, Catherine écrit : « Cachons notre cœu dans les plaies du cœur consumé du Fils de Dieu. »

Le côté du Sauveur est un refuge spirituel, une chambr un lit, une cave, une boutique ouverte, un lieu de sûre où l'on trouve la vraie et profonde humilité, un surcro de force, un encouragement à la charité. On y voit, on trouve toujours le secret du cœur du Fils de Dieu. C therine en avertit — et plus d'une fois — Raimond Capoue, la comtesse Benedetta, fille de Jean Salimbe de Sienne, Monna Pavola de Sienne, Pierre Venture, R mano Linaiolo de la Compagnie du Bigallo de Florence d'autres encore :

« Cache-toi dans son côté, tu y verras le secret de s cœur. Il montre d'abord cette douce vérité : ce qu'il f en nous, il le fait avec amour du cœur, et toi tu lui r ponds avec amour : Il est Dieu doux qui ne veut qu'amo Que la dureté de nos cœurs se dissolve enfin; que no esprit reçoive docilement la doctrine du Christ crucifié.

II

COMMENTAIRE HISTORIQUE ET DOCTRINAL

Une étude historique et une systématisation théologi feront apprécier davantage ces faits et ces textes.

La doctrine du Sacré-Cœur est une affirmation chris logique et sotériologique très claire, parce qu'elle est timement liée à la venue du Fils de Dieu parmi nous, son incarnation et par sa passion rédemptrice, pour fa de nous les fils adoptifs du Père céleste. A Jésus s'adre l'amour reconnaissant non moins que l'adoration de créature humaine soupirant après le salut. Ce salut se

par la miséricorde et l'amour du Médiateur; celui-ci prit dans la plus parfaite nature humaine un cœur qui reçut de l'union apostolique son incomparable dignité.

Si le Christ lui-même parlait de son cœur et des vertus de douceur et d'humilité renfermées en lui, les Evangiles et les Lettres des Apôtres font entrevoir d'autres richesses de ce cœur, centre de charité, siège de connaissances secrètes et sublimes, auxquelles, à la cène, puisait saint Jean, reposant sur la poitrine du Christ; elles nous montrent la divine efficacité de ce cœur, manifestée dans l'holocauste de la croix.

L'écrin de la sagesse divine, les souffrances de Gethsémané et la source d'où jaillirent du sang et de l'eau sont les trois images, les trois points fondamentaux sur lesquels se basent, dans le monde gréco-romain, les rares variations de thèmes spirituels en rapport avec le Cœur du Christ.

Dans les *Acta Pilati*, nous lisons le nom de Longinus qui ouvrit le côté du Seigneur. Saint Augustin parle du *secretum divinitatis* et des *secreta altiora* que l'apôtre préféré a recueilli de l'intimité du cœur de Jésus.

Au moyen âge, fidèles et docteurs expriment librement leur affection dans une nouvelle forme de spiritualité. Saint Bède et l'auteur du Héliand, en 830, appliquent au cœur du Christ le verset du Cantique des Cantiques : *Vulnerasti cor meum, soror mea,* le « cœur » désignant toute la vie affective, et sensitive et spirituelle.

Williram, abbé de Ebersberg au XI^e^ siècle, en paraphrasant le Cantique, mentionne la lance qui a percé le côté et le cœur du Christ. Le culte du Sacré-Cœur apparaît clairement désormais; au temps des croisades le Christ crucifié et sanglant devient l'image habituelle et préférée. La croix et le crucifié offrent aux contemplatifs des inspirations inépuisables. Là est le Seigneur martyrisé pour nous, l'Agneau qui s'immolait totalement pour nous mériter le salut le plus complet. Là sont les plaies vives d'où jaillissait le sang de la rédemption, et spécialement la plaie du côté par laquelle on arriva jusqu'au Cœur Sacré, cellule mystérieuse d'amour, siège de vertu et de connaissance divine, source de salut.

Saint Bernard, le grand génie religieux de son siècle,

le prédicateur de la seconde croisade, répandit la dévotion au cœur divin, percé par la lance d'une immolation sans mesure. *Patet arcanum cordis per foramina corporis.* Avec un lyrisme aussi élevé que solide en doctrine, le bienheureux Herman Joseph, prémontré, vers 1200, compose une hymne superbe : *Summi regis cor aveto.* Nous lisons, étonnés par cette simplicité et cette intimité, comment sainte Lutegarde († 1246), à la demande de Jésus : « Que veux-tu ?, répond doucement résolue : « Je veux ton cœur ! » C'était la première fois qu'apparaissait dans l'histoire l'échange des cœurs entre le Divin Sauveur et une âme toute donnée à lui. Selon un auteur, *La Vitis mystica* et le groupe des mystiques de Helfta avec les deux Mechtilde et les deux Gertrude, appartiennent à la spiritualité cistercienne et complètent un chapitre glorieux du culte du cœur de Jésus. En 1250 environ, Mechtilde de Magdebourg eut la première apparition du Sacré-Cœur, témoignage de l'ardente gratitude du Christ pour l'amour que lui portaient ces âmes de Helfta. Sainte Gertrude la Grande est la représentante la plus typique de cette dévotion jusqu'en 1600, époque à laquelle la dévotion au Sacré-Cœur s'exprime en un culte.

En 1224, sur la Verna le Poverello d'Assise, reçut les saints stigmates. Les Franciscains d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre se distinguèrent dès le premier siècle de leur fondation, par leur zèle et leur affection envers le Cœur de Jésus; il faut nommer saint Antoine de Padoue saint Bonaventure, David d'Augsbourg, sainte Marguerite de Cortone, la bienheureuse Angèle de Foligno et Hubertin de Casale dans son *Arbor vitæ.*

Les Franciscains et leurs frères dominicains — selon l'état actuel des recherches — ne nous apportent pas de témoignages sur ce point, excepté dans les pays de langue allemande étendus des Alpes jusqu'à la Mer du Nord. Ces penseurs hardis se trouvèrent en peu de temps devant le problème d'une théologie du Sacré-Cœur. Saint Albert le Grand unit le Cœur de Jésus et le sacrement de l'Eucharistie dont il explique l'institution par l'amour même de ce cœur sacré.

De nos jours, cette idée nous est familière. Cependant le Docteur de Cologne était le premier à l'émettre. Albert

qui avait écrit cette belle phrase d'une précision sculpturale : *Sciamus nos a conspectu cordis sui non debere recedere,* eut beaucoup de disciples.

Eckhart qui suit, en grande partie, les traces d'Albert, dépeint l'holocauste et la majesté glorieuse du cœur du Sauveur avec des expressions qui semblent décrire à l'avance l'apparition de Jésus à sainte Marie-Marguerite Alacoque en 1673. Tauler et le bienheureux Henri Suso lui succédèrent. Parmi les nombreuses dominicaines contemplatives nommées par Richstätter, citons la bienheureuse Marguerite Ebner († 1351), dont la vie conventuelle peut s'appeler une fréquente communion avec le cœur de Jésus.

Rappelons-nous encore deux autres mystiques : le bienheureux Simon Fidati da Cascia († 1348) et la sainte voyante de Suède, Brigitte († 1373 à Rome).

Nous sommes au temps de sainte Catherine. Comme Marguerite Ebner et les autres « amis de Dieu » s'élevèrent de la désolation terrestre à l'union aimante avec le Seigneur, ainsi Catherine Benincasa et ses fils spirituels pénétrèrent dans l'intimité du cœur de Jésus.

Les sources et le milieu historique de Marguerite sont assez connus et exploités, tandis que le milieu spirituel de sainte Catherine ne l'est pas encore suffisamment. Il y a là matière à de patientes recherches dans les manuscrits et les livres de piété disséminés dans les différentes bibliothèques.

III

LA DOCTRINE

Sainte Catherine s'en tient strictement à la tradition quand elle invite les fidèles à vénérer la plaie du côté, le sang et le cœur du Christ. Avec ses écrits, on arrive à construire toute une théorie théologique du Sacré-Cœur.

C'est le cœur réel du Seigneur qu'elle voit, dont elle parle, et — ayant reçu les stigmates — elle expérimente en quelque façon l'affection et l'ardeur du divin Cœur, de ce cœur qui répondait généreusement à l'amour du Père céleste, qui battait fraternellement pour les hommes

et qui prit une part éminente aux plus solennels événements historiques de la passion rédemptrice, de ce cœur qui, au sens large, désigne toute la vie intérieure du Seigneur, spécialement sa charité.

Le cœur physique de Jésus est le symbole de son amour : indiquant directement l'amour créé du Seigneur, il signifie par voie de conséquence sa charité.

Cependant le Sacré-Cœur n'est pas une puissance statique, inerte, mais une réalité active et efficace, comme la blessure du côté et du cœur n'était pas une souffrance quelconque, mais une souffrance salutaire, parce que du cœur percé jaillit un fleuve de vie.

Le lien entre le Sacré Cœur et le précieux sang du Rédempteur est étroit. Catherine voit toujours le précieux sang sortir des plaies du Christ — ces fleurs vermeilles — elle va même plus loin, elle arrive à la source, au moteur infatigable, fort et aimant, de ce sang versé pour nous jusqu'à la dernière goutte. Jésus permit qu'on lui ouvrit le cœur après sa mort. Il en jaillit du sang et de l'eau, preuve de mort et de la consommation du sacrifice divin.

Le sang qui coule du fond du cœur du Christ est le sang d'un sacrifice. Ainsi le cœur de la victime devient le principe de la vie nouvelle.

A ce dynamisme sacré de rédemption, ne manquait pas, dans la pensée de notre sainte, l'ardeur de la charité qui domine, de nos temps, l'idée du Sacré-Cœur. Catherine est explicite sur l'immense amour de Jésus pour nous dans l'holocauste de la croix et dans l'effusion du sang, cet acte testamentaire du Christ qui nous révèle le secret de son cœur.

Ce secret est, selon Catherine, la profondeur, l'abîme de l'amour du Rédempteur pour les hommes, tel qu'il se manifeste dans la blessure de son cœur sur la Croix. Le Seigneur nous a aimé avec un amour plus grand qu'il ne pouvait nous le manifester, par son martyre, voilà pourquoi il a voulu que son cœur fût encore percé après sa mort. Nous nous trouvons devant un véritable mystère, devant le secret de l'immense amour du Christ.

Le cœur placé ainsi au centre de la rédemption objective, occupe aussi une place de grande importance dans

rédemption subjective. Vu sous l'angle de notre salut, Cœur sacré est principe fécond et source d'où jaillissent, ec le sang, l'Eglise et les sacrements, particulièrement baptême et l'eucharistie, qui ont une relation spéciale l'eau et au sang provenant du côté ouvert. La charité Seigneur qui s'est montrée dans l'institution de l'eu-aristie se manifeste plus visiblement dans le sang qui ule du cœur du Christ. La charité de la croix l'emporte r celle du cénacle. L'idée eucharistique du Sacré-Cœur rattache plus aisément au sang qu'au pain. Cette théorie l'origine des sacrements continue une conception véné-ble, également chère aux anciens Pères et aux Victorins nception qui relie les sacrements de l'Eglise aux mys-es du Christ par le précieux sang.

La Sacré-Cœur a donc le noble rôle de remettre les mmes en grâce, de même que le cœur humain, principal gane de la circulation du sang, est chargé des plus im-rtantes fonctions vitales.

Le Sacré-Cœur n'est pas seulement un centre ou sym-e d'amour, il est plus encore : un organe qui répand ntinuellement les trésors de la rédemption, un foyer de rces et de valeurs suréminentes.

Il reste encore un troisième aspect et très profond du cré-Cœur : il est le centre du corps mystique du Christ. sacrements sortant du côté divin, il y a un lien entre Cœur Sacré et tous ceux qui reçoivent l'influence de grâce sacramentelle et l'action sanctifiante de l'Eglise. tour du Sacré-Cœur se forme une grande famille de les de toutes les régions et de tous les siècles. Sainte herine, célèbre pour son sens social et familial ne re-mmandait pas seulement le secret du cœur du Christ es disciples, mais aussi à tous ceux qui, attirés par son abilité surnaturelle, suivaient sa doctrine.

La communauté des fidèles dans le corps mystique met que des offenses faites à Dieu par les uns soient iées par les autres. Dans le culte récent du Sacré-Cœur, te idée est exprimée avec une grande insistance depuis pparition de Paray jusqu'à Pie XI dans son Encyclique Miserentissimus Redemptor ». Nous trouvons en sainte herine même affirmation, même vigueur doctrinale, me conception de l'expiation, par laquelle les membres

du corps mystique achèvent ce qui manque à la pass de leur chef.

Une dernière considération nous fera élever les y avec confiance vers le Sacré-Cœur. Là sont la paix et tranquillité, là sont le salut, le repos et le goût de Di là est une indicible joie. La créature est protégée dans refuge plein d'amour et de consolation du cœur du Chr Cette conception a certainement une valeur absolue, m elle porte aussi la trace du temps agité dans lequel sai Catherine vivait et prêchait la paix du Christ entre communes de l'Italie de son époque et entre tous pays de la chrétienté !

P. Ange Walz, O. P

Pour l'amour de Dieu

TÉMOIGNAGE DE SAINT PAUL

« L'amour du Christ me presse », cette exclamation est pas celle d'une âme qui défaille sous l'invasion e la douceur de Dieu. Il n'y a pas en elle cette reli-euse jouissance que les artistes de la Renaissance surtout du baroque aimeront à rendre familière. lle trouve d'ailleurs sa juste place dans l'Eglise. Et aul lui-même saura rappeler aux Corinthiens que ce onde de la joie sublime et défaillante ne lui a pas é étranger : « Il a été cet homme qui — avec ou ns corps... fut enlevé au paradis pour y entendre s paroles ineffables... » (1).

Mais il le fera sans complaisance, argumentant vantage de sa propre misère que des richesses dont ieu le comble, comme si « cet homme-là » était un tre que lui-même, alors qu'à lui-même il ne reste ıe sa faiblesse. « De cet homme-là je me glorifierai, ais de moi-même je ne me glorifierai pas sinon dans es faiblesses » (2). Il ne s'appesantit sur les événe-ents de son âme qu'autant qu'ils entrent dans la ande action où il est engagé!

Il regarde non pas en lui, mais devant lui, non pas

---

1) *2 Cor., 12, 4.*
2) *2 Cor., 12, 5.*

lui-même, mais le monde. L'amour du Christ
presse? où débouchera cette obsession? Elle lui ou
la perspective du monde nouveau : « Le mon
ancien est passé, un monde nouveau est là » (3),
perspective de la réconciliation totale avec la p
qui lui est échue dans cette œuvre. Tout cela vi
de Dieu qui nous réconcilie avec Lui par le Christ
qui nous a confié le ministère de la réconciliation (4

Le Paul qui a dicté « Etre avec le Christ est
beaucoup le meilleur » est aussi le même qui a dicté
« Je souhaiterais être moi-même anathème pour m
frères » (5).

Tel est le drame de son amour pour le Chri
Dans la mesure même où cet amour l'appelle à l'in
mité glorieuse, il lui demande de se courber sur s
apostolat tourmenté et de se donner aux hommes.
ne pourrait pas trouver d'expérience spirituelle pl
péremptoire pour démontrer que « le second co
mandement est semblable au premier ».

Le Christ comme inspiration de l'apôtre.

Certaines conversions ont ceci de particulier que
moment où l'on se décide à être chrétien est aus
le moment où l'on se décide à être prêtre. La conve
sion de Paul présente quelque chose d'analogue.
moment où il devient fidèle du Christ n'est pas diff
rent du moment où il devient apôtre du Christ. C'e
un apôtre qui a les soucis du fidèle : « Je frappe m
corps et le réduis en servitude pour ne pas risque
après avoir prêché aux autres, d'être moi-même élimi
de l'épreuve » (6). Et c'est un fidèle qui a la hanti
de l'Apôtre : « Malheur à moi si je n'évangélise pas

(3) 2 *Cor.*, 5, 17.
(4) 2 *Cor.*, 5, 18.
(5) *Rom.*, 9, 3.
(6) 1 *Cor.*, 9, 27.

Le Christ était reçu dans la richesse de Dieu. Au iveau de Dieu. A rien de tout cela le Christ ne s'est ramponné. Mais s'étant fait obéissant, il est mort, ıort en Croix. La vie de Paul sera dominée par cette ıitation du Christ. Tout ce qui était un gain, il le iendra à cause du Christ, comme un désavantage, il e dépouillera de tous ses privilèges. Toutes ses fiertés ersonnelles, elles seront comme à mettre au rebut (7). t il se fera alors tout à tous, Juif avec les Juifs, vec ceux qui sont sans loi comme quelqu'un qui est ans loi, faible avec les faibles... afin d'en sauver uelques uns (8). C'est étant lui-même sauveur, que, ui-même, il sera sauvé. « Tout cela je le fais pour 'Evangile afin moi-même d'y avoir part » (9).

Viennent les épreuves : elles seront l'aliment de ette besogne de salut, car elles seront le moyen de porter dans notre corps le supplice de Jésus afin ue, aussi, la vie de Jésus en notre corps soit mani- estée ». Moyen de purification : car l'homme intérieur gagne à tout ce que perd l'homme extérieur. Moyen de rayonnement : « car la mort travaille en ous et la vie en vous ».

Vienne la mort. Elle achèvera cette configuration u sacrifice suprême du Sauveur. « Et même si je ois verser mon sang, comme une victime immolée u sacrifice de votre foi, je me réjouis, je m'associe votre joie à tous. Et vous aussi, réjouissez-vous et ssociez-vous à ma joie » (10).

On ressuscitera avec le Christ, si on a souffert avec Christ. L'union au Christ glorieux a pour unique hemin l'union au Christ-Sauveur, et celle-ci à son our n'a pas d'autre forme que l'assimilation à la assion et à la mort. Ainsi l'amour du Christ lance » l'apôtre.

(7) *Phil.*, 3, passim.
(8) 1 *Cor.*, 9, 20, 21.
(9) 1 *Cor.*, 9, 23.
(10) *Ph.*, 2, 17, 18.

Le Christ comme œuvre de l'apôtre.

Il ne faut pas d'ailleurs forcer outre mesure la du
lité du « coarctor a duobus ». Paul « dans l'amo
du Christ », reste unifié, à la fois contemplatif
actif; contemplatif par cet élan qui le transpor
déjà au lieu de la gloire, et actif dans ce mon
pécheur dont le dénuement le sollicite. Contempla
il voit le Christ tout en tous; actif, il fait le Chri
tout en tous. Comme ces improvisateurs dont les mai
rencontrent sur le clavier, ce que, dans l'insta
même, leur âme découvre du monde invisible, air
Paul ne veut que réaliser dans les âmes le mêr
Christ que son intuition y découvre : « Mes pet
enfants, pour lesquels je souffre de nouveau les do
leurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ s
formé en vous » (11).

Car c'est le même Christ qui les rend, eux, aimabl
et qui les pousse, lui, à aimer. C'est comme s'il
servait du cœur du Christ. « Dieu m'est témoin q
je vous chéris tous dans le cœur du Christ » (12
Cela d'ailleurs, sans nivellement d'affection : chaq
épître a une résonance affective spéciale, surtout l
épîtres aux correspondants connus : Thessaloniciei
Galates, Corinthiens, Philippiens.

Le Père Lacordaire avouait à la fin de sa vie : «
ne puis plus aimer quelqu'un sans que l'âme se glis
derrière le cœur et que le Christ soit de moitié ent
nous ». Paul a vécu d'emblée à ce stade. Toutes s
relations sont dans le Christ-Jésus. Amis, collab
rateurs, compagnons de captivité, correspondants, c'e
le Christ qui les tient tous unis à lui. On le voit pa
ticulièrement dans la finale de l'épître aux Romai
« l'âme se glisse derrière le cœur »; évoquer un no
ou un visage c'est aussitôt pour Paul évoquer u

(11) *Gal.*, 4, 19, 20.
(12) *Ph.*, 1, 8.

éférence au Christ, comme si elle en était insé-arable : (13)

« Saluez Prisca et Aquila, mes coopérateurs dans Christ-Jésus ».

« Saluez Epænetos, mon aimé, les prémices de Asie offertes au Christ »... etc.

En effet, l'amour témoigné à une personne a tou-ours pour ressort l'amour du bien qui la rend imable : c'est ce qu'on a nommé le « tertium quid » e l'amour. Le Christ est le « tertium quid » univer-el de l'amour de Paul.. Ce qui ne revient pas à imer ses enfants pour autre chose qu'eux-mêmes : Est-ce que je ne vous aime pas? Dieu le sait » (14), ais à les aimer pour le meilleur d'eux-mêmes, pour et homme nouveau que le Christ en eux édifie sur dépouille de l'homme de chair, pour le Christ « en ux, l'espérance de la gloire »!... comme une étoile u fond de leur nuit, cette étoile vers laquelle les aractérologues s'acheminent à travers les labyrinthes e l'homme à la recherche de son âme.

En leurs cœurs, il habite par la foi (15), il est leur ensée (16). Ils ont son esprit (17). Leur corps lui ppartient (18). Ils sont ses membres. Le Christ s'ac-omplit en chacun d'eux.

Réciproquement chacun d'eux s'accomplit dans le hrist. « C'est Lui que nous prêchons, avertissant ut homme, enseignant tout homme en toute sagesse, in de présenter tout homme parfait dans le hrist » (19).

Et le double accomplissement opère la rencontre

(13) *Rom.*, 16, 3 et ev.
(14) *2 Cor.*, 11, 11.
(15) *Eph.*, 3, 17.
(16) *2 Cor.*, 2, 16.
(17) *Rom.*, 8, 9.
(18) *1 Cor.*, 6, 13-15.
(19) *Col.*, 1, 28.

dans le Christ total dont la construction se poursu harmonieusement dans l'amour.

Pour construire ce Christ-là dans le monde, Paul n pas à *sortir* de sa contemplation. L'objet de son esp rance est en même temps le monde de tous ses effor

Et l'œuvre à laquelle l'apôtre s'emploie, n'est p différente de celle que poursuit en lui l'amour Dieu. C'est toujours la même contagion puissante q divinise progressivement le monde.

Conclusion :

LE CHRIST ET LA SOLITUDE DE L'APOTRE

« Pour faire sereinement une grande œuvre, faudrait ne voir personne, ne s'intéresser à personn n'aimer personne. Mais alors, quelle raison aurait- de faire une œuvre? Encore un problème insolubl Il n'y a que des problèmes insolubles » (Duhamel).

Cette réflexion du romancier souligne l'antinom qui a été relevée par tous ceux qui écrivent sur personne et la communauté. Dans la mesure même un idéal est grand il ne se laisse approcher que p des solitaires. Mais dans la mesure aussi où il e grand, il demande à être vécu par le grand nombr Plus on est seul et plus on est dans la conditi requise pour monter vers lui. Mais plus on mon vers lui, et plus on désire que cette montée soit a cessible à des compagnons innombrables.

L'idéal de l'amour subit aussi cette contradictio interne, et ceux qui en ont rêvé l'ont proposé selo les deux directions auxquelles on pouvait s'atte dre (20). Ou bien cet amour sera l'amour d'un être alors il sera plus intime et plus parfait, mais l'un

(20) Cf. dans SUGAS, *L'Amitié antique, cette dualité d'inspirati dans Platon et Aristode.*

salité sera sacrifiée. Ou bien il sera l'amour de s les êtres : alors il sera bien universel, mais timité personnelle sera reconnue comme impratile.

L'ἀγάπη paulinienne, cet amour généreux, se prête avec un maximum de chances pour assumer et l'autre point de vue. Il demande et il offre à fois solitude de l'apôtre avec le Christ unique, onnement sur tous au nom même de cet Unique. rifice de tout le reste pour gagner l'Unique; ngélisation de tout le reste pour le gagner à nique.

En se concentrant sur le Christ, l'amour généreux oit mission d'ensemencer ce monde qui n'est pas déchet, mais un candidat à la gloire. Le Christ xclut tout qu'en incluant tout.

Et en accomplissant sa mission, s'il contemple l'artecture même de son œuvre, l'amour généreux rouve le visage du Christ, comme un filigrane qui détacherait dans la lumière.

fr. H. C. DESROCHES, O. P. (1).

(1) Extrait de *L'amour généreux*, étude de théologie paulinienne.

La Maison de l'Hospitalité

La Maison de l'Hospitalité, tel est le titre d'un ouv
que Dorothy Day a publié en 1939 à New-York : (*Hous
Hospitality*). L'itinéraire spirituel de Dorothy Day, jus
sa conversion avait déjà été décrit dans son livre : *F
Union Square to Rome* (1). *House of Hospitality* en es
suite.

La « Marche de la Faim » :

Pendant les cinq années qui suivirent sa conversion
catholicisme, Dorothy Day mena une vie tranquille et
dieuse; tour à tour elle fut libraire, écrivain, reporter..
cuisinière, à Hollywood, à Mexico, en Floride et à New-Y

En décembre 1932, collaboratrice des revues catholiq
America et *Commonweal*, elle se rend à Washington
être témoin d'une « marche de la faim ». Cette manifesta
est organisée par les communistes pour influencer l'opi
publique : 3.000 ouvriers y prirent part; ils se miren
marche dans le froid de l'hiver, sans provision. La police
menaça, elle leur envoya même des gaz lacrymogènes;
ce fut malgré tout une victoire morale pour le parti
bénéficia de ce fait d'une publicité énorme. Il faut tout
noter que 90 % des syndiqués n'étaient pas affiliés au

(1) Cf. notre article dans *Orientations,* de mars 1939, pp.
et seq.

·munisme, ils suivaient cependant les agitateurs, *parce que sonne d'autre ne les menait*

Le départ de cette « marche de la faim » eut lieu à Union Square » de New-York. Elle se dirigeait vers shington. Des camions avaient été loués à raison de 100 dol- s pour effectuer ce voyage aller et retour en 9 jours.

Le but était de manifester le long de la route et de présenter Congrès, une pétition en vue d'obtenir des allocations de mage. Carl Winther, âgé de 35 ans, secrétaire du « Unem- yed Council of New-York » en était l'organisateur, avec na Brulack, âgée de 22 ans, dirigeante du syndicat des rières textiles. Ceux-ci, ainsi qu'un autre dirigeant : rge Granich, étaient des jeunes de valeur et profondément nêtes.

Des marins et des hommes de couleur ouvraient la marche. L'itinéraire était le suivant : New-York - Jersey City - sabeth-Newark - New Brunswick - Trenton - Philadelphie - ester - Wilmington - Baltimore - Washington.

Tout se passa dans le calme jusqu'à Wilmington, où un eting tenu dans une église protestante, fut troublé par la ice qui lança des bombes lacrymogènes; un des manifes- ts, Ben Gold, fut mis en prison.

A l'approche des « marcheurs », Washington fut, pour ainsi e, mis en état de siège : des mitrailleuses gardaient la te; les journalistes étaient munis de masques à gaz. Les nifestants furent sommés de faire halte et ils durent rester tonnés sur un tronçon de route de 700 m. de longueur. restèrent immobilisés les dimanche et lundi 5 et 6 dé- mbre. Les Quakers et les organisations pacifistes protes- ent; aucune voix catholique ne s'éleva. Les journaux furent és par une crise d'hystérie, ainsi *The Star* annonçait par mple que les manifestants avaient des lames de rasoirs es à leurs souliers, afin de couper les artères des policiers!

Enfin, le mardi 7 décembre, les « marcheurs » furent orisés à défiler à Washington.

Contemplant cette foule, Dorothy Day écrit :

Voici les pauvres du Christ. Il était l'un d'eux. Il était homme, comme les autres hommes et il se choisit des amis mi les travailleurs. Ces hommes sentent qu'ils ont été is par le Christianisme. Les hommes d'aujourd'hui ne t plus chrétiens. S'ils étaient encore chrétiens, ce spectacle serait pas possible. Car aux yeux de Dieu, le spectacle de miséreux affamés est sans doute plus agréable que la vue cette foule de chrétiens bien nourris, qui sont assis dans s maisons, tremblant devant la menace du communisme. »

Cette vision émut profondément Dorothy Day, elle dit « Je sentais que j'étais avec eux... mais comme catholiq je ne pouvais être communiste. Je ne pouvais me join à eux et cependant je le désirais ».

Aussi, le lendemain, 8 décembre, au cours de la grand'me célébrée en l'honneur de l'Immaculée Conception, elle p afin de pouvoir se dévouer à la cause ouvrière.

Rencontre de Peter Maurin.

Quand Dorothy Day rentra à New-York, elle trouva d son appartement Peter Maurin qui l'attendait. Il était rev d'une chemise kaki; les poches de son pardessus étaient g flées de livres et de papiers, il portait des lunettes délabr En l'absence de Dorothy Day, il tentait d'endoctriner Te — belle-sœur de Dorothy Day —. Tessa était Espagnole communiste. Peter Maurin parlait avec l'accent du L guedoc; il avait lu des articles signés « Day » dans *Sign* et le *Commonweal*, et il voulait qu'on travaille ensem pour dresser un programme de reconstruction sociale.

« Sans ma prière récitée à Washington, j'aurais sans do continué à écrire, dit Dorothy Day, mais je n'aurais pas ag

Ce Peter Maurin, né dans un petit village du midi de France, perdit sa mère quand il avait 9 ans (2). Dans village natal, on menait une sorte de vie communautair le four, le moulin étaient communs. A la ferme, le bé occupait le rez-de-chaussée; et la famille, le premier ét Dès qu'il pût voler de ses propres ailes, il parcourut les ro de France, en vendant du chocolat. Arrivé à Paris, il étu et fréquente les milieux « extrémistes ». Il s'embarque p le Canada, où il devient fermier, puis vagabond. Il trava dans les mines, au chemin de fer; plus tard, on le décou exerçant le métier de portier. Entre temps il étudie touj et se prépare à sa carrière d'*agitateur*, comme il aime à dire lui-même. A cette époque, il commence déjà à éc afin d'atteindre plus de monde; tantôt il envoie sa copie journaux catholiques, tantôt il polycopie lui-même ses éc et les distribue; il croit que « tous ont intérêt à l'éco et que chacun doit jouer un rôle dans l'apostolat ».

Il mène une vie de « pauvre volontaire ». Au moment Dorothy Day le rencontre, il logeait à l' « Uncle Sam's Ho où il louait une chambre de 50 cents. D'ailleurs mainte encore, quand il est en tournée de conférence dans les

(2) Nous avons relaté avec quelques détails la vie et les de Peter Maurin dans « La Révolution Verte ».

sités et les Séminaires, il loge toujours dans les salles attente des gares. Son seul « home » est la « Maison de Hospitalité ».

En 1932, il était manœuvre dans un camp de jeunesse à ount Tremper, près de New-York où depuis quatre ans, il ait bon à tout faire : porteur de pierres, coupeur de glace, . Il commence par y travailler sans salaire; puis l'aumô- er Father Scully lui donna un dollar par jour. Il passe ses ek-ends à New-York où il harangue la foule à Union quare.

Il veut associer les œuvres de miséricorde spirituelles aux uvres de miséricorde corporelles; c'est pourquoi il rêve de éer un journal : *The Catholic Worker* et une maison : e *House of Hospitality* (3).

Peter Maurin revient à la charge; tous les jours, il vient endoctriner » Dorothy Day; finalement on décide d'imprimer journal : quelques amis donnent de l'argent; on réunit dollars ce qui permet de faire paraître 2.500 exemplaires journal en 8 pages : le 1er mai 1933.

Trois jeunes gens vendent le journal à *Union Square*. Seul e Bennet tint bon toute la journée (4).

Il y avait beaucoup de « dynamite » dans ce premier nuéro.

Entretemps, Peter Maurin continue à travailler au camp.

■ ■ ■

Le second point du programme trouva également un début realisation : « Dorothy Day loue pour 25 dollars par mois rez-de-chaussée où s'installe la *Maison de l'Hospitalité* et premier étage où s'établissent les bureaux du journal. Les ubles furent d'abord donnés par les lecteurs du journal, répondirent à l'appel qui y fut lancé.

Dès le deuxième numéro du *Catholic Worker*, Dorothy eston, une jeune fille de 21 ans, très intelligente, vient rir sa collaboration. Elle devient co-éditrice du journal.

La *Maison de l'Hospitalité*, dès son ouverture, reçoit un nadien, un juif converti, un Lithuanien de 18 ans, un an- n agent de police, un réfugié arménien, etc.

---

3) Dorothy Day annonce la publication prochaine d'un nouvel rage : « Mes conversations avec Peter Maurin ».

4) On trouvera le récit émouvant de la mort de cette âme d'apôtre s « The House of Hospitality », pp. 133-134.

Après 6 mois, le *Catholic Worker* tire déjà à 20.000 exer plaires; après 6 ans, il dépasse les 250.000.

A la *Maison de l'Hospitalité*, on aide les malheureux, fait de la propagande, on reçoit des visites.

Aujourd'hui, la Maison est établie : 115, Mott Street, New-York, et on compte déjà 23 maisons semblables a Etats-Unis.

La maison de New-York fournit tous les matins plus 1.000 déjeuners.

De plus, quatre communautés rurales ont été fondées.

Mais nous avons hâte de glaner de-ci, de-là, quelques text dans les « Mémoires » de Dorothy Day, afin de saisir *l'esp* qui anime les fondateurs de la *Maison de l'Hospitalité*.

Recueillement et apostolat.

Dorothy cite ce passage des « Sources », de Gratry :

« Pythagore avait divisé la journée des disciples de philosophie en trois parties : la première partie pour Di dans la prière: la seconde pour Dieu dans l'étude; la tr sième pour les hommes et les affaires.

Ainsi toute la première moitié du jour était pour Dieu.

C'est, en effet, le matin, avant toute distraction et t commerce humain, qu'il faut écouter Dieu.

« Mais précisons. Qu'est-ce, en effet, qu'écouter Dieu? direz-vous. En pratique, écouterai-je ainsi, comme les c templatifs de l'Inde depuis le matin jûsqu'à midi? Me ti drai-je le front penché et la tête appuyée sur ma main, les yeux fixés vers le ciel? Que ferai-je en réalité?

Voici la réponse. Vous écrirez.

Vous êtes-vous quelquefois demandé : Quel est le moy y a-t-il un moyen d'apprendre à écrire? Ce moyen d'appren à écrire est de développer, en ce sens, vos facultés dans to leur étendue, je vous l'offre ici. Ce sera là l'avantage sec daire de l'emploi de vos matinées.

Parlons d'abord, sous ce second point de vue, de votre t vail du matin. Ce ne sera pas un hors-d'œuvre, ni même u digression, car nous verrons que cet exercice secondaire v mène ici droit au but principal.

Saint Augustin commence ainsi son livre des « Soliloques « J'étais livré à mille pensées diverses, et depuis bien jours, je faisais les plus grands efforts pour me trouver m même, moi et mon bien, et pour connaître le mal à évit quand tout-à-coup, — était-ce moi-même? était-ce un aut

était-il hors de moi ou en moi? je l'ignore et c'est précisément ce que je désirais ardemment de savoir; — toujours est-il que tout-à-coup il me fut dit : si tu trouves ce que tu cherches, qu'en feras-tu? A qui le confieras-tu avant de passer outre? — Je le conserverai dans ma mémoire, répondis-je. — Mais ta mémoire est-elle capable de conserver tout ce que ton esprit a vu? — Non, certes, elle ne le peut pas. Il faut donc écrire. — Mais comment, puisque tu crois que ta santé se refuse au travail d'écrire? Ces choses ne se peuvent dicter : elles demandent toute la pureté de la solitude. — Cela est vrai; je ne sais donc que faire. — Le voici : demande de la force, et puis du secours pour trouver ce que tu cherches; puis écris-le, pour que cet enfantement de ton cœur t'anime et te rende fort. N'écris que les résultats, et en peu de mots. Ne pense pas à la foule qui pourra lire ces pages; quelques-uns sauront les comprendre. »

Maintenant, je vous prie, pensez-vous que ces choses n'arrivent qu'à saint Augustin? »

Et Dorothy Day de remarquer : « Mais je suis femme et j'ai tous les soucis et toutes les responsabilités d'une femme et bien que j'approuve du fond du cœur ces paroles du Père Gratry et de saint Augustin, je sais que tout ce que j'écris sera mêlé à toutes les actions quotidiennes; il y aura un mélange de moi-même, de mon enfant, de mon travail, de mes études, aussi bien que de Dieu. Dieu entre dans toutes mes actions. Je pense à lui quand je m'éveille et quand je songe aux petits riens de ma petite fille Thérèse. C'est peut-être parce que j'ai une tête vagabonde; mais cela ne fait rien; c'est un cerveau de femme et si mes méditations quotidiennes concernent les gens et les événements qui m'entourent, c'est qu'il doit en être ainsi. Le propre de toute méditation est d'appliquer les vertus et les mystères à notre vie quotidienne.

Je continuerai à méditer, comme je le fais déjà, dans la petite église italienne de la *Twelfth Street*, près de la fenêtre ouverte d'où l'on voit les fleurs qui poussent sur le toit; les bacs pleins de verdure, les géraniums en fleurs, et je resterai là, heureuse, en présence du Christ sur l'autel et puis je rentrerai à la maison et j'écrirai. Comme le demande le Père Gratry, j'essayerai de saisir les choses qui m'aideront à me rapprocher de Dieu et de les mettre sur papier.

...Et parce que je suis une femme, embourbée dans les travaux du ménage; je ne puis songer à consacrer à la méditation la première moitié de la journée; je dois méditer, quand je le puis; c'est-à-dire, très tôt le matin et par accroc durant la journée. Je ne dispose pas d'une cellule silencieuse;

je dois méditer, ici ou là, à la table de cuisine, dans le train en rue, tout autant qu'en préparant le souper ou en mettan Thérèse au lit. »

■ ■ ■

D'ailleurs, dans les bureaux du *Catholic Worker*, on travaill de huit heures du matin à minuit. Les visiteurs ne cessen d'affluer. Tel est le cas, par exemple de ce Joe Calderon qu à ses moments de liberté, monte sur une tribune et prêch à tous vents la doctrine sociale catholique. C'est un des ha bitués des bureaux du *Catholic Worker*.

Au début, il ne disposait que d'une caisse à savon comm tribune, mais un jour dans le feu de l'exposé, s'agitant, passa à travers les planches... Cette caisse avait été emprunté à un collègue socialiste; celui-ci ne lui en voulut pas. Depu lors, il s'est fabriqué une tribune démontable en acier, qu' transporte avec lui. Joe travaille dans un bureau de la Bours de New-York et le soir, il suit les cours de philosophie, d'éc nomie sociale et de sociologie. Il déclare : « Vous voye nous croyons aux motions du Saint-Esprit et pour ma pa je crois que les catholiques devraient proclamer au peup la doctrine sociale de l'Eglise. Le peuple en a besoin » et aime raconter comment une religieuse : Sœur Peter Clave grande amie du *Catholic Worker*, lui a communiqué le f sacré.

Le commissaire de police a accordé à Joe, une demi-heu de parole aux environs de *Wall Street*, tous les jours à l'heu de midi; Joe et son ami Tony prêchent ainsi chacun le quart d'heure.

Les finances.

Dorothy Day nous fait part que des visiteurs conseille de transformer le journal en une affaire financière. Mais marque Dorothy Day : « Ceci n'est pas une affaire, mais mouvement. Et nous ne voulons d'aucune façon que no mouvement se transforme en une affaire. Des amis bien-p sants nous disent : « On va se fatiguer de vos appels » — Non, nous n'en croyons rien. Il est probable que la plup de nos amis vivent comme nous, au jour le jour; ils sont h reux de pouvoir donner ce qu'ils reçoivent. Nous continuer donc à faire nos appels et le journal vivra.

Somme toute, il s'agit ici de choisir entre deux techniq Certains nous proposent leurs services; ils mettent leurs or nisations à notre disposition, afin de nous procurer des fon Ils ont des listes; ils lancent des coups de téléphone et demandes de fonds. Ce sont des hommes d'affaires très « f

nt impersonnels » (most coldy impersonal) Ils peuvent rassembler des sommes importantes pour des associa- juives, catholiques ou protestantes; ils peuvent nous plusieurs miliers de dollars par semaine, moins la com- on qu'ils s'adjugeront. Mais nous ne voulons pas suivre telle tactique. Nous suivons la tactique de l'Evangile et ui fut bon pour saint Pierre et pour saint Paul, est bon nous aussi. Leur technique de révolution était la technique Christ et c'est à cette technique qu'il faut revenir.

uant à ceux qui pourraient croire qu'on se fatiguera d'en- re nos appels, Jésus lui-même nous conseille d'importuner amis :

ui de vous aura un ami et ira le trouver au milieu de la pour lui dire : ami, prête-moi trois pains, parce qu'un ami m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui servir; pposer que celui-ci lui réponde de l'intérieur : ne n'im- une pas; déjà la porte est fermée à clé et mes enfants avec moi au lit; je ne puis me lever pour te donner, je le dis quand même, il ne se lèverait pas pour lui donner, e qu'il est son ami; à cause de son importunité, il se a et lui donnera tout ce dont il a besoin (5).

Ainsi nos amis doivent s'attendre à être importunés par ; nous sommes certains que nous recevrons. »

secours des grévistes.

toute occasion, les dirigeants du *Catholic Worker* se mêlés aux grévistes, sans tenir compte si la grève était ou injuste. Ils ont adopté cette manière d'agir pour raisons : tout d'abord on n'a jamais tort d'exercer une e de miséricorde; en second lieu, les temps de lutte ère sont particulièrement propices pour entrer en con- avec les travailleurs, dans des meetings ou en distribuant racts; alors les ouvriers réfléchissent et agissent; ils font sacrifices, ils sont particulièrement « réceptifs ».

ns le premier numéro du *Catholic Worker*, qui parut en 1933, on dénonçait le travail des noirs dans le Sud, ex- é par le Département de la Guerre; on citait également cas où l'on embauchait des femmes et des enfants dans usines, afin de licencier des ouvriers adultes.

ns le deuxième numéro, des articles soutenaient la grève fermiers de l'Ouest et revendiquent des meilleures con- ns de travail pour le personnel des restaurants. Le troi-

Luc., 11, 4-8.

sième numéro traitait du travail des enfants dans l'ind textile, etc.

La participation du *Catholic Worker* aux grèves des gasins Orbach et à la National Biscuit Company de York, provoqua la défection de nombreux lecteurs. Plu groupes paroissiaux et scolaires refusèrent leur paqu journaux, sous la pression de groupes patronaux. De quand il prit position en faveur d'un projet de loi tend restreindre le travail des enfants (Child Labor amendu un nouveau groupe de lecteurs fit défection; en effet l jorité des catholiques s'opposait à ce projet, par crain voir le gouvernement s'immiscer dans l'éducation de l nesse. Et cependant, malgré ces oppositions constant tirage du journal ne fit que monter.

Plus tard, la *Borden Milk Company* voulut interdire personnel de se syndiquer... le *Catholic* Worker déno nouveau cette « immoralité » de la part des patrons gagea ses lecteurs à ne plus acheter du lait venant de maison. A titre de revanche, cette Compagnie mena cam contre le *Catholic Worker* en payant des articles qui saient dans des revues catholiques et attaquaient l gramme du *Catholic Worker*. Et Dorothy Day de dire : assisté à la plupart des grèves de ces dernières année de pouvoir en faire un compte rendu exact et détaillé lecteurs et aussi afin de pouvoir parler aux réunio grévistes. Je fus un des rares journalistes admis à vis *Flint Fisher Body* pendant que des centaines d'ouvr faisaient la grève sur le tas.

En ce moment, nous avions déjà des groupes de *C Workers* dans la plupart des grands centres industriels

Parmi ces groupes, le plus éminent était celui de Pitt dirigé par les abbés Rice et Hensler. Ceux-ci furent l miers prêtres à se mêler aux grévistes et qui leur pa aux coins des rues. Leur exemple fut bientôt suivi grand nombre d'autres prêtres.

Dorothy Day termine ce bilan par ces mots : « Sou travail immédiat à la *Maison de l'Hospitalité*, consis aider les chômeurs, prenait tout notre temps. Il nou tout à fait impossible de répondre à tous les appels voyer des apôtres laïcs, là où on les réclamait. Nous vions qu'accomplir les tâches qui se présentaient au jour ».

Elle précise : souvent on se demande quelle utilité à distribuer le *Catholic Worker* aux abords des n communistes. Et nous répondons que si une personne

mille qui sont rassemblées là est quelque peu remuée en le *Catholic Worker*, nous nous dirons que la soirée a nne. On nous a dit qu'un homme, le mois passé, est re- à la foi, en lisant notre journal et ce petit bout de nou- a suffit pour provoquer de notre part de nouveaux efforts. ne reconnaît pas généralement que les révolutions com- ent toujours par des actes en apparence insignifiants, ue la distribution de journaux ou de tracts. La première que Léon Trotsky a été jeté en prison, ce fut parce qu'il imprimé des feuillets invitant les travailleurs d'Odessa rganiser. L'histoire du mouvement ouvrier prouve que des ants ont été emprisonnés, exécutés ou exilés pour avoir é un journal ou diffusé de la littérature que le gouver- nt considérait comme subversive.

l'ennemi attache une telle importance à la distribution littérature destinée à faire connaître leur théorie de la ution (et Lénine a dit qu'il n'y avait de révolution pos- , que grâce à une théorie de la révolution), alors assu- nt nous avons raison de distribuer le *Catholic Worker* oute occasion.

ie quotidienne.

venons à la *Maison de l'Hospitalité* : un prêtre vient de lhoner pour demander qu'on s'occupe d'une jeune femme vient de tenter de se suicider, parce qu'elle ne possède rien, sans travail, sans logement.

is on se rend en hâte dans un taudis où il y a une de. On appelle le médecin, on lave un bébé qui vivait un abandon lamentable, on nettoye la chambre, on pré- le repas.

soir, un professeur de l'Ecole Sociale vient souper; il re comment on fait des spaghetti: il y a une variété très le de spaghetti, mais il fait une démonstration concernant ariété la plus simple dite « spaghetti du Château Saint- » ainsi nommé parce que les soldats assiégés dans le au-fort s'en nourrirent durant plusieurs semaines.

s jours d'abstinence, l'état-major du *Catholic Worker* ourri à la mode juive; on va chercher au magasin du des plats préparés par une Juive : poissons, gâteaux, nes de terre, etc.

and Peter Maurin arrive, au moment du souper, il pré- qu'il faut mettre sur le feu une immense marmite con- nt une soupe de légumes et qu'on renouvellera chaque

jour; tout le monde viendra y puiser sa portion. Il prét
que cette idée est commune à Don Bosco et aux dirigeant
l'Internationale syndicale.

■ ■ ■

« La semaine passée, raconte Dorothy Day, une fe
noire, qui logeait au refuge de la ville, entra chez nous
avoir quelque chose à manger. Elle cherchait un abri
elle pourrait rester au lit durant quelques jours au lieu d
obligée de courir la rue du matin au soir comme les pen
naires des refuges sont forcés de faire.

Ce soir-là, j'ai donc été à la Maison destinée aux fem
afin de leur demander si elles étaient d'accord que j'i
Mary, — la femme noire — à vivre avec elles. Je ne vo
pas courir le risque de voir cette femme insultée, à caus
sa couleur, car je ne me faisais aucune illusion sur
femmes, concernant leurs préjugés... car je connais bon no
de catholiques « bien éduqués » qui eux, non plus, ne
pas libérés de préjugés de « couleur ».

Je racontai à ces jeunes filles, comment Notre-Seigneur
les pieds de ses disciples, la veille de sa Passion et d
Mort; je leur montrai comment nous devions nous aide
uns les autres, que nous soyons blancs, noirs ou jaunes.
furent très heureuses d'accueillir la nouvelle pensionnai
ce fut pour nous, comme un cadeau du ciel que de cons
le merveilleux esprit de collaboration qui animait ces femm

Dorothy Day, lisant une biographie d'Ozanam, rema
que les Conférences de saint Vincent-de-Paul sont nées
réaction d'Ozanam et de ses amis contre les « étern
controverses » qu'ils avaient organisées jusque-là et qui
blaient n'aboutir à aucun résultat.

Dès lors, Ozanam refusa de continuer les œuvres de
pagande, pour se vouer uniquement aux œuvres de ch
Le groupe du *Catholic Worker* veut allier les deux, puis
veut transformer l'ordre social, afin que l'homme puiss
nouveau vivre en homme.

Suivant le programme de Peter Maurin, il faut transfo
les ouvriers en étudiants et les étudiants en ouvriers.
pourquoi on accepte au *Catholic Worker*, quiconque se
sente. Si l'on devait commencer par faire un triage, où
rait-on?

Voulez-vous écouter un exposé de propagande de Peter
rin? Le voici : il parle aux pensionnaires de la *Maiso*
l'Hospitalité, pendant le dîner :

Le plan du Président Roosevelt — *National Recovery* — (N. R. A.), c'est un programme politique. C'est le périmentation qui n'est basée sur aucune théorie. Essayons! yons! Cognez-vous la tête contre le mur et vous décou- z après que le mur est dur. Expérimentez tout, sauf la e... et après tout le reste, la porte. On cherche de tous côtés. sans vouloir atteindre les racines des choses.

socialisme, c'est l'Etat qui travaille pour le peuple; lieu que ce soient les ouvriers qui travaillent en voulant ler mutuellement. Le socialisme s'oppose au communisme, mmunisme idéal de l'Eglise, celui où on travaille les uns les autres; celui où l'on exerce les œuvres de miséricorde orelle.

socialisme ne prêche pas une façon de vivre; les socia- s croient que l'Etat forcera le peuple à être bon. Le so- sme n'est pas une philosophie du travail. Le socialisme du « gradualisme » — graduellement l'Etat prendra pos- on de tout.

socialisme est diamétralement opposé au catholicisme, e qu'il est essentiellement matérialiste; il ignore complè- nt notre origine première et notre fin dernière, qui est .

s problèmes d'aujourd'hui sont des problèmes moraux. roblème qui s'impose à nous, n'est pas de savoir comment ombattra le communisme — comme tant de nos contem- ins disent aujourd'hui avec tant d'enthousiasme et tant orance — mais il s'agit de savoir comment on transfor- les cœurs et les âmes.

voilà la tâche que les membres du *Catholic Worker* nt d'accomplir.

ité.

rothy Day dit encore : « Les dons que nous recevons os amis nous émeuvent, tout autant que le spectacle des es que nous aidons. Ainsi, par exemple, actuellement. emme de ménage de Rockville Center, après avoir accom- é son mari au travail, s'arrête tous les matins à Mott t avec quelques pains et quelques pièces d'habillement. arin nous a transmis les deux chèques qu'il avait reçus casion de la Noël, l'un de 2 dollars, l'autre de 5. Frank, roupe du *Catholic Worker* nous donne chaque semaine llars, alors que son salaire est de 10. De même Pat, agne 15 dollars chaque semaine au *Commodore* nous isse 3. Deux jeunes filles abritées à la *Maison de l'Hospi-*, ont trouvé des emplois temporaires et elles nous donnent

respectivement 5 et 3 dollars. C'est par ces petits mo
avec la collaboration des plus pauvres, que l'œuvre vit.

Et Dorothy Day poursuit : nous avons confié nos s
à saint Joseph. J'ai fait brûler un cierge devant sa s
hier matin et j'ai contemplé sa belle figure de saint travai
telle qu'elle était représentée là; sa tête un peu renverse
arrière, son bras musclé entourant l'Enfant; souriant t
qu'il regardait le groupe d'ouvriers agenouillés à ses p
Je lui ai dit alors très franchement : « Vous devez
aider. Le Pape dit que les masses ouvrières ont aband
l'Eglise. Nous devons les atteindre, nous devons leur p
et nous devons les ramener dans l'amour de Dieu. Les
ciples n'ont pas reconnu Notre-Seigneur, au cours de
triste promenade vers Emmaüs, sinon à table, quand le C
mangea avec eux. *Ils le reconnurent à la fraction du*
Combien de miches de pain ne partageons-nous pas ave
frères affamés qui nous entourent, environ 13.500 pai
mois-ci. Aidez-nous donc à poursuivre cette œuvre; aidez
à mieux nous connaître entre ouvriers, à la fraction du
En nous connaissant les uns les autres, en connaissa
dernier des enfants de Dieu, nous apprenons à con
Dieu. »

Nous nous disions, hier soir, que si nous avions pû p
les « hordes » qui seraient venues à nous, nous n'aurions
doute jamais eu le courage de commencer. Mais nous n
vaillons qu'au jour le jour.

.....

Dans un autre passage, l'auteur nous raconte qu'ayan
invité à Palm Beach, à faire une conférence au *Club*
Quat-Z-Arts, on lui dit, quand elle eut terminé : « Vous
ici nous ne rétribuons jamais nos conférenciers ». —
dame, avec la voix tremblotante dit : « Mademoiselle
j'espère que vous direz à vos lecteurs et à vos auditeurs
nous irions jusqu'à nous donner nous-mêmes aux pauvr
nous apercevions un moyen vraiment constructif pou
aider ». Une autre ajouta : « Les ouvriers viennent tr
mon mari à l'usine et les yeux pleins de larmes, lui dema
de les sauver de l'oppression syndicale. Je suppose qué
me permettrez de vous le dire, mais je crois qu vous
trompez quand vous parlez du syndicat ». Tout l'aud
avait été très ému, quand on lui eut décrit les conditio
vie dans l'Arkansas et dans les régions métallurgiqu
minières, mais on me dit : « Vous ne pouvez rien o
de ces pauvres gens; il me semble que le meilleur re
soit le contrôle des naissances ou la stérilisation ».

On nous enseigne de garder une attitude juste vis-à-vi

:ches et nous tentons de l'appliquer. Mais quand je songe notre file devant la porte, attendant le déjeuner, quand je nge à notre maison bondée avec ses habitants dormant sur plancher; quand je songe aux froids appartements qui nous nvironnent et quand je songe aux visages émaciés des hommes ui viennent chercher secours; il ne nous est pas possible de e pas haïr — avec une sourde colère — les injustices de ce nonde.

Saint Thomas enseigne d'ailleurs que la colère n'est pas un éché, pourvu qu'elle ne soit pas accompagnée d'un désir de engeance. Nous ne voulons rien renverser avec violence, nous oulons la fraternité entre les hommes. Nous voulons que es hommes s'aiment les uns les autres. Mais quand nous renontrons des gens qui ne veulent pas reconnaître le Christ, ans ses pauvres, nous pensons : « Voilà de vrais athées ».

Et Dorothy Day de conclure ce chapitre : « Tandis que écris ces pensées mélancoliques, je songe à Michaël Martin, commissionnaire, et au groupe des amis du *Catholic Worker*, ui propagent notre action, qui non seulement contribuent à ourrir les miséreux qui font la file devant la porte, mais qui ux-mêmes, posent un nombre incalculable d'actes de miséore. Mon cœur se gonfle d'amour et de reconnaissance en ongeant à cette grande masse d'êtres humains, qui ne forment u'un avec leurs frères qui aiment le Seigneur et qui tentent e le servir en montrant leur amour pour ses pauvres.

« Notre curé nous a dit récemment que sur 130.000.000 d'habints, les Etats-Unis en comptaient plus de 60.000.000 ne prossant aucune religion et je songeais, avec amertume, que était la faute de tous ces « chrétiens officiels », qui, de it, repoussaient les autres.

Les hommes se sont d'abord détournés du Christ crucifié, rce qu'Il était un pauvre travailleur, rebuté et ignoré, finaent un vaincu. Et maintenant, chose étrange, le démon manœuvré de telle façon que le peuple s'éloigne du Christ, rce que ceux qui le confessent, sont habillés de vêtements hes, s'asseyent à des tables bien garnies et ignorent le uvre. » (6).

■ ■ ■

6) En feuilletant ce livre, nous trouvons cette citation d'un grand teur catholique américain : « Les chrétiens de Russie nous disent : tentez pas de nous sauver du bolchevisme. Les bolcheviques sont matérialistes poursuivant des buts matérialistes; ils ignorent nient Dieu et ils le proclament. Tandis que les chrétiens d'Occit sont aussi matérialistes et poursuivent des buts matérialistes; nient Dieu, mais ils ne le proclament pas. Laissez-nous donc en et peut-être qu'un jour un christianisme renouvelé surgira en sie ».

On a critiqué le *Catholic Worker*, parce qu'il propose l conseils de perfection, comme les normes de la condui humaine. Il est triste de constater qu'on réclame toujours la part des laïcs un programme de vie « minimum ».

D'autre part, on loue, outre mesure, le *Catholic Worke* parce qu'en somme il ne fait que son devoir. Les dirigean ont une vocation de « travailleurs » — et dit Dorothy Day la joie que nous éprouvons est une preuve de la rectitude notre vocation — alors, il ne faut pas nous féliciter. « contraire, dit Dorothy Day, nous méritons un blâme pour pas avoir travaillé davantage, pour avoir si mal accompli not tâche. Avec l'appui de ses amis, Dieu nous a donné les moye et les occasions de vivre plus près des pauvres, des miséreu et des ouvriers, que n'importe quel autre groupement du pa Que nous n'ayons pas obtenu plus de résultats, c'est not faute; faute que nous devons admettre et reconnaître sa être découragés. Nous devons user davantage de la prière.

Comme Léon Bloy l'écrivait : « Il n'y a qu'une tristes c'est de ne pas être des saints ». Et nous ajouterions : « plus grande tragédie, c'est que trop peu d'entre nous ont désir de devenir des saints ».

Une leçon pour tous.

Dans sa conclusion, Dorothy Day affirme que la création la *Maison de l'Hospitalité* est une nécessité vitale pour no époque :

« Nous ne nions pas que l'Etat soit obligé de promouv le bien commun; qu'il doive porter secours aux chômeu qu'il doive leur procurer des logements convenables et travail. Le Pape Pie XI l'a d'ailleurs écrit très claireme il déplorait que tant d'argent soit dépensé afin d'augmen les armements, alors qu'il aurait dû être utilisé à soula les misères; il demandait que dans la presse et dans chaires du monde entier, on dénonce les armements cr sants et il terminait en avouant tristement : jusqu'à prés notre voix n'a pas été écoutée.

Dans son livre : « Les Derniers Temps », le comte J. du Ple fait une remarque semblable : « Le cynisme prolétarien des bol viks et bezbozniks monte seulement en cocarde ce que l'hypoc bourgeoise dissimule au fond de ses poches ou sous le plastron em de théories philosophiques, politiques, économiques et sociales, jours « scientifiques », mais que l'on envoie à la lessive et repassage, dès qu'elles ne cadrent plus avec les intérêts, les con tises et les circonstances du jour » (p. 167).

— J. Maritain demande également qu'on donne « le primat tique à ce qui est *réellement et vitalement* chrétien sur ce qui que *nominalement* chrétien ». (De la Justice Politique, p. 49.)

Non, nous ne nions pas les obligations de l'Etat; mais nous affirmons que nous ne devons jamais perdre de vue la responsabilité personnelle. Quand le prochain vient nous demander du pain; nous ne devons pas le renvoyer de bureau à bureau; nous devons lui donner nous-mêmes, autant que c'est possible, ce qu'il demande.

...Il y aurait là un moyen de résoudre le problème industriel. Comme les maîtres chrétiens de l'antiquité libéraient les esclaves qui les avaient convertis, parce qu'ils reconnaissaient leur dignité d'hommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu; ainsi les esclaves industriels d'aujourd'hui devraient trouver la liberté dans le Christianisme.

Ceci est certainement une façon de voir « renversante » pour notre époque. Mais nous sommes « fous » puisque nous suivons le Christ. Nous sommes ces « petits » que Dieu a choisis pour confondre les forts et les puissants. Nous sommes les moindres de ses enfants et cependant par nous, il a déjà fait de grandes choses. Le fait de nourrir plus de 5.000 personnes par jour, dans toutes nos maisons, depuis des années, prouve d'une façon éclatante que Dieu aime notre œuvre...

...Notre époque réclame une nouvelle technique. Nous devons utiliser les armes spirituelles, dont nous pouvons disposer et par le travail pénible, le sacrifice, la maîtrise de soi, la patience et la prière, nous voulons exécuter jour par jour les tâches qui se présentent. Nous avons un programme d'action et une philosophie de la vie. Il s'agit de les utiliser.

■ ■ ■

D'ailleurs, dans une revue américaine, sous la plume d'un liturgiste, nous trouvions la confirmation des idées de Dorothy Day :

« En préparant une conférence sur les Eglises orientales, je découvris deux images du v[e] siècle représentant la basilique de Turmanin, en Syrie, et son énorme hospice, ou maison de l'hospitalité. Je me suis demandé ce qu'un archéologue de l'an 3000 trouverait en fouillant les ruines des Eglises de notre pays. Trouverait-il intimement associés la maison liturgique de Dieu, avec une autre maison de Dieu bâtie pour ses amis les pauvres? »

« L'idée de Peter Maurin concernant les maisons de l'hospitalité et la réalisation de cette idée exécutée par Dorothy Day et ses amis, constituent une merveille et cependant on ne découvre pas un lien visible entre l'Eglise et cette entreprise héroïque et vraiment chrétienne; si ce n'est que le mot « catholique » est inscrit sur la porte d'entrée et que l'esprit

de l'Eglise règne à l'intérieur. Pour les étrangers et po
les miséreux, dont s'occupent les volontaires du *Catho*
Worker, tout cela apparaît comme émanant de l'initiati
privée, comme toléré par les autorités, peut-être même e
couragé; mais il est difficile de distinguer si cette hospital
n'est autre chose que de l'humanitarisme ou de la phila
throphie.

« Du fait que cette initiative est le fruit de la charité c
charistique ...et puisque nous sommes catholiques, c'est-à-di
membres d'une Eglise visible, ne serait-il pas bon d'exprim
ces faits?

« ...Quelle transformation pour la vie de nos paroissie
si avant d'entrer à l'Eglise, ils devaient passer par une *Mais*
de l'Hospitalité... Si cela était, le communisme verrait fonc
ses rangs... C'est ainsi que nous devons lutter contre
communisme. » (7).

R. KOTHEN

(7) Cf. *La Maison de Dieu et la Maison de l'Hospitalité*, d
« Orate Fratres » du 24 décembre 1939, p. 77.

Vers une spiritualité du clergé diocésain

L'*Union apostolique*, dont nos lecteurs connaissent l'importance (22.000 prêtres de France et du monde entier y sont affiliés) a lancé en avril 1945 une enquête sur la « spiritualité du clergé diocésain ». Les réponses, parues dans plusieurs numéros de l'*Union apostolique*, viennent d'être groupés et synthétisées par M. l'abbé Simon Delacroix, supérieur de l'Union, sous le titre « Pour le clergé diocésain, une enquête sur sa spiritualité particulière » (1).

Nous sommes persuadés que cet ouvrage marquera une date dans l'élaboration de cette spiritualité. Non pas quelle y paraisse nettement constituée (tous les rédacteurs de cet ouvrage en ont vivement conscience), du moins le problème se trouve-t-il bien posé, et par là la solution semble-t-elle toute proche. C'est sans aucun doute le bénéfice d'un grand effort mutuel de compréhension : le souci irénique de chacun des rédacteurs purifie le débat de toutes les passions qui jusqu'ici l'avaient rendu obscur et irritant en plus d'un point.

Dans cette atmosphère de paix fraternelle, et répondant à l'invitation même de M. l'abbé Delacroix — qui souhaite en conclusion que les théologiens « continuent à creuser le sillon si nettement tracé » (p. 153) — nous voudrions apporter au débat quelques modestes éléments.

Il nous semble qu'on n'a pas été jusqu'au fond des choses en définissant ce qu'est une spiritualité. M. l'abbé Martimort

---

(1) *Pour le clergé diocésain*, une enquête sur sa spiritualité particulière. Préface de S. E. Mgr Guerry. Editions du Vitrail, 18, rue de Varenne, Paris, 1947.

dont les déclarations à ce sujet nous paraissent très éclairantes, définit la spiritualité; « une théologie méditée et vécue au point d'entraîner vraiment un style de vie » (p. 127). Il relève « quatre éléments nécessaires pour une spiritualité, deux qui en sont comme la « forme », et deux qui en constituent la « matière », dirons-nous pour sacrifier au style des scolastiques : 1. la méditation dominante de certains thèmes doctrinaux sur lesquels doit se centrer la vie; 2. l'effort dominant sur une vertu particulière; 3. certaines pratiques considérées comme des moyens de se maintenir dans ces orientations et de s'y perfectionner; 4. un groupement des individus pour une mise en commun des expériences, pour une aide réciproque dans la recherche du but fixé (p. 51-2).

Il existe, en effet, des spiritualités qui se sont différenciées au sein de l'Eglise par la méditation d'un mystère particulier de notre foi. Par exemple, la dévotion au Sacré-Cœur a caractérisé toute la spiritualité d'une époque et continue à marquer toute une famille d'esprits. Mais est-ce bien ainsi que se sont constituées la plupart des spiritualités antérieures au concile de Trente ?

Il nous paraît nécessaire, pour pouvoir réellement caractériser une spiritualité, de connaître la raison de cette mise en relief d'un thème doctrinal dont on veut qu'elle soit l'élément spécifiant.

Cette préférence pour un point particulier de notre foi nous paraît avoir deux origines profondes :

1° La fonction dans l'Eglise. Soit par exemple l'Ordre de Saint Dominique, l'origine de sa spiritualité ne vient pas d'une dévotion particulière de son fondateur pour la Parole de Dieu, la vérité, la conquête des âmes — encore qu'il les ait eues dès son adolescence. Ce qui a fait et continue à faire l'unité et la spécificité de la spiritualité dominicaine, c'est l'exercice d'un apostolat évangélique, contemplatif, doctrinal, adapté au milieu.

Des congrégations les plus variées (missionnaires, enseignantes, réparatrices, etc.) se sont rattachées à la dévotion au Sacré-Cœur. Mais il ne nous paraît pas que ce soit une dévotion ou un thème doctrinal particulier qui soit à l'origine de la spiritualité dominicaine : c'est une fonction, ou, pour mieux dire encore, une vocation.

Il nous semble que c'est bien de cette manière que la spiritualité du clergé diocésain trouvera sa physionomie propre : que la mise en relief d'un thème doctrinal (le Christ souverain Prêtre) trouvera par là seulement sa fécondité. Aussi bien est-ce dans ces thèmes que S. E. Mgr. Guerry pose le

problème : il demande « que l'on prenne conscience d'une *réalité* existante, qu'on saisisse l'originalité de *l'état* du clergé diocésain, afin de fonder sur la nature même de sa *vocation* particulière dans l'Eglise une manière de promouvoir sa sainteté et de l'aider à mieux remplir, dans la grande vie de l'Eglise, la *mission* qui lui est spécifiquement réservée » (2).

2° Mais, dira-t-on, on peut exercer un ministère de prédication évangélique, contemplatif, doctrinal et adapté sans devoir se rattacher nécessairement à la spiritualité dominicaine. Nous le reconnaissons volontiers et en prenons occasion pour attirer l'attention sur l'explication dernière de toute spiritualité particulière.

M. l'abbé Martimort, dans sa définition d'une spiritualité, parle très heureusement d'un « style de vie » (p. 127), M. l'abbé Robert, à son tour, emploie les expressions de « façon de penser » et « mode de vie » (p. 41 et 42) ; nous tenons bien là l'élément véritablement spécifique d'une spiritualité. En effet, ce qui nous paraît expliquer la mise en relief de tel thème doctrinal, c'est une façon de penser, liée (à la fois comme cause et comme effet) à un mode de vie. Une spiritualité est un « style » de vie chrétienne. Les articles de la foi restent les mêmes, mais ils se trouvent diversement colorés; de même que les éléments d'un paysage restent identiques et morcelés : c'est à l'éclairage qu'il doit tout ensemble leur unité et la variété dans le temps. En disant que « le style c'est l'homme même », Buffon voulait faire comprendre que l'homme se manifeste non pas tant dans ce qu'il dit que dans la manière dont il le fait. Ainsi en est-il des spiritualités particulières, qui toutes ont le même Credo, mais qui se caractérisent par la manière dont elles y croient. Ce style est la composante harmonieuse de nombreux facteurs psychologiques et sociologiques que nous ne pouvons étudier ici en détail. Nous voulions seulement signaler que l'unité vivante d'une spiritualité ne se fait pas *d'abord* autour d'un thème doctrinal : elle est l'effet d'une mentalité particulière qui colore à sa manière les objets identiques et éternels de notre foi.

S'il en est ainsi, la spiritualité du clergé diocésain ne trouvera pas son unité, sa spécificité, et surtout sa vie en s'appuyant d'abord sur un thème doctrinal qui lui serait spécifique. C'est du côté de l'éclairage, du style qu'il lui faut d'abord chercher. A cette conditon seulement, elle intégrera tous les éléments communs de la spiritualité chrétienne — en quoi elle sera bien *catholique*, même en ce qu'elle a de

(2) P. 17. C'est nous qui soulignons.

particulier (elle le doit être plus que tout autre, ainsi qu'on l'a remarqué (p. 17) — et en même temps tous ces éléments communs porteront la marque de son éclairage propre : en quoi elle sera bien particulière en tous ses points, même en ce qu'ils ont de commun avec toutes les spiritualités chrétiennes.

Faute de cette conception organique de la spiritualité, il nous semble qu'une certaine confusion règne dans les réponses à cette enquête quand on réclame pour la spiritualité diocésaine des thèmes doctrinaux ou autres éléments qui lui seraient propres. Ils lui appartiennent, en effet, mais parce qu'ils se trouvent éclairés par une *synthèse* propre, ce qui est tout différent.

C'est ainsi que le clergé diocésain doit avoir une *spiritualité contemporaine* et que de ce point de vue, la réponse de M. l'abbé Robert nous paraît très éclairante. Nous sommes bien d'accord avec lui pour caractériser la spiritualité moderne par trois éléments : le Corps mystique, la charité fraternelle et collective, l'aspect vital des sacrements et des cérémonies (p. 45-46) ; mais cela ne doit-il pas être commun à tous les chrétiens de notre temps ? Ce qu'il nous faudrait étudier de près, c'est la manière propre dont le prêtre diocésain vivra et enseignera cette spiritualité contemporaine.

On dit également que le prêtre diocésain doit avoir une *spiritualité d'Eglise* — mais qui ne l'a, dès qu'il est catholique ? On veut pour lui une *spiritualité du diocèse* — mais tout chrétien doit l'avoir, et les religieux eux-mêmes, fussent-ils exempts, ainsi que le montre le R. P. Carpentier, s. j. (p. 90-91). On attend de lui une *spiritualité sacerdotale* — mais on peut être prêtre sans être du clergé diocésain. On ne trouvera pas non plus à spécifier la spiritualité du clergé diocésain en disant qu'elle est *apostolique :* tout prêtre, et même tout chrétien, doit être apôtre (3).

Ce qui est certain cependant, c'est que le prêtre diocésain a sa manière propre — et, en certains points, éminente — d'être de son temps, d'Eglise, du diocèse, prêtre, et apôtre.

Ce qui le spécifie, c'est qu'il est *pasteur*, c'est-à-dire, le

---

(3) Ici ou là dans les réponses on trouve encore une opposition trop systématique, et en partie inexacte, entre le religieux qui n'a souci que de sa perfection personnelle, et le prêtre diocésain qui a d'abord souci des âmes. On en conclut que la spiritualité religieuse n'est pas faite pour le clergé diocésain. On semble oublier qu'il est des religieux qui sont *essentiellement* apôtres. Pour ne prendre qu'un exemple, les Constitutions dominicaines déclarent dès le commencement que la fin de l'Ordre est « le salut des âmes ».

prêtre et l'apôtre d'une Eglise *locale*, aux lieu et place de son évêque dont il est l'envoyé direct et habituel en cet endroit.

Peut-être n'est-il pas inutile de faire remarquer que ce n'est pas uniquement, ni même essentiellement, par ce qu'il a de propre que le clergé diocésain peut se sanctifier, c'est par tout ce qu'il est, et qu'il a de commun avec tous les chrétiens, tous les prêtres, tous les apôtres. Mais il le vivra d'une manière propre, dans un style particulier, qui lui viendront de sa mission spécifique : le pastorat. Il est chrétien, d'un diocèse, prêtre et apôtre, *à la manière* d'un pasteur; de même qu'un dominicain l'est *à la manière* d'un religieux chargé de la prédication.

Nous voudrions apporter une dernière précision, déjà signalée d'ailleurs par M. l'Abbé Delacroix (p. 123-6), en rappelant que la charge de pasteur peut être et est exercée normalement par des religieux : Fils de la Charité, Prémontrés, Chanoines de l'Immaculée Conception, Frères missionnaires des Campagnes. Il serait donc utile de distinguer un clergé diocésain régulier et séculier. La spiritualité de ce dernier se spécifiant en dernière analyse par la recherche exclusive des éléments de sanctification inclus dans la charge pastorale et sa participation à « l'état de perfection » de l'Evêque. Ces éléments sont suffisants certes, pour constituer une spiritualité authentique, et donc soulever l'enthousiasme, et surtout permettre la sanctification des prêtres du clergé diocésain. Ce sera une des richesse de notre temps de l'avoir mise en honneur. Nous y voyons le gage d'un grand mouvement de sainteté sacerdotale, et par là l'espoir d'une renaissance, tant désirée, de la paroisse.

fr. A. PLÉ, o. p.

A travers les revues

Quelle charité ?

La question posée se rapporte aux deux formes que peut ou pourrait prendre la charité envers le prochain : charité pour les personnes, ou bien, selon l'expression aujourd'hui reçue, charité pour les institutions.

Il est assez remarquable en effet que depuis quelques mois l'attention des directeurs de revues — du moins des revues auxquelles nous nous intéressons — se porte sur le problème du discernement des tâches d'Eglise et des tâches profanes, de l'action catholique et de l'action temporelle du chrétien dans la Cité, ou plus généralement sur le problème de la légimité de la prise en charge du monde et de ses institutions par les chrétiens. S'il est vrai que la mission du laïc est de « déposer l'empreinte de l'Incarnation et de la Rédemption sur le monde profane » (J. Dermine, in La Revue Nouvelle, Avril 1947), il n'en est pas moins vrai que, dans la pratique, on peut redouter « un clivage d'un plan supérieur à un plan inférieur, le passage d'une œuvre nécessaire à une œuvre accessoire, le décalage de l'Action catholique à l'action temporelle. Et comme, du moins en matière sociale et quelquefois économique, ces équipes sont épaulées, sinon dirigées, par des prêtres et des religieux,[on redoute...] que ceux-ci, à la suite de tant d'hommes de l'Eglise d'autrefois, ne troquent en fait l'office du sacerdoce contre l'office du laïcat. » (H. Bouëssé, o.p., *De la prise en charge de l'humanité par Jésus-Christ,* in Nouvelle Revue Théologique, Avril 1947).

Cette inquiétude est plus ou moins ressentie par tous les

rétiens d'aujourd'hui. Elle revêt d'ailleurs différentes formes n les plans envisagés. Sur le plan de l'action, on pourra outer une intrusion trop grande des mouvements « ap os- ques » dans l'action temporelle. Sur le plan de la doctrine, dénoncera une confusion entre le spirituel et le temporel, bien une sorte de millénarisme ou de messianisme tempo- , etc.... Et ainsi l'inquiétude aboutit, selon qu'elle est plus moins partagée, à un christianisme que l'on pourrait appe- sous un certain aspect pessimiste ou à un christianisme opti- ste. Les uns, dit le P. Bouëssé dans son intéressante étude, cristallisent volontiers tout le fait chrétien dans la parole Sauveur : *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son s unique,* entendant à la lettre le mot de *Cosmos,* ainsi e l'ont fait saint Thomas et Cajetan; les autres, frappés bord par le caractère extra-temporel du message et de l'ac- n du Christ, s'attachent avant tout à la déclaration du Maî- : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* » Et, « forts de cette testation du Seigneur, ces derniers se demandent si ce n'est s pure utopie que de songer et de travailler à instaurer ici- s une Cité de Dieu dans les mondes du politique, du social de l'économique ». Il y aurait même à distinguer encore rmi les uns et les autres. Parmi ceux qui sont sensibles à mour du Père pour le monde par exemple, il en est qui tendent une assomption de toute l'humanité et de toutes oses, de tout l'univers dans le Christ, mais à la Parousie seu- ment. Et cette Parousie est conçue « catastrophiquement », st-à-dire comme pouvant arriver à n'importe quel moment développement de l'histoire qui n'est pas un développe- nt rectiligne et uniformément progressiste, mais un dévelop- ment imprévisible lié aux options changeantes et faillibles la liberté humaine . Il en est d'autres qui entendent une somption progressive et toujours progressante de toutes les leurs humaines et cosmiques, aboutissant à la Parousie mme à son terme et à sa consécration .Il est clair que la uception des premiers peut décourager toute action tempo- lle puisqu'il n'y a pas de proportion entre celle-ci et la réus- e du siècle futur. Tandis que la conception des seconds ncourage.

Parmi ceux qui sont sensibles à la séparation des deux ndes, il y en a qui fixent plus ou moins profondément dans nature les limites du monde surnaturel. Et c'est ainsi, au nd, toute la doctrine des rapports du naturel et du surna-

turel qui est ici mise en cause. On saura gré au P. de Lu
d'avoir débrouillé le terrain sur le plan historique, dans
livre SURNATUREL, très élogieusement commenté par certai
revues comme LA REVUE DU MOYEN-AGE LATIN (Août-Déc
bre 1946) qui ne manque pas habituellement de sens critiq
DOWNSIDE REVIEW, etc., assez soupçonné ou combattue
d'autres. L'importance d'un tel débat pour *La Vie Spiritu*
n'échappera à personne.

On aurait bien des difficultés à présenter le nombre imp
sionnant d'études et d'articles qui se rapportent à notre thè
davantage encore à présenter les doctrines. Si nous vouli
simplement les classer, nous pourrions ranger les rev
d'après leur orientation la plus générale, en deux catégor
D'un côté celles qui prennent parti pour une conception ca
trophique de la parousie et qui professent pour l'efficacité
l'action temporelle des chrétiens en tant que tels une
taine méfiance. De ce côté seraient à ranger, d'ailleurs pour
raisons et avec des nuances diverses DIEU VIVANT, BLACKFRI
LA VIE INTELLECTUELLE, particulièrement dans l'orientation g
rale de ses *Azimuths*, et ESPRIT. De l'autre côté, les rev
d'action catholique, qui sont sensibles à des perspect
plus immédiatement optimistes. Telles MASSES OUVRIÈ
TRAVAUX DE L'ACTION POPULAIRE, LA REVUE NOUVELLE,
CAHIERS DU CLERGÉ RURAL, etc... Et puisque la doctrine
thétique, tout au moins à ce qu'il nous semble, se cher
encore, contentons-nous de rapporter ici les quelques ja
qu'a posés le P. Bouëssé et dont la solidité paraît acquise

1. « C'est dans le Christ que toute la création prend
et a consistance... C'est dans le Christ que le monde
esprits purs, le monde des esprits incorporés et le monde
corps trouvent leur première et dernière explication. C
pour la gloire du Christ que ces trois mondes ont été cr
C'est en sa gloire qu'ils trouvent leur achèvement total :
il est le bien commun de l'univers ».

Comme le disent Saint Paul et la liturgie, c'est bien *t*
la création qui est ordonnée à cet achèvement. Car, *la créa*
entière gémit et souffre, en tous les êtres qui la composent
douleurs de l'enfantement jusqu'à ce jour (Rom. 8.22). *E*
jour, toute la création est dans l'allégresse et la joie p
que le Christ est né d'une jeune vierge (Matines de N
Aujourd'hui toute la création est arrosée d'ondes mysti

la bénédiction des eaux des théophanies au rite byzantin.)
terre, la mer, les astres, le monde entier, sont lavés par le
uve (qui coule de la Croix). (Hymne *Lustris sex.*)

2. Si tout est pour le Christ, *tout* est également et indivi-
lement, pour les élus, avec le Christ.

3. Parce qu'il est non seulement l'Homme-Dieu, mais aussi
en même temps notre Sauveur, notre Rédempteur, l'humanité
Christ a, de ce fait, une sorte de dignité de surcroit. Car
« ne règne pas seulement sur l'univers par droit de nais-
nce, en raison de la nature divine de sa personne; il règne
ssi par droit d'acquisition, en raison des humbles travaux
éritoires accomplis en sa nature humaine ».

4. A la réflexion, et si paradoxal que cela soit, il apparaît
nc que le destin de l'humanité, à la fois pécheresse et sauvée
r le Christ, est plus humain et plus conforme à sa nature,
e celui d'une humanité entièrement gardée du péché. Sans
e le péché ait été positivement voulu par Dieu, il était prévu
il trouve place en la parfaite unité de plan de la Providence.
Mais ici il faut distinguer ce qui est humain *ex natura*
minis, à partir de la nature, et ce qui est humain *secundum*
turam hominis, en conformité à la nature. Car l'homme est
nstitué d'éléments divers d'où naissent des tendances respec-
es et parfois opposées.
C'est ainsi que *ex natura hominis*, « non seulement les ten-
ions internes, la fatigue, la souffrance, la mort, mais le
ché lui-même » sont naturels à l'homme. « Car il est fatal
'une nature peccable, pèche de temps à autre », en certains
ses individus tout au moins.
Cependant, il est selon la nature de l'homme, de maîtriser
de diriger sa vie selon les ordonnances de la raison. Et
ce sens le péché est contre la nature.
Ces distinctions permettent d'apercevoir comment « la con-
ion de l'homme pécheur, mortel et racheté » est plus hum-
ment humaine, en épaisseur animale, que la condition de
den. Celle-ci sans doute était plus hautement humaine en
mensions spirituelles. Mais la condition présente, jugée en
perspectives totales, est plus pleinement humaine en éléva-
n surnaturelle, puisque « la grâce y utilise les infirmités
turelles de l'âme et du corps — *ex natura hominis* — en
e d'une condition bienheureuse, tout ensemble plus pleine-
nt et plus hautement humaine. »

Ainsi, non seulement le Christ nous sauve, mais il assur
et glorifie en quelque sorte, toutes les faiblesses humain
qui sans doute n'eussent pas apparu — sauf la tentation
dans la terre d'Eden, et qui par conséquent eussent été la
sées de côté, mais qui sont cependant au sens que nous avo
dit, profondément humaines : Les tentations internes et ext
nes, la fatigue, la souffrance, la mort. Et si le Christ n'assur
pas le péché, il assume la douleur ressentie après le péché.
Dieu en fait une bonne part de sa souffrance rédemptri
comme lui-même fait de nos repentirs la matière même d'
sacrement. Pas de sacrement de pénitence sans péchés pr
lables.

Ainsi l'incarnation rédemptrice apparaît-elle comme u
assomption plus totale et plus profonde de tout l'homme
de tout l'humain, dans la gloire de Dieu. Et comment t
cela est-il assumé ? Par la charité du Christ acceptant
donner sa vie pour le salut du monde.

Ces principes éclairent la question posée par les chrétie
d'aujourd'hui. De même qu'il n'y a pas à espérer que
triple servitude de Satan, du péché et de la mort soit to
lement ôtée du monde avant le jugement, il n'y a pas n
plus à espérer, avant la parousie, un monde chrétien, co
truit peu à peu ici-bas, où les institutions humaines, fru
de la sagesse chrétienne, expulseraient définitivement to
injustice, où les réussites spirituelles seraient au niveau
réussites techniques et matérielles parfaitement assur ées
christianisme, où les éléments du monde qui asservisse
l'homme : le froid, les poisons, les cataclysmes, les épidémi
les tempêtes..., les animaux, les microbes, etc., seraient
plus en plus dominés par la science au service de l'hom
S'il est vrai que la Cité de Dieu se construit peu à peu i
bas, ce n'est pas temporellement et matériellement qu'elle
construit, c'est spirituellement. Ce qui demeure éternelleme
ce ne sont ni nos institutions, ni nos techniques — elles p
seront par le feu — mais les enfants de Dieu, pierres vivan
de la Cité de Dieu, recueillies parmi les plus humbles créa
res humaines : ceux qui sont pauvres, ceux qui sont do
ceux qui pleurent, ceux qui sont persécutés... On pourra l
à ce sujet le très bel et vibrant article du P. Lussier :
plus méconnue des béatitudes, la pauvreté, dans la Rev
DOMINICAINE de Montréal, Mars 1947. Est-ce à dire que

rétien peut se désintéresser de l'action temporelle ? — Non as. Car s'il est vraiment animé de charité, comment pourra-il souffrir que la misère guette encore son prochain, que njustice des institutions écrase encore les hommes. *J'avais im et vous m'avez donné à manger...* Ici, cependant, il faut ter que cette parole de Notre-Seigneur concerne la charité ivers les personnes et que ce n'est que très indirectement u'elle pourrait s'appliquer à une « charité envers les insti-tions ». Ne nous dispenserait-elle pas d'ailleurs quelquefois de charité personnelle ? Sous prétexte que je construis une con-uite d'eau pour le quartier, vais-je refuser mon verre d'eau u pauvre qui me le demande ? La question reste ouverte. ais quoi qu'il en soit de cette forme « indirecte » de la arité, c'est la charité qui demeure. Parce qu'il est fils de ieu, qui est Charité, dès ici-bas le chrétien lui aussi cons-uit dans la charité. Comment la charité pourrait-elle le ecourager d'agir ? Citoyens céleste, il vit dans ce monde jà comme un précurseur de la Parousie, comme un ressus-té, animé par la charité de Dieu. Si la cité temporelle est ns proportion avec la Cité future, il y a tout de même pour s chrétiens quelque chose qui demeure éternellement, et c'est charité. Augmentons notre charité personnelle, resserrons s liens de charité, communiquons la charité, tout ce capital croissance de la charité des fils de Dieu dans le monde meure éternellement. Et c'est par la charité que tout — utes réalités cosmiques et humaines, et même les infirmités l'homme— se « récapitule » dans le Christ.

Trois saints.

A propos du cinquième centenaire de la mort de sainte lette, la revue Les amis de saint François lui consacre une rtie de son numéro de Fév.-Mars. On relira avec joie la de cette sainte française. Après avoir tenté d'entrer en ligion d'abord chez les clarisses puis chez les bénédictines, uvents de règle relâchée, Colette de Corbie se fait enfer-r comme recluse puis, à l'appel de la Providence, devient grande réformatrice des clarisses. On lira aussi une ienne relation de la mort de sainte Colette, les der-rs avertissements si énergiques et si humbles qu'elle donna

à ses filles, et la façon dont elle les recommanda à la saint Vierge : « Marie est la mère de Dieu et la nôtre; elle es la gardienne de la Réforme. »

En l'honneur de la canonisation de Nicolas de Flue, 15 Mai, et des cérémonies religieuses qui seront célébré solennellement en son honneur le 1er Juin à Fribourg, l évêques suisses réunis en leur conférence annuelle à Einsiedel ont publié une lettre pastorale rappelant la vie du « sai du Ranft » et recommandant la Suisse à sa protection. (Vo Documentation Catholique, 27 Avril 1947.)

Enfin, pour le 14e centenaire de la mort de saint Benoît, Sainteté Pie XII a publié une lettre encyclique *Fulge radiatur*, où il rappelle solennellement la vie du saint patri che et en tire les leçons pour notre époque : les princip sacrés de la religion sont les fondements les plus solides les plus stables de la société humaine; Dieu ne doit p être seulement honoré, mais aimé comme un Père; enfin, enseignement si proprement bénédictin et si précieux po notre temps : le travail de l'homme n'est pas chose exem de dignité, odieuse et accablante, mais bien plutôt ch aimable, honorable et joyeuse.

On ne manquera pas de remarquer que ces trois sai qu'une occasion exceptionnelle met particulièrement en h neur aujourd'hui sont de ceux qui ont choisi de quitter monde et de gagner la réclusion, l'ermitage ou le monastère

La vie dans le monde, le « contact » quotidien avec monde, si en faveur aujourd'hui parmi les jeunes apôt si nécessaires aussi, ne sont donc pas la seule fonction l'Eglise et la seule vocation des chrétiens. Il y a toujours dans l'Eglise comme deux mouvements réciproques de stole et de systole dont l'un consiste à quitter le monde parce que nous n'en sommes pas — et l'autre consiste à retrouver, pour y répandre la bonne odeur du Christ.

Et ce qui est vrai pour la vie personnelle l'est aussi la vie collective dans l'Eglise. Une communauté évaporée diffuse dans le monde perd toute emprise sur le monde, l que même elle ne se laisse pas gagner par les mœurs monde. Elle n'a pas le mordant et la force de la com nauté qui d'abord maintient fermement vivante sa cohésio son esprit. Le recueillement — au sens fort du mot — d

mmunauté lui assure une nouvelle dimension que nous appel
ions volontiers sa profondeur spirituelle et sans laquelle il
'y a pas de rayonnement; il n'y a que de la dispersion. La
hésion des premiers chrétiens était telle qu'on les appelait
tertium genus. Ils n'étaient ni grecs, ni barbares, ils
aient une troisième race, une race *à part*.

Mais l'intimité, si nécessaire, du recueillement, doit cepen-
ant garder notre esprit et notre communauté « ouverts ».
ous aurons d'autres occasions pour y revenir.

A.-M. H.

Les Livres

Monographies bibliques.

J. STEINMANN. *Job.* Ed. du Cerf, 1946, 130 pp.

A la collection déjà riche des *Témoins de Dieu,* le *Job* d M. Jean Steinmann vient ajouter une plaquette précieus L'auteur se défend, dès l'abord, d'apporter « aucune contr bution originale à l'exégèse du livre de Job ». Aussi bie n'est-ce point là ce qu'on attend de cette collection.

Mais M. Steinmann a choisi ses sources : *le livre de Jo* de P. Dhorme, dans la collection des *Etudes Bibliques; Dar bu Job,* de Hölscher, de Tubingue; la traduction de M. Mont dans la *Bible du Centenaire.* En un style clair, allant, ha en couleurs, l'auteur offre une synthèse très au point d dernières données de la critique, de la philologie, de l'ex gèse sur « le plaid de Job contre la Tradition ». Cette traditi israëlite sûr le problème de la souffrance est présentée da un des chapitres préliminaires qui, avec les indications s l'image du monde au temps de l'auteur de Job, prépare l lecteurs à l'intelligence du « drame ». Dans l'étude du dra lui-même, M. Steinmann adopte presque universellement l positions de P. Dhorme, notamment pour ce qui est du se du discours de Iahvé et, par lui, du livre tout entier : secret des mystères de la Sagesse divine.

Fort nombreux sont les chrétiens cultivés qui ne peuv se lancer dans le *Job* de M. Dhorme et qui apprendront bea coup dans celui de M. Steinmann.

Deux chapitres très courts présentent, en finale, Job témo de Dieu et témoin de la souffrance humaine.

Le parallèle entre le héros grec de *la Sainteté* du P. Fes gière et Job est intéressante, mais le chapitre VIII où le gr cheik nous est montré comme dressant « un réquisitoire c tre l'atrocité de la souffrance humaine » est peut-être le m leur de tous. Après Gabriel Marcel : *Du Refus à l'Invocati* l'auteur invite au « silence respectueux et désolé » devant souffrance d'autrui. Que d' « apologistes indiscrets » de souffrance mériteraient les reproches amers de Job :

« J'en ai assez entendu de tels propos; vous êtes tous tristes consolateurs ».

Qui aura lu le *Job* de M. Steinmann pourra recevoir le m

sage du livre sacré et apprendre du Seigneur — leçon précieuse entre toutes de nos jours — à savoir souffrir et à savoir consoler utilement ceux qui souffrent.

M. M.

Chanoine A. TRICOT, *L'Eglise naissante* (collection Verbum Dei, t. VI), XII - 484 p.; Desclée, 1946.

Il s'agissait de rendre accessible et fructueuse la lecture du N. T. (sauf des Evangiles, t. V de la même collection et du même auteur). La présentation même matérielle est parfaite. Deux parties dans cet ouvrage : une introduction et les textes. A lire la préface on a l'impression que la seconde partie n'est guère qu'un ensemble de pièces d'archives justificatives. Ce qui n'est pas pour nous déplaire. Mais en fait, le but de l'auteur est autre : donner l'intelligence des Actes, des Epitres et de l'Apocalypse. Grâce à l'introduction et à la perspective dans laquelle nous situe l'auteur, on relit nos texets sacrés dans une lumière toute nouvelle. Le texte est dégagé de tout commentaire encombrant, des numéros renvoient à l'introduction pour une information plus complète. Chaque livre est précédé d'une notice sur l'auteur, les circonstances historiques, le contenu et le plan. La traduction de M. Crampon, revue et annotée par M. T., est d'une lecture aisée et à la portée de « militants neufs ». L'ordre pour les épîtres de saint Paul est d'ordre chronologique.

L'A. a voulu faire une histoire des origines chrétiennes d'après les documents contemporains de l'Eglise naissante. « L'introduction est documentée et très dense, elle nous donne les renseignements indispensables à qui veut connaître au moins sommairement l'histoire de l'Eglise naissante et désire se rendre contact personnellement avec les documents qui permettent de marquer les lignes maitresses ou les points majeurs de cette histoire ». Elle est écrite à l'intention de ceux « du dedans » pour leur instruction religieuse et aussi de ceux du dehors »; un exposé historique et documenté est de nature à les aider dans leur effort vers la lumière et vers la vérité. »

L'histoire, l'Ecriture et la théologie se donnent un mutuel concours, nous nous reconnaissons dans ce monde gréco-romain en effervescence travaillé par le ferment évangélique. Le dernier chapitre de l'introduction « La vie de l'Eglise » est particulièrement remarquable. C'est une synthèse doctrinale très riche des thèmes majeurs développés dans la vie et dans l'enseignement des communautés chrétiennes primitives. L'apôtre moderne y trouvera une garantie et une assurance nouvelles pour son propre ministère. Il fera d'instinct un rapprochement et une transposition à notre époque des difficultés, voire des oppositions à vaincre, pour instaurer un christianisme authentique dans les individus et dans la société. Cet ouvrage sera particulièrement utile aux prêtres pour alimenter leur prédication et leur vie intérieure et aux militants chrétiens pour leur formation doctrinale et apostolique.

H.-D. BERGER.

Théologie et Spiritualité.

SAINT BENOIT, *La Règle des moines*, trad., intr. et notes, par Dom Ph. Schmitz, Soc. de diff. d'éd. cath., Paris, 1946, 116 pp.

Une belle édition, que l'on voudrait pour le grand public de cette Règle qui a fait tant de glorieux saints et qui, au travers de destinations variées (on a même parlé de « son application au foyer ») défit l'usure des siècles.

La version, élégante, a été faite sur le texte pur, établi d'après la critique des travaux les plus récents. Dans l'introduction, l'auteur donne une biographie de saint Benoît, une histoire de sa règle, de ses sources, de son influence.

La Règle elle-même, suivie d'un index détaillé et d'une table des matières, est agréablement présentée, avec des lettrines rouges en tête de chaque chapitre. Ce livre nous donnera le goût de relire et de garder près de nous la Règle dont Bossuet disait qu'elle était « un précis de christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des saints pères, de tous les conseils de perfection. »

A.-M. H.

Mgr Jean GAY, *La Doctrine Missionnaire du Vénérable Père Libermann*. Imprimerie Catholique, Basse-Terre (Guadeloupe) et Maison-Mère des Pères du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris-V[e] (1943).

L'Evêque de la Guadeloupe donne dans ce petit livre un bon résumé de la doctrine spirituelle du Vén. Libermann et de sa doctrine missionnaire, en groupant judicieusement de nombreux textes de sa correspondance et de ses écrits spirituels. On sait qu'ils sont publiés intégralement en « édition privée » sous le titre de *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann* (13 volumes jusqu'en 1941). Le livre de Mgr Gay excite notre désir de voir un jour, accessible à tous, ce riche fonds de sainteté et d'expérience.

P. DE MÉNASCE, O. P.

SAINT-BERNARD, *La considération* traduit du latin par PIERRE DELOZ, un vol. in-8[o] de 317 pp., Didier et Richard, Grenoble.

Pendant les dernières années de sa vie, saint Bernard écrivit à la demande du pape Eugène III, dont il avait été le supérieur lorsque celui-ci était moine à Clairvaux, le livre *De la considération*. Cet ouvrage définit l'attitude du chrétien à l'égard de tous les êtres qu'il peut considérer : lui-même, les êtres matériels, qui lui sont inférieurs, les Anges, qui lui sont supérieurs, enfin Dieu. La connaissance de soi est le point de départ de l'ascension vers Dieu, la contemplation de Dieu en cette vie et en l'autre est le point d'arrivée. Les créatures sont pour l'homme des moyens de s'élever jusqu'à Dieu. Saint Bernard donne des conseils sur la manière de les utiliser tout en restant détaché. Par l'ampleur du sujet qu'

faite comme par la date où il fut composé, le traité *De la Considération* est comme la synthèse de toute la doctrine spirituelle de saint Bernard. S'il a été écrit à l'adresse d'un pape, il peut être lu avec fruit par tous, puisque tout homme est appelé à aller à Dieu avec l'aide des créatures. Avec les aperçus théologiques alternent les conseils pratiques : cet équilibre donne au livre un caractère extrêmement vivant. Il était donc urgent que ce chef-d'œuvre d'un grand Saint fût rendu accessible au public autrement que par le texte latin qui en figure dans les grandes collections patristiques. La traduction qu'en présente P. Dalloz répond à ce besoin et réalise toutes les conditions que l'on peut souhaiter. Précédée d'une introduction courte, mais suggestive, elle réunit ces deux qualités qu'on trouve rarement assemblées : la précision et l'agrément; elle est fidèle à la pensée de saint Bernard; en même temps, elle est simple et sobre et se prête admirablement à la lecture publique. Une annotation succincte facilite l'intelligence des quelques allusions que fait saint Bernard à des événements de l'histoire contemporaine. On ne peut que souhaiter à ce volume toute la diffusion que lui méritent la qualité de la langue et la valeur de la lecture spirituelle qu'il met à la portée de tous.

J. L.

Dom Anschaire Vonier, *L'Esprit et l'Epouse*. Traduction de L. Lainé et D. B. Limal; avant-propos et notes de Dom B. Capelle. Coll. *Unam Sanctam* 16, édit. du Cerf, 1947; 219 pp.; 150 fr.

De nombreux chrétiens de notre temps s'inquiètent du visage humain de l'Eglise, trop humain à leur gré; ils éprouvent quelque difficulté à admettre que l'Eglise du Christ dont parle saint Paul « resplendissante, sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée », Eph. v, 27, soit cette même Eglise de la terre, visible et hiérarchique, qui inquiète leur foi mal informée. Qu'ils lisent le présent livre de Dom Vonier; le dessein en fut précisément « de montrer comment une Eglise visible peut revendiquer sans orgueil et sans illusion les titres sublimes que le Christ et ses Apôtres ont donné à l'Eglise comme telle » (p. 174). Ce livre ne peut se résumer; on peut en dire le propos, à chaque page, affirmé comme un thème; pour le reste, il faut accueillir en soi la trame riche et si personnelle orchestration des vingt-trois chapitres en lesquels comme une passacaille, se développe le thème appliqué aux multiples aspects et fonctions de l'Eglise. Mais quel est ce thème ? — « De nombreux amis m'ont demandé avec insistance, écrit Dom Vonier dans sa préface, d'écrire un livre sur le Saint-Esprit. Dès que je pensai au sujet, je me rendis compte qu'il est vain de traiter du Saint-Esprit sans en même temps parler de l'Eglise. Autant vaudrait tenter d'exposer la théologie de la seconde personne de la Trinité sans mentionner son Incarnation. De là le double nom sous lequel paraît ce volume. C'est un passage du dernier chapitre de l'Apocalypse qui l'a suggéré : « Et l'Esprit et l'Epouse disent : Venez. » L'Esprit est le Saint-Esprit. l'Epouse est l'Eglise... Le

dessein précis de l'auteur fut de présenter l'Eglise comm l'œuvre visible du Saint-Esprit et le signe de sa présence. On reconnaît ici l'aspect favori de la présentation que Dom V fit durant toute sa vie du christianisme; insistance sur déification du chrétien par les vertus théologales et l'habit tion de l'Esprit et sur la participation du chrétien à la victoi du Christ. Ces réalités invisibles trouvent, pour s'exprimer so sa plume, une fraîcheur et un réalisme de foi qui font pens à la première lettre de S. Jean ou à tel sermon de Newm sur la foi : il écrit avec le feu de la Pentecôte dans son cœu

Lorsque saint Thomas d'Aquin commente les paroles *Credo :* « Je crois en la Sainte Eglise », il le fait en ces termes « Je crois au Saint-Esprit qui vivifie, qui sanctifie et uni l'Eglise. » Notre foi en l'Eglise a d'abord pour objet Cel qui en constitue l'âme, le Saint-Esprit. Quoi qu'il en soit d impuretés qui entachent l'Eglise de la terre de par la présen des pécheurs en son sein et de l'insuffisance de ses ministr elle demeure essentiellement sainte et divine parce que l'E prit-Saint ne l'abandonne pas : « Le sens chrétien, quand réfléchit à l'Eglise, doit donc nécessairement adopter une at tude de principe. Là est sa foi. » (p. 22). Le livre de Dom rappellera à certains catholiques trop « cléricaux » que l'Egl est autre chose qu'une société visible et juridique; à d'autr qui rêvent d'une Eglise toute spirituelle, il rappellera que c cette Eglise visible elle-même et non pas une autre qu'anin jusqu'au second avènement du Christ, l'Esprit-Saint.

Nous terminerons par une réserve : elle rejoint celle fait Dom Capelle lui-même, après le P. Congar, dans une n de son avant-propos. A force de centrer l'attention du fid sur l'objet essentiel de sa foi en l'Eglise, émerveillé qu'il par l'aspect déjà glorieux à raison de sa participation à gloire du Dieu bienheureux et du Christ ressuscité, du vis de l'Eglise, Dom Vonier semble par trop inattentif aux omb de ce même visage en son état terrestre. « C'est bien la mê cité qui, comme dit saint Augustin, a ses fondements dans cieux et qui pérégrine sur la terre », l'Eglise de l'Esprit-Sa mais non pas dans la même condition. Dom Vonier a tenda à unifier la perspective des deux avènements du Christ.

Quelques fautes typographiques dans les renvois aux n ont échappé aux correcteurs.

fr. A. Liégé

P. Nautin, *Je crois à l'Esprit-Saint, dans la sainte Eglise p la Résurrection de la chair.* Etude sur l'histoire et la théol du symbole. Coll. *Unam sanctam* 17. Ed. du Cerf, 1 49 pp.; 90 fr.

M. l'abbé Nautin, prêtre du diocèse de Lyon, nous propose une vue d'une grande fraîcheur sur le mystère de l'Eg tel qu'il apparaissait aux chrétiens des second et troisi siècles.

A travers les diverses relations de la *Tradition apostoli* l'abbé N. pense retrouver le texte pur de la troisième in

rogation baptismale, et redonne ainsi tout son sens au *symbole des apôtres*. Celui-ci, constitué logiquement à partir de la parole de Notre-Seigneur : *Baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, n'est en fin de compte qu'un énoncé intellectuellement plus détaillé de cette foi sacramentelle que les apôtres ont transmise à l'Eglise et que chaque chrétien professait publiquement à son baptême.

La troisième partie du symbole, qui nous intéresse ici, était donc la réponse à la troisième interrogation baptismale; elle se faisait au moment de la troisième immersion; et elle était : Je crois à l'Esprit-Saint dans la sainte Eglise pour la Résurrection de la chair. Car l'Eglise, c'est le lieu où est donné l'Esprit et où il agit en nous jusqu'à cette consommation de son œuvre qui sera, pour nous, la résurrection de nos corps et la vie éternelle. Les mentions de la communion des saints, autre épithète de l'Eglise, de la rémission des péchés et de la vie éternelle, ont été ajoutées postérieurement. Notre *Je crois en Dieu* sort tout rajeuni de cette brillante étude historique. Et notre connaissance de foi du Saint-Esprit est enrichie par ces appropriations que nous avions tendance à oublier. On souhaiterait beaucoup de travaux menés avec ce brio et cette efficacité.

L.-J. MOREAU, O.P. *Le sens de la Croix*. Spes, 1946, 132 pages, 55 francs.

Les mystères chrétiens ne s'épuisent pas, celui de la souffrance rédemptrice moins que tout autre et si nul théologien ne peut se flatter de projeter sur ces profondeurs une lumière définitive, personne non plus ne songera à blâmer qui s'efforce d'en présenter en termes nouveaux l'éternelle vérité. La parole de Dieu doit être dite et répétée sans cesse, pour être sans cesse adaptée aux générations qui passent, et il y a une prédication écrite comme il y a une prédication parlée. On comprend donc que, même après l'admirable petit livre du Père Régamey sur *la Croix du Christ et celle du chrétien*, une synthèse doctrinale comme celle du Père Moreau mérite d'être bien accueillie. Sans prétendre apporter vraiment des vues nouvelles sur *le sens de la Croix*, elle sera pour beaucoup d'âmes l'occasion d'une rencontre personnelle, plus éclairée et plus réfléchie, avec le Christ crucifié et avec cet incomparable bienfait divin qu'est la souffrance.

On peut regretter qu'une typographie fautive vienne trop souvent distraire le lecteur de son attention à l'objet; elle ne nuit pourtant pas à l'agrément que procure un style alerte et vivant, au service d'une pensée à la fois très sûre et nuancée.

J. G.

UN TERTIAIRE DOMINICAIN. *Spiritualité du rosaire*. Coll. *L'eau vive*, n. 13, 126 pp. Ed. du Cerf, 1946; 50 fr.

Certainement un des plus beaux livres qui existent sur le rosaire.

Trois parties : 1. Apologie pour le rosaire. Où sont présentées la simplicité, la saveur mystique extraordinaire et

l'efficacité intérieure de cette « liturgie mineure » que constitue le rosaire; 2. Histoire d'une dévotion. Ce n'est pas simplement une « belle histoire » que l'auteur nous conte; en nous menant tout au long du chemin qui a abouti au rosaire il nous fait déjà comprendre par l'intérieur le sens et la portée profonde du rosaire. Enfin 3. Pratique du rosaire. Rien de plus simple peut-être. Mais est-il quelque chose de plus difficile que la simplicité pour certains dévôts ? Comment être assez simple pour ne rien séparer, pour rattacher la méditation à la prière proférée, pour se représenter intérieurement chacun des mystères, selon la recommandation du Bienheureux Grignon de Montfort, avec Jésus et Marie y agissant ? Ce chapitre le dira.

Le grand mérite de ce petit livre est qu'il est vrai, sans artifice et sans romantisme, et qu'il est pratique. Avec cela, l'auteur a su communiquer à son récit une saveur poétique et mystique sans laquelle le rosaire eût été littéralement défloré. Louons-le de cette réussite.

Antoine Salles, *Initiation à la vie chrétienne*. Bonne Presse XIV - 282 p.; 120 fr.

Ce livre reproduit une série de causeries religieuses prononcées dans des salles profanes, devant un public mélangé ; il s'adresse donc surtout au grand public et plus spécialement aux ignorants des choses religieuses. Parlant le langage de tout le monde, simple et familier de ton, il présente effectivement une excellente introduction à la doctrine chrétienne, envisagée avant tout comme vie. Ce n'est pas une apologie, mais une *initiation* à une religion qui est à la fois connaissance et expérience, relation réelle et vécue entre l'homme et Dieu.

Cette initiation se fonde généralement sur les travaux les meilleurs et les plus récents des spécialistes (le Père Mersch semble avoir les préférences de l'auteur). On peut relever cependant des lacunes : à propos de la doctrine paulinienne de l'Eglise Corps du Christ, par exemple, on ne trouve pas utilisé ni même mentionné si ce n'est dans une référence générale à « tous les volumes parus ou à paraître de cette collection *Unam Sanctam* », l'ouvrage désormais indispensable de M. Cerfaux, *la théologie de l'Eglise suivant saint Paul*. Quelques références scripturaires sont inexactes. Le ton de la causerie amène ici ou là des arguments peut-être discutables : à l'incroyant, au matérialiste qui attribue au seul hasard l'origine de notre propre existence et de ses conditions concrètes, est-il prudent, est-il même juste de répondre par un simple : Soyez donc sérieux ? (p. 146). Mais on regrette presque d'avoir attiré l'attention sur des ombres si légères dans un ouvrage de qualité.

J. Gaillard.

F. Charbonnier, docteur ès-lettres. *Distractions dans les prières. Comment y remédier ?* Annonay 1946, 15 pp.

Dans une toute petite plaquette, l'abbé Charbonnier expose surtout à l'aide des plus récentes révélations privées, comment

on peut, non pas chasser les distractions, mais en quelque sorte les utiliser et en faire une vraie prière. L'essentiel est d'acquérir, en toutes choses, l'esprit de prière.

A.-M. H.

J. GRIMAL, s.m., *La vraie vie d'union avec le Père.* Nouvelle édition retouchée; E. Vitte, Lyon; 1946; 224 pp.; 11 × 17; 60 frs.

A la lumière des textes du Nouveau Testament, l'A. montre que le terme de la vie mystique est notre union avec Dieu le Père; en vertu de notre incorporation au Verbe incarné, de notre communion à la vie filiale du Christ et à l'amour du Père pour lui.

Henri GUITER, *Grammaire de la langue du « Livre d'Ave Maria » Ramon Lull.* Imprimerie Aristide Quilliet, Montpellier, 1943, 144 pp.; 100 fr.

Le compte rendu de cet ouvrage n'aurait pas de place dans cette revue s'il s'agissait d'un travail purement philologique. Mais la morphologie n'y occupe qu'une cinquantaine de pages tandis que le reste de l'ouvrage nous donne le texte catalan et la traduction française du Livre d'Ave Maria. Il y a là de quoi réjouir les amis de Raymond Lulle, car, à notre connaissance, seul jusqu'ici parmi les ouvrages du grand écrivain catalan, le Livre de l'Ami et l'Aimé avait été traduit en français.

Le Livre d'Ave Maria, nous dit M. Guiter dans son introduction, est « une œuvre charmante, empreinte de la fraîcheur et de la grâce d'une toile préraphaélite ». Après avoir parcouru ces pages dans lesquelles Raymond Lulle explique la prière mariale au moyen de récits pleins d'agrément, d'ingénuité et de saveur, le lecteur, nous n'en doutons pas, partagera pleinement l'opinion de M. Guiter.

René ANDRÉ.

JOANNIS A SANCTO THOMA, *Cursus théologicus,* T. IV, fasc. II, 327 × 253, 442 pp. Desclée et socii, 1946.

La belle édition des œuvres de Jean de s. Thomas par les moines de Solesmes est déjà bien connue des théologiens auxquels elle est destinée. Nous ne ferons que signaler la publication du tome 4, fascicule 2, qui comprend les deux traités de la Trinité et de la Création : Questions 27 à 49 de la Prima pars, *disputationes* 32 à 48. Il manque encore du tome 4 la préface au traité de la Trinité (fascicule 1) et les deux traités des anges et de l'œuvre des six jours (fascicule 3). Ce dernier fascicule terminera aussi le traité de la création.

A.-M. H.

Biographies.

E. ALLISON PEERS, *Fool of love. The life of Ramon Lull.* S. C. M. Press limited. Londres, 1946, 128 pp.; 6 schillings.

Comme le docteur Probst en Allemagne, M. Allison Peers est en Angleterre l'homme qui connaît le mieux Raymond

Lulle. Auteur de remarquables études sur les mystiques espagnols, traducteur des œuvres complètes de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse, il s'est aussi donné pour mission de faire connaître au public anglais la prestigieuse figure de Raymond Lulle « le fol d'amour » : il a traduit quelques-uns de ses nombreux ouvrages : Le Livre de l'Ami et l'Aimé, Blanquerna, L'Arbre d'amour, Le livre des animaux, et il a publié en 1929 une copieuse et savante biographie du grand écrivain catalan.

Le présent ouvrage est un abrégé de cette érudite biographie, mais un abrégé aussi solide et substantiel qu'agréablement écrit. Au cours de six chapitres, nous suivons Raymond Lulle depuis sa naissance, sa jeunesse orageuse, sa conversion due à cinq apparitions du Christ crucifié jusqu'à sa retraite à Randa et à Miramar, ses randonnées en Europe, ses trois missions en Afrique et enfin son martyre à Tunis.

Chemin faisant, M. Allison Peers mêle à son récit mais sans l'alourdir d'excellentes analyses et de lumineux extraits des principaux ouvrages du célèbre majorquin. Il nous présente tour à tour — et nous en passons — l'Ars magna, le plus fondamental des traités de Raymond Lulle, le Livre de Contemplation, œuvre du plus grand intérêt, le Blanquerna, chef-d'œuvre de la littérature européenne au XIIIe siècle, Le Livre de l'Ami et de l'Aimé, résumé savoureux de la pensée lullienne, le Desconort (désolation), « grand élixir » de Raymond Lulle et œuvre maîtresse de la littérature catalane.

Le dernier chapitre de l'ouvrage : Raymond Lulle aujourd'hui, n'est pas le moins intéressant pour ceux qui aiment à déceler dans le présent le prolongement du passé. Le « double halo de sainteté et de science » qui enveloppa Raymond Lulle immédiatement après sa mort, l'extraordinaire fécondité de l'écrivain catalan et latin, le « coup de grâce » donné à la légende d'un Raymond Lulle alchimiste, le portrait qui nous est tracé de ce patriarche de la littérature catalane, de cette grande personnalité de missionnaire hantée par la conversion des musulmans, de cet incomparable mystique d'action : tel est le saisissant raccourci par lequel se termine le beau livre de M. Allison Peers. Ajoutons qu'un précieux index alphabétique des matières facilite grandement son utilisation.

Cette rapide vue schématique de l'ouvrage que nous présentons ne saurait donner qu'une faible idée de son intérêt. Ce qui en fait la vivante unité, c'est l'extraordinaire figure de ce « fol d'amour » qui, tout imprégné qu'il fût de l'esprit médiéval, n'en est pas moins très proche de nous et des préoccupations de la chrétienté d'aujourd'hui par ses anticipations géniales. Nous le voyons, tout dévoré par l'amour de Dieu et du prochain, pérégriner de Majorque à Montpellier, à Paris et à Rome pour y répandre ses vues philosophiques et apostoliques, écrire de nombreux ouvrages pour convaincre les incrédules et les philosophes de l'époque (les averroïstes), disputer longuement avec eux, fonder à Miramar un collège où ses disciples se prépareraient par l'étude de l'arabe et de l

théologie à la conversion des musulmans (conversion plus difficile à obtenir que celle des païens, remarquait-il) et enfin, se proclamant « le procurateur de Dieu » auprès des infidèles, devenir lui-même un intrépide missionnaire et donner sa vie pour le monde arabe à son troisième voyage en Afrique.

On voudra bien nous permettre en terminant de formuler une remarque qui est aussi un regret : nous n'avons en France aucun ouvrage qui corresponde aux biographies de Raymond Lulle dues à la plume élégante et érudite de M. Allison Peers. La vie du Bienheureux Raymond Lulle qu'écrivit à la fin du XIXe siècle dernier le regretté Marius André pour la collection « Les Saints » est malheureusement épuisée, et ce n'est pas le roman du docteur Lucien-Graux : Le Docteur Illuminé, (Payard, 1927 (ouvrage agréable et dont la réelle documentation aurait pu être mise au service d'une meilleure cause puisque nous y découvrons avec étonnement un Raymond Lulle médium et alchimiste) qui pourra la remplacer.

René André.

M. Chalendard, *Etudiante et Carmélite, Yvonne Hallé* (1907-1938). Préface de Mgr Calvet. In-16 de 256 p. Paris, Editions Alsatia, 1947.

Nature richement douée, passionnée pour l'étude et la culture, l'art et les voyages, la nature et l'amitié, éprise de toute beauté, Yvonne Hallé, était vers les années 1925-1930 vice-présidente de l'Association des Etudiantes de l'Institut Catholique de Paris. Camarade charmante et enjouée, un brin chahuteuse, épistolière pleine de verve et de malice, donnée à fond à ses études littéraires et à l'action dans son milieu, qui à la voir aurait pu se douter qu'elle ne cessait d'entendre, et depuis sa première communion, un appel de plus en plus pressant à un don absolu au Seigneur dans la vie contemplative ? Pour une fête de la Catho, elle dansait des ballets Louis XV, et elle a une soif aiguë de la virginité; et déjà se consacre par un vœu perpétuel, qui « la garde de la fascination d'un monde qui lui fait fête » (p. 96). Chaque jour elle fait oraison et récite l'office; elle connaît déjà des grâces très hautes qui l'éblouissent : « ...Bonne journée aujourd'hui. J'ai vraiment vécu de la présence de Jésus. Mais comment pouvait-il en être autrement ? Mon Bien-Aimé prend tellement possession de mon être... Mon cœur défaille, ma voix est impuissante. *Et qu'est-ce donc que la vision béatifique* ? » (p. 86). Un jour enfin, elle s'arrache à tout, même à des parents très aimés dont elle est la fille unique; elle renonce à tout, même aux splendeurs de la liturgie (elle est oblate de saint Benoît), pour s'enfermer au Carmel de Bethléem.

Arrivée au port, elle connaît bientôt l'inexorable dépouillement du Carmel, et la voie royale de la Croix. « Etre Carmélite, c'est gravir le Calvaire, chaque jour, en apprenant, chaque jour, à être plus près de l'Epoux dans sa passion, s'identifier à lui, là, dans sa crucifixion. » Une page admirable montre que cette souffrance, qui vient directement de Dieu et trouve

en son infinie sainteté ses racines profondes, atteint les dernières profondeurs de l'âme (pp. 214-215). Mais « la souffrance de l'épouse est plus belle que la joie des fiançailles » (p. 225).

Une maladie qui évolue en secret, une grave intervention chirurgicale, et c'est la mort, à trente ans, après sept ans de vie religieuse. « O Trinité, en votre plénitude, mon repos... »

Présentée avec une vive sympathie et une émotion discrète par Mlle M. Chalendard, qui était bien placée pour connaître le milieu où se forma et vécut son héroïne, cette biographie d'une âme si simple, si saine, si vraie (aucune complication, aucune subtilité, aucun « dolorisme »), aurait pu être citée en témoignage dans l'enquête ouverte naguère par la *Vie Spirituelle* sur la sainteté d'aujourd'hui. Aux âmes d'aujourd'hui, si sincèrement généreuses, si avides du don d'elles-mêmes, elle aurait opportunément rappelé qu'une seule chose est nécessaire, l'amour, que la plus haute œuvre de l'amour est la contemplation et la configuration au Christ crucifié.

P. C.

M.-Th. Delmas, *La Bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran La Louvière, fondatrice de la Société de Marie-Auxiliatrice*. 1834-1889. Spes, Paris, 1946, 416 pp., 160 frs.

« Mes pensées ne sont pas vos pensées... », ce texte de l'Ecriture revient à la mémoire quand on voit par quels sentiers imprévus et douloureux Dieu conduit ses saints. Il faut s'en souvenir pour ne pas s'en étonner ni s'en scandaliser. Jeune fondatrice d'une florissante congrégation, la Mère de Soubiran est chassée de sa famille religieuse par une indigne; ce n'est qu'après sa mort que la lumière se fera, mais ces années d'épreuve en augmentant son humilité et sa confiance d'enfant de Dieu la purifieront toujours davantage et seront pour elle le chemin de la sainteté. Quelques extraits de ses notes terminent la biographie de la Mère de Soubiran; ils auraient gagné à être présentés tels quels sans être encadrés par des considérations de l'A.

Suzanne-Marie Durand, *Transparence. Dieu à travers Mère Marie-Marguerite Massard*. 1899-1942. Ed. Spes, Paris, 1946. 152 pp. 75 frs.

Simple vie, sobrement et agréablement racontée, d'une Sœur de Saint-Joseph de l'Apparition, missionnaire à Malte, puis maîtresse des novices de sa Congrégation.

Bruno-H. Vandenberghe, O. P., *Saint Ambroise*, évêque de *Milan; Le saint Curé d'Ars*. 2 brochures; 30 et 64 pp.; 1943 et 1941; *Coll. Dom Bosco*, Ledeberg, Gand.

Quelques courtes pages et l'essentiel est dit sous une forme vivante et très intéressante.

L. Baron, « *Aux fiancés* ». *L'un d'eux, Maurice Retour*. Téqui; 1946 (réédition); 250 pp.; 150 frs.

Un jeune patron, tout préoccupé du bien-être de ses ouvriers, un fiancé, un époux, un père plein de délicatesse et d'esprit

chrétien, un officier qui se sacrifie pour ses soldats et meurt à l'attaque de Tahure en 1915, tel est Maurice Retour. Le livre est formé surtout de ses lettres et de ses notes; il est toujours difficile pour un auteur d'utiliser de tels documents et de rester très sobre dans leur présentation; le P. Baron n'y réussit pas toujours au début de son ouvrage, mais cela n'empêche pas ce livre d'être un de ceux qui font du bien.

L'abbé Georges Donze, 1904-1940. Souvenirs. Ed. sociales du Nord; 1946; 108 pp., 80 frs.

L'abbé Joseph Dumortier, 1904-1944. Souvenirs. Ed. sociales du Nord; 1946; 124 pp.; 80 frs.

Deux livres exactement semblables : des souvenirs de collègues et d'élèves retracent la vie de deux amis d'enfance, professeurs au grand Séminaire de Lille. L'un d'eux fut tué au début de la guerre en défendant Boulogne, l'autre trouva la mort en se portant au secours des blessés au moment de la libération de Lille. Figures de prêtres très différentes et très belles.

Une clarisse : *Ame de lumière... Mère Marie-Pia de Saint-François, des Pauvres Clarisses colettines de Hannut*, H. Dessain, Liége, 1946, 172 pp.

Entrée très jeune chez les Clarisses, Mère Marie-Pia eut à subir de lourdes épreuves qui n'altérèrent en rien sa joie et sa confiance; elle avait compris et appliqua héroïquement « *l'abneget semetipsum* », ne cherchant que la gloire du Seigneur. Sa tombe, en Belgique, voit accourir nombre de fidèles.

G. Mormand, *La vie et la mort de Daisy George-Martin, martyre de la Résistance*, Spes, 1946; 128 pp., 55 frs.

Daisy George-Martin se dévoua sans compter dans le Service social puis dans la Résistance. Arrêtée, torturée, elle trouva la mort dans le massacre de Saint-Genès-Laval. Vie toute simple et en même temps héroïque d'une Française, d'une chrétienne, qui savait qu'il n'y a pas de plus grand amour que de se donner à fond pour ceux qu'on aime.

M.-L. T.

Dartford Priory, *The History of the English Dominicanesses by the Dominican Nuns of Headington*. Blackfriars publications, Oxford. 1946, 67 pp., 2 shillings.

Les Dominicaines du Grand Ordre s'établirent en Angleterre vers 1356; chassées de leur cloître au XVIe siècle sous le règne d'Elisabeth, elles partirent pour la Belgique et y vécurent jusqu'à ce que la Révolution française, en les forçant à quitter leur refuge, leur permit de retrouver leur pays d'origine. Elles durent habiter successivement plusieurs maisons avant de se fixer dans l'île de Wight. Leur histoire nous est rapportée brièvement, ce qui n'empêche pas d'y insérer quelques traits pittoresques et édifiants. Un chapitre sur la contemplation dominicaine clôt ce petit livre ébauche d'une œuvre plus vaste que l'on nous promet dès maintenant.

M.-L. T.

Mgr Francis TROCHU, *Jeanne Jugan, fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres*. E. Vitte, Lyon, 1947, 378 pp.; 140 fr.

L'éloge des biographies écrites par Mgr Trochu n'est plus à faire; il nous présente aujourd'hui la vie de Sr Marie de la Croix, cette humble servante bretonne qui, en 1839, recueillait deux pauvres vieilles et posait, ainsi, la première pierre de l'Institut des Petites Sœurs des Pauvres. Se faisant mendiante pour nourrir ses protégés, elle fonde maison sur maison, puis se voit dépouillée de son titre de fondatrice, mise au dernier rang. Pendant 27 ans elle vit dans le silence, l'humilité, l'obéissance, la prière constante; mais ces années d'oubli achèvent en elle ce travail de perfection que Dieu lui demandait cette sainteté qui, bientôt peut-être, la fera placer sur nos autels. Ouvrage « constructif » et bienfaisant.

M.-L. T.,

Sr MARIE-EMMANUEL, o. s. u., *Marie de l'Incarnation d'après ses lettres*. Ed. de l'Université d'Ottawa, Canada, 1946; 338 pp.

L'ouvrage monumental de Dom Jamet n'est pas accessible à tous; quel intérêt ne prend-on pas pourtant à la vie de Marie de l'Incarnation, fondatrice du premier couvent des Ursulines à Québec, femme d'action et mystique, femme d'esprit et de cœur. Une de ses filles, après avoir, en enfant gâtée, fouillé les archives des couvents de Paris et de Québec, nous en trace un portrait vivant et direct comme une simple conversation; ce n'est pas une biographie mais une découverte, à travers les nombreuses lettres de la grande Ursuline, des dons naturels et des dons de grâce qu'elle posséda si abondamment.

Liturgie et paraliturgies.

ALBUMS LITURGIQUES. 1. *Le baptême*. 2. *La messe*. 31 × 24 cm; 24 pp. Illustr. hélio. Coll. *Fêtes et Saisons*. Ed. du Cerf; 20 fr.

Si nous en jugeons par les catéchèses et les sermons des Pères de l'Eglise, la part essentielle de l'enseignement chrétien aux premiers siècles consistait à initier aux rites ou à les commenter spirituellement. Car toute notre foi est contenue sacramentellement dans nos rites. Aujourd'hui, on peut dire que le sens et la portée de nos signes sacramentels et de nos sacramentaux sont à peu près totalement ignorés de la masse des fidèles. Il n'y a plus d'enseignement ou de prédication mystagogiques — doctrine sur les mystères liturgiques — sauf dans les revues ou les livres savants, les conférences, ou pour les « cercles » d'avant-garde liturgique tels que le Cercle Sainte-Jehanne et le Cercle Saint-Jean-Baptiste où se dépense le zèle admirable des PP. Doncœur et Daniélou. On comprendra donc l'importance du lancement des *Albums liturgiques*, albums populaires, dont l'intention est précisément de présenter aux hommes d'aujourd'hui « tout le monde sacramentel ».

Le premier album est consacré au baptême. Il explique et présente, autant par l'image que par le texte, comment le bap

tême, qui est une traversée, signifie le passage de l'Egypte à la Terre promise, de l'empire de Satan au Royaume de Dieu, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de la rue à l'Eglise. On entre vieil homme et on sort homme nouveau, promis à la Résurrection générale avec le Christ. On entre fils d'Eve, esclave de Satan. On sort fils de Dieu, frère du Christ. On entre défiguré par le péché, on sort refait, rajeuni, recréé, avec des vêtements blancs, symbole du Christ revêtu et de ce nouvel état que nous partageons avec les bienheureux au ciel. — A cela s'ajoutent des notes très pratiques sur le choix des prénoms, du parrain et de la marraine, le devoir de ceux-ci, l'ondoiement, le faire-part de baptême, les vêtements du baptême, le registre baptismal, les relevailles, la dévotion au baptême, etc.

L'album n° 2 sur la messe explique et montre successivement comment la messe est un repas, un sacrifice, un rassemblement, une fête, une conversation avec Dieu, une offrande, un départ, une annonce du ciel. Des notes pratiques sur l'*Amen*, le pain bénit, les honoraires de messe, la quête, les attitudes pendant la messe, et à la fin un lexique liturgique où est indiqué le sens des diverses parties de la messe.

Chaque paroisse devrait acheter par centaines ou par milliers d'exemplaires, et chaque famille chrétienne par dizaines ces beaux albums. Par la qualité exceptionnelle de leur illustration, ils peuvent faire de beaux cadeaux de baptême ou de première communion. Mais ce sont aussi des livres que l'on achète pour lire et pour garder.

A.-M. H.

Dom E. Flicoteaux, moine de Wisques, *L'angélus et la piété chrétienne*. Bonne Presse, 1946, 48 pp.; 24 fr.

Parmi les pratiques extra-liturgiques que l'Eglise recommande à ses fidèles, « il n'en est peut-être pas de plus simple ni de plus attachante », ni de plus propre à vivifier dans nos cœurs le culte de notre Mère que l'Angélus.

Le premier vestige en est cette sonnerie du soir pendant les dernières prières des moines après complies. Les fidèles prirent l'habitude de réciter des *Ave* pendant ce temps et pensèrent au mystère de l'Annonciation qui s'accomplit à cette heure. Puis vint l'Angélus du matin, au premier tintement du monastère, et on le rattacha au mystère de la Résurrection. Enfin la dévotion à la Crucifixion le vendredi à midi, se renouvelant tous les jours, aboutit à l'Angélus de midi. L'évolution s'acheva à la fin du XVI^e^ siècle.

L'histoire des deux parties de l'*Ave Maria*, l'origine des versets, de l'oraison, sont pareillement présentées. Mais le mérite de ce petit livre n'est pas seulement d'ordre historique. Il nous fait vraiment goûter et savourer le beau « mystère de l'Angélus ». Il est écrit à la gloire de Notre-Dame et notre piété envers elle en bénéficie.

A.-M. H.

Divers.

Abbé Pierre Baron. *Ce que sont les religieux.* 1 volume de 144 pages, 44 illustrations, 80 francs. Paris, de Gigord 1946.

La vie des grands Ordres religieux suscite de plus en plus l'intérêt, même chez les profanes. Mais pour satisfaire cette curiosité, ce sont le plus souvent des monographies qui sont offertes au public, rarement un panorama d'ensemble des différentes formes de la vie religieuse. Le livre de l'Abbé P. Baron vient combler cette lacune. Avec une note de grande sympathie, l'auteur donne, en 144 pages, un aperçu synthétique, nourri et précis, de l'histoire des instituts religieux, depuis les origines jusqu'à nos jours. Il caractérise chaque institut et en décrit l'esprit, le but, les statuts. Après cet exposé général, il donne une classification et un tableau d'ensemble des principales familles religieuses et de leurs ramifications. Il reprend enfin séparément quelques ordres-types : Cisterciens, Franciscains, Dominicains, Jésuites, Assomptionistes dont il précise l'histoire et la physionomie particulières.

Des croquis, des schémas, des tableaux, des cartes rendent plus parlant un texte par ailleurs toujours attrayant et achèvent de faire de ce petit livre un guide précieux pour le lecteur non spécialiste qui désire rapidement s'informer avec exactitude et connaître les grandes manifestations d'un fait chrétien que nul ne peut plus ignorer.

V. V.

J. Massin, *Baudelaire « Entre Dieu et Satan »*. Julliard, Séquana; « *Etudes et essais* », 1945; 342 pp.; 150 frs.

L'A. cherche à dégager la pensée religieuse de Baudelaire et à la situer par rapport au catholicisme. Plein d'amour pour le poète, il ne le canonise pas pour autant, et montre que, si Baudelaire a toujours été imprégné de christianisme, s'il a fait effort pour devenir un chrétien plus vertueux, il n'a pas toujours eu une vue pleinement orthodoxe de la doctrine catholique, et n'a pas su aller au fond du mystère de la souffrance vivifiée par la foi.

Reginald F. Trevett. *Towards a catholic people's College.* Sheed and Ward, London, 1946, 1 sh. 6 d.).

Dans la recherche de formules efficaces pour promouvoir une éducation doctrinale et sociale du peuple chrétien, les idées et les efforts, exposés dans les trois articles de cette brochure, méritent de retenir l'attention. On connaît, en France, le travail des « Semaines » (sociales, liturgiques, universitaires, etc...). Sans un esprit analogue, les « collèges pour adultes », organisés d'une manière stable, auraient pour dessein de répandre une culture générale dans les milieux catholiques anglais, au moyen de stages qui seraient au mieux, de cinq mois. Ces tentatives s'inspirent d'institutions semblables existant déjà au Danemark; elle soulèvent maints problèmes de principe et d'application, signalés ici avec un sens très objectif.

M.-L. T.

Mgr H. CHAPPOULIE : *Clartés sur l'horizon.* Paris, Bloud et Gay, 1946; 176 pp.

Ce livre est constitué par une série d'articles parus entre 1938 et 1946 dans diverses revues missionnaires. Ils mettent l'accent surtout sur l'épiscopat indigène et les décisions de Pie XI et de Pie XII donnant aux fidèles de Chine, de Madagascar et de l'Ouganda des chefs de leur race.

Bernard AMOUDRU, *Le sens religieux du Grand Siècle.* Ed. de la Revue des Jeunes, Paris; coll. Initiations, 1946; 216 pp.; 92 fr.

Sous les grands courants de pensée qui marquent la vie religieuse du XVII^e siècle : humanisme dévôt, jansénisme, influence de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, l'A. met en relief la place occupée par saint Augustin. Ce siècle avait « rêvé de couler sa pensée, sa morale dans les idées, les préceptes » laissés par le Docteur africain, mais sa tentative était vouée à l'échec. Synthèse agréablement et rapidement conduite, mais qui demande une certaine « initiation » préalable pour être pleinement goûtée.

Mgr L. BOUCHENDOMME, *Dettes de l'âme chrétienne. Réflexions proposées à nos jeunes chrétiennes.* Paris, Spès, 1946, 160 pp.; 70 fr.

Ces simples notes placent les jeunes en face des dons qu'elles ont reçus de Dieu, les font réfléchir sur la façon de les utiliser chrétiennement, les aident à « servir » avec grandeur.

Cinq ans dans la banlieue rouge, par un curé du Diocèse de Paris. Paris, Spès, 1946, 128 pp.; 60 fr.

Expériences d'un curé de paroisse ouvrière qui nous dit tout simplement ses répugnances, ses essais, ses constatations. Certaines pages pourraient sembler terre-à-terre ou opportunistes, toutes sont pleines d'un solide bon sens et il en est quelques-unes sur « la piété du curé de faubourg » qui nous révèlent quel fut le ressort constant des efforts apostoliques de l'A.

VIENNENT D'ARRIVER A LA REVUE :

R. P. BENOIT LAVAUD, *L'œuvre mystique de Henri Suso.* — Egloff, Paris. 1° - La vie; 2° - Livret de l'éternelle sagesse; 3° - Livret des lettres.

R. P. PLUS, *La fidélité à la grâce.* Bloud et Gay.

Paul ALLARD, *Méditations sur la charité.* Ed. Ouvrières.

Croquis d'un visage de Sœur Blanche, Birmandreis (Alger), 1947. Imprimé à Lyon.

Mgr de LLOBET, *Monseigneur Gerbet.* La Bonne Presse.

Cardinal SALIÈGE, *Le temps présent et l'action catholique.* Ed. Ouvrières.

DA FRIEDERIKE GORRES, *Von der Verehrung der Heiligen.* Verlag Herder, Freiburg im Breisgau.

Dr Heinrich Schneider, *Kirche Bibel, und Abstammungslehre* Verlag Herder, Freiburg im Breisgau.

Ch. Izart, *Le chemin de la croix.* Spes.

Gonzague Truc, *Incarnation et rédemption.* Desclée de Brouwer

A. Z. Serrand, *Saint Thomas d'Aquin.* Ed. Cerf.

Abbé Hanlet - Godefroid Kurth, *La pensée catholique.*

M. G. Mrelli, *Terre de détresse.* Bloud et Gay.

A. S. Perret, *A Dieu par la souffrance.* Ed. Vie Chrétienne, Lyon.

M. M. Philippon, *Les sacrements dans la vie chrétienne.* Desclée

M. Rigaux, *Frères jésuites.* Spes.

J. O. C. F., *En écoutant Jésus.* Ed. Ouvrières.

J. O. C. F., *La vie d'une Jociste, Maethe Grange.* Ed. Ouvrières

P. L. Fagret, *Jean Lesimple.* Ed. Ouvrières.

G. Grandmesnil, *Action catholique et S. T. O.* (tomes I et II) Ed. Ouvrières.

J. Bousquet, *Vie de saint Thomas d'Aquin.* Ed. du Lévrier, Montréal.

Clare Dawson, *Saint Thomas Aquinas.* The Pas House, Westminster.

R. Kothen, *Le socialisme.* Ed. Universitaires, Paris.

R. Kothen, *La pensée et l'action sociales des catholiques.* Ed Universitaires, Paris.

P. Coulet, *L'amour et le foyer.* Spes.

Erich Przywara, *Gebete in die zeit.* Otto Muller Verlag Salzburg

Benjamin Goriely, *Science des lettres soviétiques.* Ed. Au Portes de France, Paris.

Dillersberger, *Markus.* Otto Muller Verlag, Salzburg.

Mgr Chevrot, *L'Abbé Roger Derry.* Bonne Presse.

R. P. Ballardy, *Les fondements de la religion et ses origines* Spes.

G. Piot, *Les trois gestes de la confirmation.* Spes.

Dom Charles Massabki, *Le sacrement de l'amour.* Ed. de l'Orant

D. Alfredo Scipiono, *Marie Dalla Quale Nacque Gesu.* Edizioni Marianum, Rome.

Jean Servel, *Un beau dimanche en chrétienté.* Ed. du Chale Lyon.

Abbé Hablet, *Emile Verhacren.* La Pensée catholique, Liég

R. Riche, *Vous et tous ceux qui cheminent avec vous.* La Pensé catholique.

J. D. Robert, *L'existentialisme.* La Pensée catholique.

Abb. Albert Stainier, *La physionomie du divin maître sa l'Evangile.* La Pensée catholique.

Bertocchi, *Odissea Novecento.* Bergamo, 1946.

M. Savigny-Vesco, *L'amour et l'amitié.* Bonne Presse.

Guyard, *Commen lire Charles Morgan.* Ed. Aux Etudiants France.

P. Gabriel de sainte Madeleine, *Petit catéchisme de la v d'oraison.* Lethielleux.

Madeleine-Louise de S., *La congrégation de N.-D. de Sion.* L thielleux.

Auguste Petigat, *L'agonie et la résurrection de Jésus.* L thielleux.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXVI

JANVIER-JUIN 1947

R. André. — La vie religieuse et spirituelle en Amérique latine 780
Saint Augustin. — L'épreuve de la foi d'Abraham 278
H. Bars. — Les attitudes spirituelles dans l'office 234
Th. Camelot. — Le Baptême sacrement de la foi 820
A.-M. Carré. — De l'Annonciation à la Dormition 676
O. Casel. — Le sens chrétien du temps 18
H.-C. Desroches. — Pour l'amour de Dieu. Témoignage de saint Paul 903
J. Doyen. — Notes sur le problème des prêtres-ouvriers 312
D. R. — Un captif d'hier : Jean-Henri Lasserre 768
M. L. Dumeste. — Le message du prophète Isaïe 748
E. Flicoteaux. — Le temps de la Septuagésime 209
E. Flicoteaux. — Le mystère du Carême 352
E. Flicoteaux. — La glorieuse Ascension 664
J. Froger. — Histoire du Dimanche 502
J. Gaillard. — Le Dimanche, jour sacré 523
J. Gaillard. — Les saintes Assemblées 614
J. Gaillard. — Le Dimanche et le culte de la Sainte Trinité 640
R. Garrigou-Lagrange. — Mgr A. Seaudreau 459
G. Garrone. — Je crois en Dieu 224
G. Garrone. — Charité conjugale et charité virginale 734
G. Garrone. — Credite Evangelio 835
M.-A. Genevois. — « Douce Marie » 694
A.-M. Henry. — Principes pour une meilleure intelligence de l'office. 149
A.-M. H. — Le huitième jour 495
A.-M. H. — Les Dimanches tu garderas 753
J.-P. Hild. — Jour d'espérance et d'attente 592
H. Jenny. — Qu'est-ce qu'un psaume ? 841
R. Kothen. — La maison de l'hospitalité 910
A. Lassus. — Notre-Dame de Lérins. Une école de charité au XX^e siècle 403
J. Leclercq. — Jours d'ivresse 594
J. Leclercq. — La vie évangélique selon la Règle de saint Benoît 848
H. Ledrus. — Fruits du Saint-Esprit 714

H.-M. Manteau-Bonamy. — Le message de l'ange et la maternité divine 68
A.-J. Maydieu. — Le péché et la croix dans notre vie spirituelle 40
M. M. C. — Vers la plus haute Rédemption 42
J.-H. Nicolas. — Achetés à haut prix 38
R. Nosten. — Abraham 28
H. Paissac. — Louons Dieu 5
Paul-Marie de la Croix. — Le sacrifice dans nos vies à la lumière de l'Ancien Testament 369
M. Philipon. — Sainte Thérèse de Lisieux 29
Th. Philippe. — La religion de la charité 24
A. Plé. — Vers une spiritualité du clergé diocésain .....
B. Pruche. — Baptisés pour Dieu 21
E. Screpel. — Une fraternité dominicaine de ménages 30
F. Vandenbrouke. — La profession, second baptême 25
J. Vaulon. — La vocation de Larigaudie 87
M. H. Vicaire. — L'Evangélisme des premiers frères prêcheurs 26
A. Walz. — Sainte Catherine de Sienne et le Sacré-Cœur 89
XXX. — Une païenne découvre la Croix 43
XXX. — Chemin de croix pour la récitation publique et privée 44

Les livres.

Ancelle. — Femme, carnet d'une maman 81
Bernard Amoudru. — Le sens religieux du grand siècle 95
L. Baron. — Aux fiancés 95
P. Baron. — Ce que sont les religieux 95
R. Bastien, o. m. i. — La chanson sur la colline 81
M. Baudry. — Nos frères les malades 49
Saint Benoît. — La règle des moines 94
Saint Bernard. — La considération 94
Dom Bernardet. — Les plus beaux testes de la liturgie romaine 48
P. Boissard. — Le cardinal Verdier, archevêque de Paris 81
P. Bolkovac. — Seeldorge und Sprache 34
Mgr L. Bouchendonne. — Dettes de l'âme chrétienne. Réflexions proposées à nos jeunes chrétiennes 95
P. J. Bousquet, o. p. — Notre-Dame du Rosaire de Fatima 80
Dom Boval. — Les litanies de Lorette 48
M. Cardineau. — La Vierge vous parle 81
V. L. Chaigneau. — Notes et élévations spirituelles. Les étapes du bonheur 81
M. Chalendard. — Etudiante et carmélite. Yvonne Hallé 94
P. Chanson. — La vocation virginale 33
Mgr H. Chappoulie. — Clartés sur l'horizon 95
F. Charbonnier. — Distractions dans les prières, comment y remédier. 94
R. Christoflour. — Maisons et villages de France 48
B. Clément. — Notre-Dame, reine de France 48
L. Christiani. — Cassien 34
L. Christiani. — Les jeux de la divine sagesse 89
M. Th. Delmas. — La bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran 95
Th. Deman. — Pour une vie spirituelle objective 49
F. Derkenne. — Mystères pour Noël et Pâques 80

. Doutreuve. — Je crois en Dieu 349
. M Dumeste. — Panégyrique de sainte Marie-Madeleine 491
. M. Durand. — Transparence, Dieu à travers Mère M.-M. Massard. 950
. Engelhard. — Sagesse de Violaine 490
om E. Flicoteaux. — L'angélus et la piété chrétienne 953
. Frayssé. — De Francfort à Dachau 341
gr Jean Gay. — La doctrine missionnaire du Vén. Père Libermann. 942
om Gazeau. — D'une voix unanime 482
bbé Geslin. — Une paroisse au 1er siècle 490
. M. Goichon. — Le pardon 484
. Grimal. — La vraie vie d'union avec le Père 947
enri Guiter. — Grammaire de la langue du « Livre d'Ave Maria » Raymond Lulle 947
. Guyon. — Découverte de la messe 485
. V. Héris. — Le mystère de Dieu 479
. Hédic. — Saint Hubert 815
. Jacuen. — La grâce de la Salette 807
. Lavaux. — L'idée de la vie religieuse. L'état religieux dans la vie chrétienne et dans l'Eglise 334
om Jean Leclercq. — La spiritualité de Pierre de Celle 333
. R. Loew. — En mission prolétarienne 340
om Odon Lottin. — Aux sources de notre grande morale 335
« Considérations sur l'état religieux et la vie bénédictine 336
. Lubienska de Lenval. — L'Education du sens religieux 799
bbé P. Marc. — Le Maître vous parle. Méditations évangéliques 810
œur Marie-Emmanuel. — Marie de l'Incarnation d'après ses lettres. 952
. Massin. — Beaudelaire, « Entre Dieu et Satan ». — « Etudes et essais » 954
. Merlaud. — Héros de la souffrance et de l'amour 815
. Mialhe. — Dieu nous fait signe 482
. J. Moreau. — Le sens de la croix 945
. Mormand. — La vie et la mort de Daisy George-Martin, martyre de la résistance 951
. Moschus. — Le pré spirituel 342
ourey. — Réflexions et suggestions, 2e série et 3e série 812
. Mura. — Doctrine spirituelle du Père Jean-Léon Le Prévot 814
. Nautin. — Je crois à l'Esprit-Saint, dans la sainte Eglise pour la résurrection de la chair 944
. Osty. — Les épitres de saint Paul 489
. Allison Peers. — Fool of love. The life of Ramon Lull 947
h. Philippe. — La sainte famille et le Rosaire 340
de Plessis. — Berryer. La noble France 814
artford Priory. — The history of the English Dominicanesses 951
. Ravier. — Education selon l'Evangile 803
. P. Roguet. — L'office et les messes de Noël 480
. de Rome. — La tradition apostolique 344
ntoine Salles. — Initiation à la vie chrétienne 946
. Scriven. — Wopsy, Mémoires d'un ange gardien 804
Steinmann. — Job 940
annis a Sancto Thoma. — Cursus théologicus 947
bbé Thomas. — Expériences sur le catéchisme national 803
. P. Tillet. — Deux témoignages de vie spirituelle dans le monde .. 815

R. F. Trevett. — Yowards a catholic people's College 954
Ch. Tricot. — L'Eglise naissante 941
Mgr F. Trochu. — Jeanne Jugan, fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres 952
F. Valentine. — Whatsoever he shall say 481
B. H. Vandenberghe. — Saint Ambroise, évêque de Milan; le saint Curé d'Ars 950
M. Vaussard. — Extases et lettres de sainte M.-M. de Pazzi 332
G. H. Verbist. — Où en est le problème du suaire de Turin ? 489
Vérine. — Les dix commandements des parents « L'éducation familiale nouvelle » 804
Dom Anschaire Vonier. — L'esprit et l'épouse 943
J. de Wolf. — La justification de la foi chez saint Thomas 485
Une clarisse, Mère Parie-Pia de Saint-François. — Un tertiaire dominicain, Spiritualité du Rosaire 951
Un tertiaire dominicain. — Spiritualité du Rosaire 945
L'action catholique *dans* les milieux indépendants 491
Archives d'histoire dominicaine 486
Albums liturgiques : le baptême, la messe 952
Bible et missel 345
Nefs et clochers 345
Cinq ans dans la Banlieue rouge par un curé du diocèse de Paris 955
L'Espagne mystique : sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, le Gréco 811
Saint François raconté par ses premiers compagnons 814

A travers les revues.

L'Anneau d Or (471-789). — L'apôtre de Marie (789). — L'appel de la route (471). — Art sacré (471). — Dieu vivant (471). — La documentation catholique 471). — Etudes (471). — Frankfurter Hefte (471). — The Life of the spirit (471). — Masses ouvrières (325-471). — Missionnaires de la compagnie de Jésus (325). — Nouvelle revue de science missionnaire (471). — Offertoire (471). — Les questions liturgiques et paroissiales (325). — La vie intellectuelle (471-789). — Revue des communautés religieuses (471). — Russie et chrétienté (789). — Témoignages (471).

29520. — Imp. Lahure Paris. — 31.1064

— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Deuxième trimestre 1947. - N° d'ordre : 10.660.

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

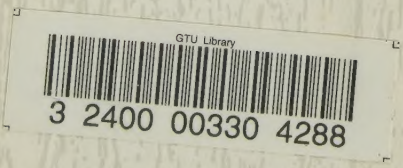
APR 5 1998

APR 30 1998

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

333382

.76
947:1

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709